

PAUL-  
JACQUES  
BONZON

●  
Les Six  
compagnons  
et le  
mystère  
du parc



HACHETTE

# LES SIX COMPAGNONS ET LE MYSTÈRE DU PARC

PAR  
PAUL JACQUES BONZON



BIBLIOTHEQUE  
**VERTE**

R. CHAULEL

# LES SIX COMPAGNONS ET LE MYSTERE DU PARC

*par Paul-Jacques BONZON*

\*

DANS le jardin public de Valence, les Six Compagnons font connaissance d'un vagabond qui ne ressemble guère à un clochard ordinaire.

Un beau matin, grand émoi : le petit Christian, qui jouait dans le parc, a été enlevé !

On soupçonne le vagabond qui a disparu en même temps que l'enfant, mais les Six Compagnons prennent la défense de leur ami et, aidés de leur chien Kafi, se lancent sur la piste du vrai coupable.

Il faut agir vite, très vite, car Christian est en danger.



## PAUL JACQUES BONZON

### Les Six Compagnons

1	1961	<a href="#">Les Compagnons de la Croix-Rousse</a>
2	1963	Les Six Compagnons et la pile atomique
3	1963	Les Six Compagnons et l'homme au gant
4	1963	Les Six Compagnons au gouffre Marzal
5	1964	Les Six Compagnons et l'homme des neiges
6	1964	Les Six Compagnons et la perruque rouge
7	1964	Les Six Compagnons et le piano à queue
8	1965	Les Six Compagnons et le château maudit
9	1965	Les Six Compagnons et le petit rat de l'Opéra
10	1966	Les Six Compagnons et l'âne vert
<b>11</b>	<b>1966</b>	<b>Les Six Compagnons et le mystère du parc</b>
12	1967	Les Six Compagnons et l'avion clandestin
13	1968	Les Six Compagnons et l'émetteur pirate
14	1968	Les Six Compagnons à Scotland Yard
15	1969	Les Six Compagnons et les agents secrets
16	1969	Les Six Compagnons et le secret de la calanque
17	1970	Les Six Compagnons et les pirates du rail
18	1970	Les Six Compagnons et la disparue de Montélimar
19	1971	Les Six Compagnons et la princesse noire
20	1971	Les Six Compagnons et les espions du ciel
21	1972	Les Six Compagnons à la tour Eiffel
22	1972	Les Six Compagnons et la brigade volante
23	1973	Les Six Compagnons et l'œil d'acier
24	1973	Les Six Compagnons en croisière
25	1974	Les Six Compagnons et les voix de la nuit
26	1974	Les Six Compagnons se jettent à l'eau
27	1975	Les Six Compagnons dans la citadelle
28	1975	Les Six Compagnons devant les caméras
29	1976	Les Six Compagnons au village englouti
30	1976	Les Six Compagnons au tour de France
31	1977	Les Six Compagnons au concours hippique
32	1977	Les Six Compagnons et la clef-minute
33	1978	Les Six Compagnons et le cigare volant
34	1978	Les Six Compagnons et les piroguiers
35	1979	Les Six Compagnons et la bouteille à la mer
36	1979	Les Six Compagnons et les skieurs de fond
37	1980	Les Six Compagnons et les bébés phoques
38	1980	Les Six Compagnons dans la ville rose

## DU MÊME AUTEUR

### *dans la Bibliothèque Verte :*

Les compagnons de la Croix-Rousse  
Les Six compagnons et la pile atomique.  
Les Six compagnons et l'homme des neiges.  
Les Six compagnons et le petit rat de l'Opéra.  
Les Six compagnons et l'avion clandestin.  
Les Six compagnons et l'émetteur pirate.  
Les Six compagnons et les agents secrets.  
Les Six compagnons et la brigade volante  
Les Six compagnons et la disparue de Montélimar.  
Les Six compagnons et les espions du ciel.  
Les Six compagnons à Scotland Yard.  
Les Six compagnons dans la Citadelle.  
Les Six compagnons devant les caméras.  
Les Six compagnons au village englouti.  
Les Six compagnons au Tour de France.  
Les Six compagnons au concours hippique.  
Les Six compagnons et la clef-minute.  
Les Six compagnons et les piroguiers.  
Les Six compagnons et le cigare volant.  
Les Six compagnons et la bouteille à la mer.  
Les Six compagnons au gouffre Marzal.  
Les Six compagnons et l'homme au gant.  
Les Six compagnons et les skieurs de fond.  
Les Six compagnons et les bébés phoques.  
Les Six compagnons et l'âne vert.  
Les Six compagnons et le château maudit  
Les Six compagnons et la perruque rouge.  
Les Six compagnons et le piano à queue.  
L'éventail de Séville (Grand prix « Salon de l'Enfance » 1958)  
La croix d'or de Santa Anna  
Le voyageur sans visage  
Mon Vercors en feu  
La princesse sans nom

### *dans l'Idéal-Bibliothèque :*

Soleil de mon Espagne      Du gui pour Christmas  
Les compagnons de la Croix-Rousse

### *dans la Bibliothèque Rose :*

La ballerine de Majorque	Diabolo et le cheval de bois
Le jongleur à l'étoile	Diabolo pâtissier
Diabolo le petit chat	Diabolo sur la lune
Diabolo et la fleur qui sourit	Tout-Fou

### *Série « La Famille H.L.M. » :*

Les espions du X-35	L'homme au nœud papillon
Slalom sur la piste noire	Le petit patseur du lac
L'homme aux souris blanches	

**PAUL-JACQUES BONZON**

# **LES SIX COMPAGNONS ET LE MYSTERE DU PARC**

**ILLUSTRATIONS D'ALBERT CHAZELLE**

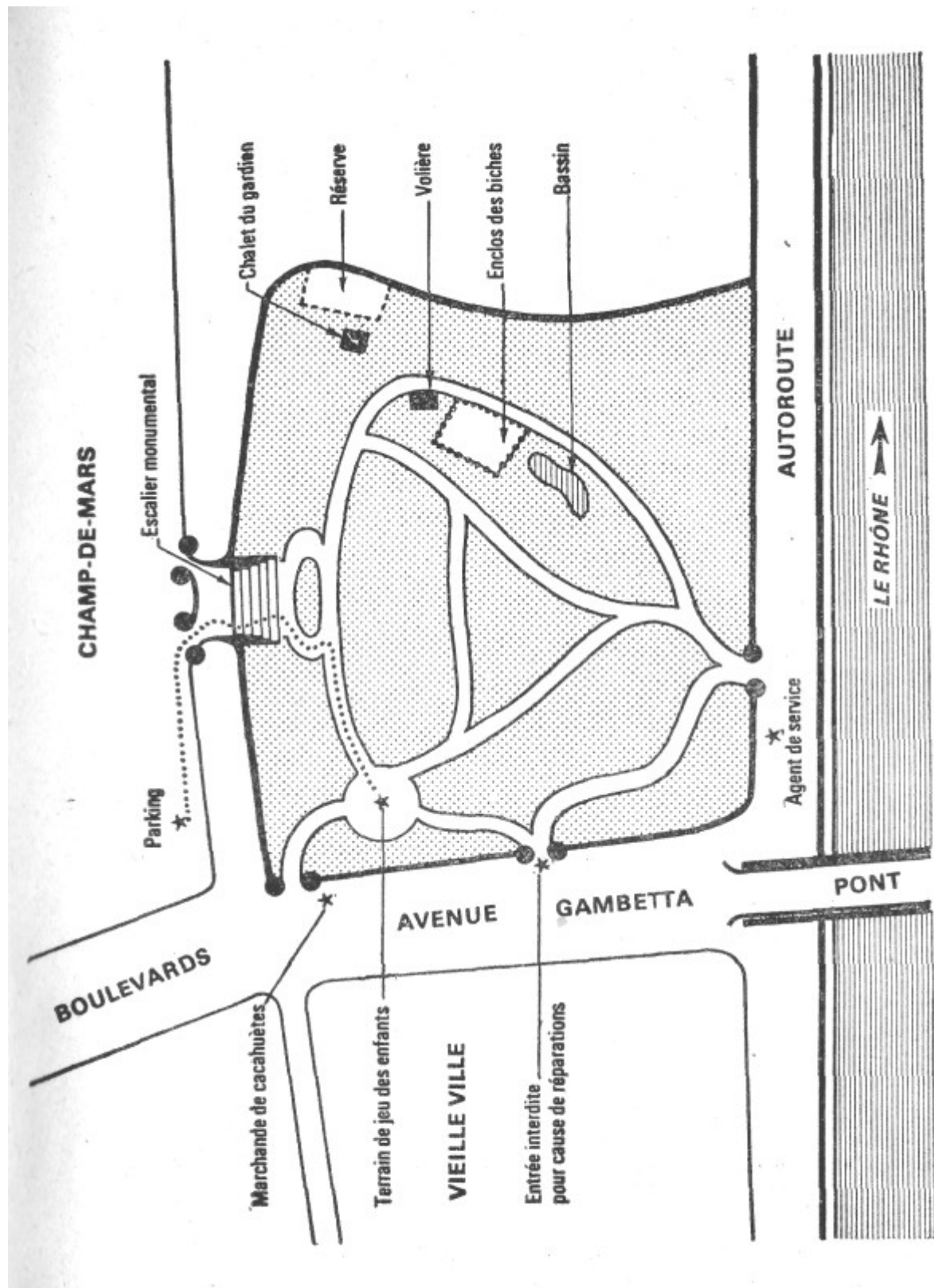


**HACHETTE**

© *Librairie Hachette, 1968*  
Tous droits de traduction, de reproduction  
et d'adaptation réservés pour tous pays.

HACHETTE, 79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS VI<sup>e</sup>





## TABLE

I. LE PROJET DE MADY	9
II. UN ETRANGE CLOCHARD	16
III. DISPARITION	29
IV. KAFI SUR UNE PISTE	42
V. UNE FOURGONNETTE NOIRE	59
VI. MADY FAIT UNE DECOUVERTE	71
VII. LES REVELATIONS DE SERAPHINE POIROT	88
VIII. UN INQUIETANT PERSONNAGE	104
IX. POURSUITE DANS LA CAMPAGNE	117
X. DANS LES PROFONDEURS D'UN TUNNEL	130
XI. PAR LE TROU D'UNE CHEMINEE	148
XII. UN AUTRE SOUTERRAIN	161
XIII. TOUT S'EXPLIQUE	176
XIV. LE SECRET DU CLOCHARD	188





## ***CHAPITRE PREMIER***

### **LE PROJET DE MADY**

CET APRÈS-MIDI d'août, lourd, orageux, avec de suffocantes poussées de chaleur, était bien pénible. N'ayant pas eu le courage de descendre jusqu'au bord du Rhône, j'étais venu, avec mon chien Kafi, faire un tour sur le « Toit aux Canuts », cette sorte de terrasse de la Croix-Rousse qui domine toute la ville.

Assis sur le parapet, je caressais mon chien qui haletait sous sa belle fourrure noir et fauve. Je pensais avec un peu de regret à ce

mois de juillet que mes camarades et moi nous venions de passer en Savoie dans une colonie de vacances, mais sans mon chien et sans Mady, la seule fille de notre joyeuse bande.

Une chic fille, Mady! Elle habitait, comme nous, ce quartier de la Croix-Rousse, haut perché sur une colline de Lyon, entre le Rhône et la Saône. Était-elle rentrée de ses vacances chez sa grand-mère? Trois jours plus tôt, j'étais passé chez elle, et j'avais trouvé sa porte fermée, rue des Hautes-Buttes.

Mais, tout à coup, Kafi dressa les oreilles et bondit à travers la terrasse au-devant de deux garçons qui débouchaient d'une ruelle. Je reconnus deux des six Compagnons, le petit Gnafron (petit seulement de taille, car il avait notre âge) et Corget, le chef de la bande.

« Nous sortons de chez toi, Tidou, annonça Corget. Ta mère nous a dit que tu étais parti avec Kafi, nous avons tout de suite supposé que tu étais là... As-tu vu Mady? - Non, pourquoi?

— Elle est rentrée, expliqua Gnafron. Au début de l'après-midi, elle est passée chez moi. Il paraît qu'elle a quelque chose à nous dire.

— D'important?

— Je ne sais pas. Elle m'a demandé de réunir les Compagnons ici, sur le «Toit aux Canuts».

J'ai alerté Corget que voici. La Guille nous rejoindra tout à l'heure, mais Bistèque, le fils du commis boucher, est parti voir un cousin. Quant au Tondu, il aide un copain, apprenti dans un garage. Mady a fixé le rendez-vous à cinq heures. »

Je jetai un coup d'œil à ma montre. Il n'était que cinq heures moins le quart. Je m'étonnai encore :

« C'est si important, ce qu'elle doit nous annoncer? »

Gnafron sourit, le doigt sur les lèvres :

« Motus et bouche cousue. Les filles aiment faire des mystères de tout. Nous verrons bien. »

Ils s'assirent, comme moi, sur le parapet, et Kafi reprit sa place à l'ombre. Quelques instants plus tard, surgit la Guille, le poète et fantaisiste de l'équipe.

« Alors? s'étonna-t-il en nous voyant seuls... et Mady? Vous ne croyez pas qu'elle nous a fait une blague?

— Ce n'est pas son genre, répondit Corget. Elle ne nous a pas dérangés pour rien. »

En effet, ma montre marquait à peine cinq heures quand mon chien se leva de nouveau pour bondir au-devant de notre camarade et la saluer, à sa façon, en cherchant à lui lécher le visage.

« Excusez-moi, fit-elle, essoufflée, j'avais peur d'être en retard. »

Et, cherchant des yeux le Tondu et Bistèque : « Et les deux autres ? »

— Je n'ai pas pu les joindre, dit Gnafron, mais si ce que tu dois nous dire est important, je me fais fort de les dénicher ce soir.

— Voilà, fit-elle, je voulais vous parler d'un projet que j'ai combiné. Que diriez-vous d'une petite expédition, tous ensemble, pour quelques jours ?

— Où ?

— A Valence.

— En Espagne ? s'exclama la Guille en riant. Tu nous invites à manger des oranges en jouant des castagnettes... et tu appelles ça une petite expédition ?

- Je ne plaisante pas, il s'agit de Valence, sur le Rhône, à cent kilomètres de Lyon. »

Corget fit la moue.

« Quelle idée ! S'enfermer dans une ville en plein mois d'août ? Tu connais quelqu'un là-bas ? »

— Une camarade d'école, Elvire Janin. Elle est partie habiter Valence quelques semaines avant les vacances. Elle m'a invitée.

— Valence ! soupira Gnafron. Souvenez-vous. Nous sommes passés tout près, de l'autre côté du Rhône, en allant au gouffre Marzal. Il faisait

une chaleur torride. Moi non plus je n'ai pas envie de m'enfermer dans une ville.

- C'est bien, dit Mady, vexée, puisque ça ne vous intéresse pas, n'en parlons plus. »

Elle fit quelques pas, prête à s'en aller, Corget la retint.

« Ne te fâche pas, Mady. Nous aussi, nous aimerions combiner une sortie, mais, dans une ville, en cette saison?...

- Justement, si vous m'aviez laissée parler, vous sauriez qu'il n'est pas question de s'enfermer. Le père d'Elvire vient d'être nommé gardien-chef du jardin public de Valence, un splendide parc en bordure du Rhône. Ils habitent un chalet, dans un coin du jardin, au milieu des animaux.

— Ah! fit la Guille, subitement intéressé, il y a un zoo, comme à Lyon?

- Pas précisément un zoo; quelques biches, des singes et des oiseaux. Regardez ces vues qu'Elvire m'a envoyées. »

Avec mes camarades, je me penchai sur deux cartes postales en couleurs. Elles représentaient des vues du parc où des saules magnifiques s'inclinaient sur des massifs de fleurs éclatantes.

« Mazette! fit la Guille en sifflant d'admiration

**1. Voir *Les Six Compagnons au gouffre Marzal*.**

Pour un beau parc, c'est un beau parc!... mais toi seule as été invitée, pas nous.

— Voyez plutôt cette lettre », répondit Mady d'un air malicieux.

Elle sortit une enveloppe de sa poche, en tira une feuille qu'elle tendit et la Guille lut tout haut :

«--... Quelle bonne idée, Mady, de proposer aux Compagnons de la Croix-Rousse de venir te rejoindre. Bien sûr, je me souviens d'eux. Qui ne les connaissait pas dans mon « ancien quartier? J'en ai parlé à mes parents; ils acceptent. Malheureusement, il n'est pas question de les loger; le chalet n'est pas assez grand. Mon père possède une vieille tente de camping. Ils pourraient la monter dans le coin du parc interdit aux promeneurs. Personne ne les dérangerait... Qu'ils viennent « donc eux aussi... »

La Guille lui redonna la lettre.

« Dans ces conditions, s'exclama Gnafron, ça change tout! Moi, je ne refuse pas de m'installer dans un parc.

- Vous voyez! triompha Mady. Je savais que vous changeriez d'avis. Alors?... d'accord?

- D'accord! répondit Corget, emballé... seulement Bistèque et le Tondu ne sont pas là.

- Ne t'inquiète pas pour eux, fit Gnafron.

J'ai rencontré Bistèque, avant-hier, il m'a justement demandé ce que nous attendions pour organiser une sortie... quant au Tondu, je suis tranquille; il est toujours de ton avis, Mady, n'est-ce pas? »

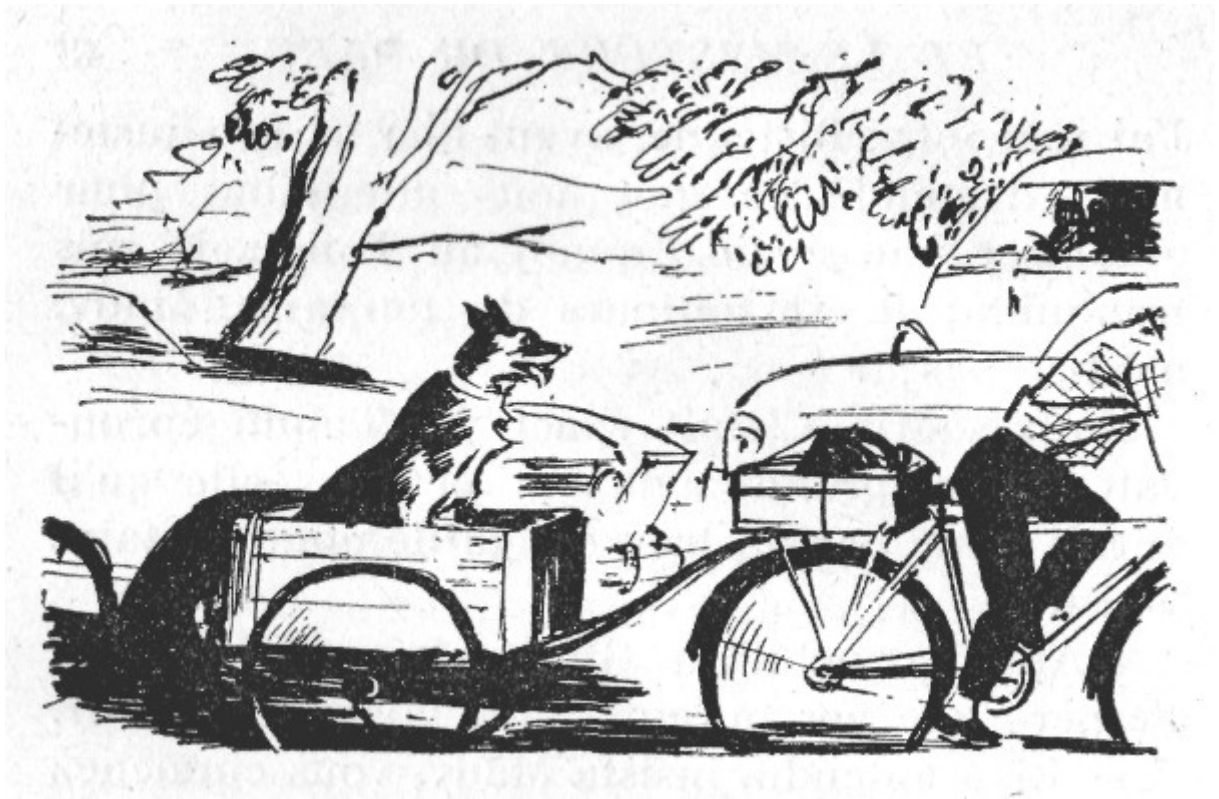
Mady sourit. C'était exact. Le Tondu éprouvait une si grande admiration pour elle qu'il aurait passé par un trou d'aiguille pour lui faire plaisir.

« Alors, conclut la Guille, tous à Valence! J'espère que nos parents nous laisseront partir.

— Bien entendu, insista Mady, vous emmenez aussi Kafi... »







## ***CHAPITRE II***

### **UN ÉTRANGE CLOCHARD**

VALENCE, trois kilomètres!...

Enfin, nous touchions au but. Partis le matin de Lyon sur nos vélos chargés de matériel, nous avons roulé presque toute la journée. Ah! quelle chaleur!... et quelle circulation! Non, on ne nous reprendrait plus sur cette fameuse nationale 7, en plein mois d'août. Mon pauvre Kafi que je traînais dans sa remorque montée sur deux roues de bicyclette, en était affolé.

Mais, la route abandonnée, nous abordions les faubourgs de Valence.

« Arrêtons-nous à cette terrasse de café, proposa le Tondu. Nous en profiterons pour nous donner un coup de peigne. »

Un coup de peigne! C'était la meilleure plaisanterie du Tondu qui n'avait pas un cheveu sur le crâne depuis qu'une méchante maladie l'avait rendu complètement chauve. Ah! quel plaisir de s'affaler dans les fauteuils d'osier de la terrasse, devant les verres d'eau minérale couverts de buée.

« Les povres » ! s'exclama le patron du café en apprenant que nous venions de Lyon à vélo, rouler pur un temps pareil!... je vous « plaing » comme je « plaing » votre « povre chieng » qui tire la langue comme s'il allait la perdre. »

Tout de suite reposés, nous éprouvions le besoin d'un peu de toilette, ne serait-ce que pour faire plaisir à Mady qui nous reprochait parfois notre tenue débraillée. Chacun, à son tour, passa devant le lavabo, Gnafron le dernier, qui en profita pour se tremper complètement la tête,.

Arrivée deux jours plus tôt, Mady devait nous attendre place de la République. Je demandai au patron si nous en étions encore loin.

« Non, pas « loing », mes pitchounets, suivez

le boulevard jusqu'à un « rond-point » fleuri...  
C'est là. »

Quelques tours de roue encore et la caravane débouchait sur des boulevards ombragés de platanes. Soudain, Corget, en tête, tendit le doigt.

« Mady!... là-bas, près du feu rouge! »

La bande mit pied à terre. Mady avait amené Elvire. Elle nous présenta à sa camarade, plus petite, plus brune qu'elle, un peu timide, et sympathique.

« Nous commençons à nous inquiéter, dit notre camarade... je vous attendais plus tôt. Mais vous êtes presque arrivés. Le parc est tout près d'ici. »

Nous poursuivîmes notre chemin à pied, tandis que Kafi sautait après Mady pour montrer sa joie de la retrouver.

« Voici le parc, dit Elvire, en traversant une avenue. Qu'en pensez-vous? »

Après la chaleur, les mauvaises odeurs de la route, c'était la brusque plongée dans un délicieux bain de calme et de fraîcheur. Vraiment, Mady n'avait pas exagéré en nous vantant les charmes de ce jardin public. Ivre de joie en apercevant la verdure, Kafi avait pris les devants et se roulait sur une verte pelouse. Mady le rappela :

« Ici, Kafi! Les chiens ne sont pas autorisés à vagabonder dans le parc. »

J'attachai mon chien à sa laisse et la bande s'engagea sur une allée goudronnée. Comme nous passions devant un coin ombragé où des gamins s'ébattaient autour d'un tas de sable et de balançoires, Elvire expliqua :

« C'est le domaine des enfants. Ils ne sont pas nombreux en ce moment. La plupart des petits Valentinois sont partis à la mer ou à la montagne.

- Et vous voyez, là-bas, ce clochard aux cheveux roux qui les regarde jouer, fit Mady, il était déjà là hier. Je lui ai parlé; un curieux bonhomme, une sorte tii<sup>1</sup> clochard poète. Figurez-vous qu'il m'a récité des vers de Musset et de Lamartine. Demain, s'il est encore là, nous viendrons le voir ensemble. Il vous intéressera, surtout toi, la Guille, qui aimes les gens pas comme les autres. »

Poussant les vélos, la bande atteignit l'autre extrémité du parc. Entre de grands arbres, apparut la maison du gardien, une curieuse construction tarabiscotée qui tenait à la fois du chalet savoyard et de la ferme normande.

« Enfin! voici nos coureurs cyclistes! s'écria la mère d'Elvire en venant au-devant de nous. Ciel! qu'ils ont chaud. Entrez vous rafraîchir! »

La salle à manger du chalet était à peine assez grande pour contenir tout le monde. On nous offrit de magnifiques pêches du pays. Si Elvire... ou plutôt Virette, comme elle se faisait appeler familièrement, nous avait tout de suite paru sympathique, ses parents l'étaient aussi. M. Janin expliqua qu'il avait renoncé à la vieille tente et avait prévu notre installation dans une serre désaffectée.

« Venez la voir », dit-il.

Il nous conduisit à quelques pas du chalet, dans un terrain privé qu'il appelait- la « réserve », séparé du parc par une haie.



« C'est le domaine des jardiniers. Personne, à part eux, ne viendra vous déranger. Et voici la serre qui remplacera la tente. J'ai changé les vitres brisées et tendu ce rideau de roseaux qui vous protégera un peu de la chaleur. Virette et Mady l'ont nettoyée à fond ce matin.

- Pour votre cuisine, expliqua Mme Janin, vous pourrez utiliser ce vieux fourneau sur lequel je prépare la nourriture des animaux... et si vous avez besoin de conseils...

- Ne vous inquiétez pas, remercia Bistèque, j'ai l'habitude de faire la tambouille pour toute l'équipe; je me débrouillerai.

Alors, nous vous laissons vous installer. » La serre était vaste, mais chaude, malgré le treillis de roseaux. Bah! nous nous y habituerions. Quelle merveilleuse idée avait eue Mady de nous faire venir ici! Nous nous trouvions en pleine nature, presque parmi les animaux, puisque le petit zoo se trouvait à deux pas, de l'autre côté de la haie.

Après avoir installé nos affaires, nous rendîmes visite aux biches, aux carpes qui jouaient aux sous-marins, dans un bassin où évoluait une escadre de canards et de cygnes, puis nos pas nous ramenèrent vers la réserve, car le soir tombait et nous avions l'estomac creux.

« Il nous reste beaucoup de provisions, déclara

notre chef cuisinier; nous pourrions inviter Mady et Virette à dîner avec nous, en plein air.

— Oh! oui! » approuva Virette, ravie.

En un tournemain, la table fut dressée devant la serre... la table, c'est-à-dire le cadre vitré d'un châssis posé sur des tréteaux de fortune.

Mais notre joie n'enlevait pas tout à fait la fatigue. Les deux filles parties, chacun des six Compagnons déroula son sac de couchage. Comme d'habitude, Kafi s'installa à côté de moi. Cependant, à cause de la chaleur, je ne parvenais pas à m'endormir. Plus loin, mes camarades s'agitaient, eux aussi, sauf le petit Gnafron, qui ronflait la bouche grande ouverte.

A onze heures, je ne dormais pas encore. Alors, Kafi, me sentant éveillé, se releva et me lécha le visage avec l'air de dire : « Il fait trop chaud là-dedans, Tidou; allons respirer un peu l'air du dehors. » Je quittai sans bruit la serre, suivi de la Guille qui, lui non plus, n'arrivait pas à trouver le sommeil.

« Si nous faisons un tour dans le parc? proposa-t-il. Regarde, la lune s'est levée, le spectacle doit en valoir la peine. »

J'attachai Kafi à sa laisse pour qu'il ne lui prenne pas fantaisie de débusquer un animal



en liberté et je sortis avec la Guille. Le parc valait, en effet, la peine d'une promenade en pleine nuit. Sous la lune, les arbres se découpaient en silhouettes fantastiques sur les pelouses pareilles à du velours.

« Formidable! s'extasiait la Guille, empruntant au Tondu son exclamation favorite, formidable!... et quel calme! On se dirait dans un autre monde. »

Nous avons parcouru sans bruit la moitié du parc quand, en abordant une allée sombre dont la voûte de feuillage formait tunnel, Kafi tira fortement sur sa laisse, laissant échapper de petits grondements. Avait-il flairé quelque animal?... un paon?... une biche? Pourtant, les biches étaient prisonnières de leurs enclos, et les paons, ainsi que les canards et les cygnes avaient leurs abris, là-bas, près du chalet. Pour avoir été élevé à la campagne, je savais que, le soir venu, les oiseaux se rassemblent toujours dans leur volière.

Cependant, Kafi insistait, cherchant à m'entraîner vers la droite en direction d'un fourré.

« Laisse-le faire, murmura la Guille, nous saurons ce qu'il a flairé. »

Je m'avançai de quelques pas avec lui. Soudain, il tomba en arrêt, à la façon d'un chien de chasse, puis se mit à aboyer. Presque aussitôt,

les feuillages s'agitèrent. Une ombre se dressa, celle d'un homme, qui se réfugia prestement derrière un tronc d'arbre. Surpris, je m'arrêtai, maintenant solidement Kafi. L'homme ne bougeait plus. Protégé par mon chien, je m'approchai.

« Non, ne lâchez pas votre molosse, s'écria l'inconnu d'une voix apeurée, je ne faisais aucun mal! »

L'homme paraissait avoir réellement peur. Je le rassurai.

« Ne craignez rien, il est attaché! »

Alors, l'inconnu s'écarta du tronc d'arbre qui le masquait et apparut, en contre-jour, dans la pâle clarté de la lune.

« Vous m'avez effrayé, soupira-t-il, en constatant qu'il avait affaire à des enfants, je croyais que c'était le gardien du parc... mais que faites-vous ici? Vous ne savez pas que le jardin est interdit la nuit?... Vous avez escaladé la grille? »

Impressionné par la taille de Kafi, il pencha la tête vers lui pour s'assurer qu'il ne risquait pas d'être mordu. Je distinguai alors son profil, ses cheveux trop longs sur la nuque, ses joues et son menton mal rasés où les, poils prenaient, sous la lune, des reflets roux, presque rouges. Tout à coup, une pensée me traversa.

« Oh ! le clochard de Mady ! »



Oui, c'était lui. Sa crainte dissipée, il dit, d'une voix pleine de douceur :

« Vous avez un beau chien-loup. Est-il méchant?... J'aime les chiens. Ce sont eux qui ne m'aiment pas. Les chiens se méfient des vagabonds. Ils se rendent compte que ce ne sont pas des gens comme les autres. »

Je le rassurai et invitai Kafi à lui faire bon accueil. Alors, l'homme étendit le bras et lui donna de petites tapes amicales sur le sommet de la tête, ce que mon chien parut apprécier.

« Au fait, poursuivit l'homme, ce chien, je crois le reconnaître. Il me semble l'avoir aperçu, hier en fin d'après-midi, avec des garçons qui

poussaient des vélos chargés de bagages, et deux jeunes filles.

- En effet, c'était lui, avec nous deux et d'autres camarades. Nous avons la permission de camper dans un coin du jardin.

- Ah! vous êtes bien avec le gardien?... Vous avez de la chance. Moi, j'ai dû me cacher, à l'heure de la fermeture, pour dormir dans le parc. »

Il se tourna vers la pelouse inondée de lune et, la main étendue, il murmura :

« Un beau parc, n'est-ce pas. On regrette presque le temps gâché à dormir, au lieu de le contempler... Voyez ce saule pleureur. Son feuillage n'est-il pas une cascade déversant ses flots de lianes dans l'émeraude de la pelouse? »

Puis, se retournant vers nous :

« Mais qui êtes-vous, mes enfants?... des amoureux de la nature? A votre âge, j'aimais moi aussi me promener la nuit. J'aime beaucoup la jeunesse, venez! »

Il se dirigea vers un banc et s'y laissa tomber lourdement. Eclairé par la lune, je le distinguai mieux. C'était un homme sans âge, peut-être moins vieux que son menton et ses joues mal rasés ne le laissaient croire. Par moments, quelque chose de triste, presque de douloureux, passait dans son regard.

Il se mit à parler, comme si nous le connaissions depuis toujours, sans dire qui il était, d'où il venait, où il allait. Que faisait-il dans ce parc auquel il semblait attacher tant d'importance au point de vouloir y passer la nuit?

Il raconta avoir erré à travers le monde, couché sur les marches d'un temple égyptien, dans la cour des Lions à Grenade, sous les voûtes du palais des Doges à Venise et cependant, il préférerait ce parc, tout simple, sans monuments.

Il parlait, il parlait et nous écoutions sa voix pleine de mélancolie décrire de lointains pays de même que Mady l'avait entendu réciter des vers. Puis, brusquement, il s'interrompit et s'excusa :

« Oh! pardon, j'oubliais qu'il est très tard et qu'à votre âge les plus beaux discours sont ceux qu'on se fait soi-même en rêve. Allez dormir, mes jeunes amis... et puisque vous connaissez le gardien, ne lui dites pas que je couche dans son parc, à la belle étoile. »

Il se leva, donna encore une tape amicale à Kafi et son ombre s'éloigna vers le fourré d'où mon chien l'avait tiré de son sommeil. La Guille et moi, déconcertés, nous le regardâmes disparaître dans l'ombre. Qui était cet homme? Assurément pas un clochard comme les autres. Par

quel hasard avait-il échoué dans cette ville? Pourquoi semblait-il s'y plaire plus qu'ailleurs? Je dis à la Guille :

« Ne crois-tu pas qu'il a cherché seulement à nous amadouer en racontant toutes sortes de choses, afin que nous ne prévenions pas le gardien?

- Penses-tu! fit la Guille, quel mal peut-il faire dans ce jardin? D'ailleurs, il avait l'air sympathique. Tu ne trouves pas?

— Oh! si, très sympathique.

- Alors, laissons-le tranquille. »

Troublés malgré tout, par cette rencontre, nous retraversâmes le parc en silence, loin de nous douter de l'importance que la présence de cet homme, dans le jardin, allait prendre, les jours qui suivirent.





### ***CHAPITRE III***

## **DISPARITION**

POUR notre première matinée à Valence, Virette, heureuse de nous présenter sa ville, nous avait entraînés... avec Kafi, bien entendu, dans de pittoresques vieux quartiers qui, avec leurs rues en escaliers, rappelaient notre chère Croix-RoUsse. Nous avions déjà visité le marché de l'ancienne place des Clercs, la cathédrale et un étrange monument qu'elle appelait le Pendentif.



De là, elle nous avait conduits devant la maison de Bonaparte.

« Quoi?... la maison de Bonaparte, à Valence? s'était écrié le Tondu, je le croyais Corse. Bien sûr, mais il a habité ici quand il n'était qu'un jeune lieutenant d'artillerie. »

A présent, nous revenions vers les boulevards qui plaisaient beaucoup à Mady à cause de leurs ombrages et de l'animation.

« Onze heures et demie seulement, constata Bistèque en jetant un coup d'œil sur une horloge publique. Nous avons encore le temps de flâner avant de rentrer faire notre cuisine. »

Assise sur un banc, la bande se mit à bavarder tandis que Kafi, détaché de sa laisse., pourchassait les premières feuilles mortes de platanes, roussies par la sécheresse. Mais la rencontre nocturne que nous avions faite, la Guille et moi, continuait d'intriguer Mady qui regrettait de ne pas s'être trouvée avec nous et posa encore quelques questions sur son clochard.

« N'est-ce pas qu'il avait l'air un peu triste?... et les poésies qu'il récitait étaient tristes aussi. Nous irons le voir, tous ensemble, cet après-midi. Il sera encore sur son banc à regarder jouer les enfants. Il faut que les autres Compagnons et Virette le connaissent. » Elle répétait les vers qu'il lui avait récités la

veille quand, tout à coup, Bistèque s'aperçut qu'en réalité l'horloge du boulevard était détraquée. Il était près de midi et demi.

« Ciel! s'écria Virette, maman m'avait bien recommandé de ne pas être en retard. Elle avait prévu un soufflé au fromage à son menu... Un soufflé, ça n'attend pas!

— Et moi qui ai oublié d'acheter du jambon pour notre repas, reprit Bistèque. Les magasins vont être fermés!

— Bah! fit le petit Gnafron, nous nous passerons de jambon. »

Quittant les boulevards, nous courûmes vers le Champ-de-Mars d'où *un* escalier descendait vers le parc. Mais, tout à coup, le Tondu s'étonna :

« Regardez! On dirait qu'un agent empêche les gens d'entrer!

- Ce n'est pas possible, fit Virette. Entre midi et deux heures, le parc n'est jamais fermé. C'est le moment où les gens y pique-niquent au lieu d'aller au restaurant. »

Pourtant, le Tondu ne se trompait pas. Planté devant le portillon, l'agent interdisait l'accès au parc.

« Allez vous promener ailleurs, nous lança-t-il. Pour le moment, le jardin est fermé au public.

- Pourtant, il faut que je rentre chez moi, avec mes camarades, protesta Virette; je suis la fille du gardien-chef.

J'ai l'ordre de ne laisser passer personne. » Corget insista, appuyé par Mady, moins timide que Virette. L'agent ne se laissa pas fléchir.

« Je regrette, personne dans le parc!

- Que s'y passe-t-il? » risqua le Tondu. L'agent eut un geste vague.

« Je n'en sais rien... ça ne vous regarde pas. » Je **m'écartai** pour jeter un coup d'œil pardessus la balustrade de la terrasse qui surplombait le jardin. Celui-ci paraissait désert, en effet.

« Essayons d'entrer par une autre porte, proposa Gnafron, nous aurons peut-être plus de chance. »

Du Champ-de-Mars, nous descendîmes vers l'entrée principale, celle que nous avions empruntée la veille, en arrivant. Là, aucun agent, mais la grande grille était cadenassée.

« La petite sortie qui donne sur l'avenue est fermée, en ce moment, à cause de travaux, expliqua Virette, il nous reste celle qui ouvre sur l'autoroute et le Rhône... »

L'équipe dévala l'avenue en courant et atteignit les quais. Là aussi, un agent montait la

garde devant le portillon donnant accès au parc. Après beaucoup d'hésitation, il finit par nous laisser

entrer, sans toutefois pouvoir nous renseigner sur ce qui se passait.

« Ne flânez pas, recommanda-t-il, filez tout droit au chalet. »

Je constatai alors que le parc n'était pas désert comme je l'avais cru. Plusieurs agents, deux hommes en civil et une femme discutaient avec animation dans le coin réservé aux enfants. Je crus aussi apercevoir un chien.

« Curieux, dit Corget, il s'est passé quelque chose là-bas, un accident sans doute, mais je me demande pourquoi les agents ont fait évacuer tout le monde. »

De loin, Virette aperçut sa mère, devant la porte du chalet.

« Maman! s'écria-t-elle, qu'y a-t-il?... où est papa?

— Là-bas, avec le commissaire de police. Un enfant a disparu. »

Elle nous fit entrer et expliqua :

« Oui, un petit garçon. Sa mère l'avait accompagné au parc. Vers dix heures, il lui a demandé la permission d'aller donner du pain aux biches. Il n'est pas revenu. La pauvre femme l'a cherché partout, en vain. En désespoir de cause, elle a alerté la police, craignant qu'il ne

se soit noyé dans le bassin. Les agents ont fait évacuer le parc pour faciliter les recherches. Rien, ni

dans le bassin ni ailleurs... Attendez! j'aperçois mon mari, il en sait peut-être davantage. »

M. Janin arrivait, en effet, l'air bouleversé.

« Alors? interrogea sa femme.

- Rien. Le gamin n'est certainement pas dans le parc; les jardiniers l'ont fouillé de fond en comble, avec les agents.

- Il s'est peut-être échappé par le portillon qui donne sur le Rhône. Il a pu tomber dans le fleuve.

- C'est impossible. Toute la matinée un agent de la circulation a fait son service devant cette entrée, il l'aurait vu, l'aurait empêché de traverser l'autoroute.

- Alors, il s'est sauvé par la grande grille de l'avenue Gambetta pour aller en ville.

- C'est ce que veut espérer sa mère, mais elle n'y croit guère. L'enfant est timide et obéissant. Elle lui avait bien recommandé de ne pas sortir du parc, où il venait pour la première fois.

- Quel âge a-t-il? demanda Mady, bouleversée.

Cinq ans et demi. Il est blond, avec des cheveux coupés en frange sur le front. Il porte



*« Son nom est Christian, mais sa mère l'appelle  
familièrement Cricri. »*

une salopette bleu marine. Son nom est Christian, mais sa mère l'appelle familièrement Cricri.

— Pauvre petit! soupira Virette. Crois-tu, papa, qu'on le retrouvera? »

M. Janin la rassura.

« Bien sûr, puisqu'il n'est pas tombé dans le Rhône. Dans le courant de l'après-midi, nous apprendrons qu'il est rentré chez lui. A cinq ans, un enfant sait dire son nom, celui de sa rue. Des passants l'auront ramené à sa famille.

— Au fait, demanda Mme Janin, où habite-t-il?

— Dans la vieille ville, rue Pérollerie.

— Et que font ses parents?

— Son père travaille, comme maçon, dans le Sud de la Drôme, à l'usine atomique de Pierrelatte. Il ne revient à Valence qu'en fin de semaine. Cricri a aussi une grande sœur de neuf ans, en ce moment dans une colonie de vacances du Vercors.

— Il s'agit donc d'une famille modeste. Je suppose que le commissaire ne pense pas à un kidnapping? On n'enlève généralement que les enfants de gens riches.

- Bien sûr, le commissaire n'y croit pas et, Dieu merci, c'est peu probable. Aucun personnage louche n'a été vu rôdant autour du terrain

des enfants. Il a été seulement question d'un clochard que des gens auraient remarqué deux jours de suite dans le parc, et encore ce matin vers neuf heures, et qui a disparu. »

J'échangeai un regard avec la Guille et Mady. Notre clochard! Je fus sur le point de dire que, malgré l'interdiction, il avait passé la nuit dans le parc. Quelque chose me retint... et retint aussi nies camarades. Ce clochard nous avait été sympathique. Instinctivement, nous repoussions l'idée qu'il pouvait avoir fait quelque chose de mal.

Heureusement, les parents de Virette ne s'aperçurent pas de notre trouble, ou plutôt le mirent sur le compte de l'émotion. Constatant qu'il était déjà une heure de l'après-midi, Mme Janin s'écria :

« Ciel! mon soufflé! Vite, à table... et vous, les garçons, oubliez cet incident; allez préparer votre repas. Vous devez mourir de faim. »

Nous partîmes vers la réserve; Bistèque distribua ses ordres pour la cuisine, mais nous avions tous l'estomac serré; le repas fut expédié en quelques minutes, pressés que nous étions de savoir si l'enfant avait été retrouvé.

Quand Mady et Virette nous rejoignirent, la bande, unanime, décida de monter en ville, aux nouvelles. Il était près de trois heures. De nouveau,



les visiteurs envahissaient le parc, l'air paisible, ignorants de ce qui s'était passé. Sur les boulevards, les gens, eux non plus, ne paraissaient pas être au courant.

« Bah! fit Corget, la mère du petit Cricri s'est affolée trop vite. Elle a mis la police en branle pour une simple escapade. Le gamin est rentré chez lui. Allons faire un tour de ce côté. »

Virette nous entraîna donc vers les vieux quartiers, mais elle n'était pas Valentinoise depuis assez longtemps pour connaître le nom des petites rues. Elle demanda plusieurs fois son chemin avant de découvrir celle que nous cherchions, la rue Pérollerie. C'était une voie étroite, sombre, bordée de maisons délabrées datant de plusieurs siècles. A l'autre extrémité, Un groupe de femmes discutaient sur le trottoir.

« Approchons-nous, dit le Tondu, elles parlent peut-être de la disparition du petit Christian. »

Elles en parlaient, en effet, et je compris aussitôt que l'enfant n'était pas encore retrouvé, en apercevant, dans le groupe, une femme jeune, aux yeux rougis d'avoir pleuré, qui tenait son mouchoir à la main. Une commère du quartier était en train de la rassurer.

« Ne vous inquiétez pas, madame Tavernier, il reviendra. Le commissaire a alerté les agents et la gendarmerie. Dès qu'on retrouvera votre

Cricri, on vous le ramènera; ça ne peut pas tarder. »

Cependant la pauvre femme, incrédule, secouait la tête.

« Hélas! je n'y crois plus. Pensez donc, il est déjà quatre heures et c'est à dix heures, ce matin, qu'il a disparu. Qu'aurait-il fait pendant tout ce temps? Des passants l'auraient trouvé pleurant au bord d'un trottoir... ou il serait revenu seul!

- Bien sûr, mais il a peut-être été entraîné par d'autres gamins, dans un quartier éloigné.

— En tout cas, assura une autre, il ne peut pas avoir été enlevé en vue d'une rançon. Tout



le monde sait que vous n'êtes pas riche et que votre mari est resté plusieurs mois sans travailler, l'an

dernier, après sa maladie... A propos, est-il prévenu, votre mari?

— Le commissaire m'a conseillé d'attendre jusqu'à ce soir.

— Vous voyez, le commissaire, lui, garde bon espoir. »

Bouleversés par cette scène, nous nous éloignâmes. Mady et Virette avaient les larmes aux yeux.

« Moi aussi, fit Mady, je commence à être inquiète. Valence n'est pas une si grande ville. Le petit Cricri aurait déjà dû être retrouvé. »

De la sombre rue Pérollerie, nous revînmes sur les boulevards. Mais, adieu, notre belle gaieté du matin! Le spectacle de cette mère en larmes nous avait consternés. Désespérée, la bande erra longtemps sous les platanes, espérant apercevoir un enfant perdu, au coin d'une rue, réclamant ses parents. Tout en marchant, je pensais au clochard de la nuit. Mady, elle aussi, y pensait, car elle proposa :

« Redescendons dans le parc. Personne n'y a revu le vagabond, ce matin, après neuf heures. Il est peut-être revenu cet après-midi.

— Si nous l'y trouvons, fit la Guille, je me sentirai soulagé. »

Au moment où nous entrions, par la grille principale, un homme qui n'avait pas l'air d'un client

parlait à la marchande de cacahuètes. Corget me poussa du coude.

« Sûrement un inspecteur de police en civil. Essayons de savoir ce qu'il demande. »

Mais, comme nous nous approchions, l'homme se retourna et, du geste, nous invita à passer notre chemin.

Dans le parc, le coin des enfants avait retrouvé son animation de la veille. Cependant, le banc de notre clochard était vide... Pourquoi l'homme avait-il disparu en même temps que l'enfant? Une simple coïncidence? Devions-nous révéler qu'il avait passé la nuit, en cachette, dans le parc? Malgré la sympathie que nous éprouvions pour cet inconnu, nous ne pouvions pas taire un détail qui avait peut-être son importance.

« Oui, c'est trop grave, déclara Mady, bien à contrecœur, si demain matin le petit Cricri n'est pas retrouvé, nous irons dire ce que nous savons. »



## *CHAPITRE IV*

### **KAFI SUR UNE PISTE**

Nous FINISSONS notre toilette matinale, devant la serre. J'achevais de m'habiller, après avoir reçu le contenu d'un grand arrosoir, versé sur mon dos par le Tondu, quand Mady arriva en courant. A coup sûr, elle avait quelque chose d'important à nous dire. Elle nous cria, de loin :

« M. Janin est monté de bonne heure en ville, ce matin. Il a rapporté le journal. Le petit Cricri n'est pas encore retrouvé.

— Le journal ne prouve rien, rétorqua Corget; il a été imprimé cette nuit; ses dernières nouvelles remontent à hier soir. - En tout cas, voyez l'article.»

Elle déplia le journal. En première page, s'étirait un gros titre :

## MYSTÉRIEUSE DISPARITION D'UN ENFANT A VALENCE

Au-dessous, une photo représentait Cricri avec sa sœur. Corget lut à haute voix, pour tout le monde :

« Valence, 18 août.

« Hier matin, vers dix heures, un garçonnet de cinq ans, Christian Tavernier, jouait dans le parc de la ville sous la surveillance de sa mère. S'étant éloigné en direction de l'enclos des biches, l'enfant n'a plus reparu. Alertée par la mère, la police a aussitôt entrepris la fouille méthodique du parc avec l'aide d'un chien policier. Les recherches n'ont donné aucun résultat. Il paraît impossible que Christian se soit échappé par la porte donnant sur l'autoroute et le Rhône. L'agent de la circulation, en service à cet endroit, l'aurait vu. D'autre part, il n'a été aperçu par personne dans la ville. Hier soir,

à minuit, l'enfant n'avait pas encore été retrouvé. Voici son signalement : assez grand pour son âge, fluet, cheveux blonds coupés en frange sur le front, yeux bleus; porte une salopette bleu marine et des sandalettes brunes neuves. Bien que la famille de Christian (appelé familièrement Cricri) ne soit pas en mesure de verser une rançon, même minime, l'hypothèse d'un enlèvement n'est pas exclue. En effet, un homme à l'allure louche aurait été vu deux jours de suite dans le parc, précisément près du terrain de jeu des enfants. Cet individu a disparu, mais la marchande ambulante qui installe chaque jour son éventaire près de la grille de l'avenue Gambetta, affirme avoir vu cet homme sortir du parc, vers neuf ou dix heures, tenant un enfant par la main. Tous deux auraient traversé l'avenue ensemble. Voici le signalement de ce mystérieux inconnu : cinquante ans environ, forte corpulence; pantalon gris et veste marron, fripée; cheveux longs sur la nuque, très roux, mal rasé. Prière à toute personne qui aurait aperçu cet homme après l'heure de la disparition de l'enfant, de communiquer les renseignements au commissariat de police ».

« Vous voyez, s'exclama Mady, la police a tout de suite pensé à notre clochard!

— C'était à prévoir, répondit Corget, surtout si la marchande de cacahuètes l'a vu sortir du parc avec un enfant.

— Elle doit se tromper, répliqua vivement Mady. Relisez l'article. La marchande a reconnu notre clochard, mais elle ne dit rien de précis sur l'enfant. Vous pensez bien que l'inspecteur qui la questionnait, hier, lui a montré la photo publiée dans le journal... et sans doute d'autres encore.

— C'est vrai, approuva la Quille, et le journaliste qui a rédigé l'article n'aurait pas oublié ce détail important.

— Cependant, objecta Bistèque, votre clochard est bel et bien sorti du parc avec un enfant. Si ce n'était pas Cricri, il en aurait donc emmené un autre.» Mady haussa les épaules.

« Il aimait les enfants; il les regardait jouer à longueur de journée. Pourquoi n'en aurait-il pas emmené un faire Un tour en ville, un petit garçon que personne n'avait accompagné au parc, et qui lui était sympathique?

— De toute façon, déclara Corget, à présent, nous ne pouvons plus taire ce que nous savons. Racontons à M. Janin ce que vous avez vu l'autre nuit, Tidou et la Guille. Allons le trouver tout de suite. »

Le père de Virette n'était pas chez lui. Il distribuait leur nourriture aux oiseaux des volières et aux biches.



Nous le trouvâmes, en manches de chemise, dans un enclos, en train de soigner Un jeune daim qui s'était blessé contre un grillage. Le fait que le vagabond recherché par la police avait passé la nuit dans le parc ne le surprit pas outre mesure.

« Ce n'est pas la première fois qu'un clochard dort sur l'herbe. Le portillon qui donne sur le Champ-de-Mars est si bas que n'importe qui peut l'enjamber. Quant aux resquilleurs qui se cachent dans les bosquets à l'heure de la fermeture, ils nous échappent souvent; mais vous avez raison, mes jeunes amis, l'affaire est grave; il ne faut négliger aucun détail. Voulez-vous que je vous accompagne au commissariat... bien que je n'aie rien vu moi-même?

- N'interrompez pas votre travail, dit Corget, nous nous débrouillerons.

— Alors, demandez à Virette de vous accompagner. Elle est déjà allée un jour au commissariat, réclamer sa montre qu'elle avait perdue. »

Le temps de donner un coup de brosse à nos vêtements pour les rendre plus présentables, et nous étions prêts à monter en ville,



sans Kafi que je laissai en liberté dans la réserve.

« Sortons par la grille de l'avenue Gambetta, proposa la Guille; en passant, nous questionnerons la marchande de cacahuètes.

— Bonne idée », approuva Mady.

Au moment où nous atteignons la grille, la marchande, qui venait d'arriver, déployait son éventaire.

« Je vais lui acheter un gros paquet de cacahuètes, dit le Tondu, elle sera mieux disposée à parler. »

La marchande nous servit très aimablement en effet, mais, quand Mady la questionna sur

la disparition du petit Christian, elle s'irrita.

« Ah! non. C'est la centième fois qu'on me pose la question depuis hier. J'en ai assez d'être « interviewée ». J'ai dit à la police ce que je savais, un point, c'est tout. Cette affaire ne me regarde pas... ni vous non plus. »

Cependant, devant notre air chagrin, elle reprit :

« Bien sûr, cette disparition est inexplicable. L'inspecteur de police m'a questionnée pour savoir si c'était le petit Christian que l'homme tenait par la main. En toute franchise, je n'en sais rien. A cet âge, tous les enfants se ressemblent. L'homme, par contre, était reconnaissable avec sa tignasse rousse. Ils ont traversé l'avenue ensemble, tenez, à cet endroit... mais pour vous dire où ils sont allés ensuite!... A ce moment-là une fillette est venue m'acheter un paquet de cacahuètes, je n'ai plus fait attention à l'homme. Je vous demande d'ailleurs pourquoi j'aurais fait attention à lui plus qu'à un autre. »

Nous n'en espérons pas davantage. Ainsi, la brave femme n'avait pas reconnu le petit Christian, ce qui expliquait le manque de précision de l'article du journal.

« Tant mieux! » fit Mady soulagée.

De l'avenue, la bande remonta vers le commissariat

qui se trouvait, comme la rue Pérollerie, dans la vieille ville, mais du côté opposé. Une fourgonnette

noire de la police, munie d'une longue antenne de radio, stationnait devant la porte.

« N'entrons pas tous les huit, dit Gnafron, méfiant, nous serions aussitôt mis à la porte; ce ne serait pas la première fois... seulement Tidou et la Guille, avec Virette et Mady. Nous vous attendons sur le trottoir. »

Gnafron ne se faisait pas d'illusions. Il avait raison. En voyant entrer ensemble ces deux garçons et ces deux filles, l'agent de service nous regarda d'un drôle d'air.

« Vous venez réclamer un objet perdu?

— Non. C'est au sujet de la disparition du petit Tavernier.

— Ah?... naturellement, vous croyez l'avoir aperçu?

— Nous désirons voir le commissaire.

— Il est absent... De toute façon, il n'aurait sûrement pas le temps de vous écouter.

— C'est important, insista Mady, très important. »

Elle prononça le mot avec tant de conviction que l'agent réfléchit.

« Dans ce cas, voyez l'inspecteur venu exprès de Lyon pour s'occuper de l'affaire. »

Il nous fit monter au premier étage et frappa à une porte. Assis derrière un bureau encombré de dossiers,

un homme en complet gris nous jeta un rapide coup d'œil par-dessus ses lunettes.

« Que voulez-vous ? »

— Dans le journal, nous avons lu que la police recherchait les personnes qui avaient rencontré le vagabond du parc.

— Vous l'avez vu ? - Oui.

— Après la disparition de l'enfant ?

— Non, avant.

— Si vous aviez bien lu le journal vous auriez su que ce n'est pas ce qui nous intéresse.

— C'est-à-dire que nous avons parlé à ce vagabond. Il a passé, dans le parc, la nuit qui a précédé la disparition. »

Cette fois, l'inspecteur parut intéressé. « Ah ! et où avez-vous pris ce renseignement ? »

— Nous avons découvert l'homme, vers onze heures du soir, endormi dans un taillis, près du terrain de jeux des enfants. »

L'inspecteur croisa les bras et nous considéra curieusement.

« Comment ?... Je croyais le parc interdit, la nuit ?... Qu'y faisiez-vous à pareille heure ? »

— C'est que, expliqua timidement Virette, je suis la fille du gardien. Mon père a autorisé mes camarades à camper dans un coin du jardin.

- Oui, précisa la Guille, en me désignant, nous nous promenions dans le parc, au clair de lune, quand son chien a flairé l'homme endormi. Il s'est levé; nous lui avons parlé. Ce n'est pas un vagabond ordinaire, plutôt une sorte de poète. Il nous a dit 'des choses très belles sur le parc, sur ses voyages. Il n'est sûrement pour rien dans la disparition du petit Christian.

— Non, pour rien, répéta Mady avec conviction. Il était trop sympathique. La veille, je lui avais parlé. Il m'avait récité des vers et il les disait très bien. On aurait dit un homme qui avait eu des malheurs. Non, ce n'est pas un vagabond comme les autres, »

L'inspecteur hocha la tête, sceptique.

« En somme, vous vous êtes laissé prendre aux belles paroles de cet individu. Vous êtes bien naïfs, mes enfants. Je retiens tout de même qu'il a passé la nuit dans le parc. C'est bon, vous pouvez vous en aller. Je vous remercie. »

Nous nous retirions, désappointés, quand, brusquement, je pensai à 'Kafi. Une idée me

traversa l'esprit. Je me retournai vers l'inspecteur en déclarant :

« Je sais qu'hier un chien policier a été conduit au parc pour retrouver les traces du petit Christian, et qu'il n'a rien découvert... Je... je possède un chien-loup que j'ai dressé. Alors, peut-être... - C'est-à-dire?

— Si vous vouliez l'utiliser... »

L'inspecteur eut un sourire désabusé.

« Quoi? tu t'imagines qu'un simple chien... voyons, mon garçon, tu te fais des illusions. »

Et, du doigt, il me désigna la porte.

Penauds, nous rejoignîmes les autres, sur le trottoir.

« Je vois ça à votre mine, fit Gnafron, vous avez poliment été mis dehors. Quand je vous disais qu'on ne nous prendrait jamais au sérieux! »

Mady était consternée. Elle était venue avec l'espoir d'innocenter son clochard et, finalement, notre intervention se retournait contre lui.

« Puisque l'inspecteur doute de ton chien, me dit-elle, vexée, nous lui prouverons qu'il vaut bien celui de la police.

— Parfaitement, approuva la Guille. Si nous avions quelque chose ayant appartenu à

Christian, je suis certain que nous retrouverions sa piste.

- Alors, allons voir sa mère... et tout de suite », dit Gnafron, qui aimait mener rondement les affaires.

Quelques minutes plus tard, nous débouchions dans la sombre rue Pérellerie. Une passante nous indiqua l'adresse des Tavernier, au second étage d'un vieil immeuble. Il n'était pas utile de déranger tous les huit la pauvre femme. Je montai seul, avec Mady, un escalier obscur et dégradé. Nous allions atteindre le second palier quand une porte s'ouvrit, au-dessus



de nous. Alertés par nos pas, le père et la mère de Cricri, croyant que quelqu'un venait leur annoncer une bonne nouvelle, se précipitèrent sur le palier mais,



reconnaissant des enfants, montrèrent des visages déçus.

« Que voulez-vous? dit M. Tavernier, vous veniez chez nous?

— Nous pouvons peut-être vous aider dans vos recherches », dit vivement Mady.

Les parents du petit disparu hésitèrent à nous laisser entrer. Ils devaient avoir reçu tant et tant de visites de ce genre, depuis la veille! Alors, d'une voix rapide, de crainte qu'ils ne m'interrompent, je parlai de mon chien, dressé depuis longtemps comme un vrai chien policier et qui nous avait souvent étonnés par son flair extraordinaire.

Le père hocha tristement la tête.

« Je ne crois guère au flair des chiens policiers, dit-il, celui qui a été lâché hier dans le parc a, paraît-il, tourné en rond pendant Une demi-heure sans trouver une piste.

— C'est vrai, approuva la mère, il ne savait pas où aller... mais pourquoi ne pas essayer avec un autre. Nous verrons bien. »

Heureux de l'acceptation, je demandai : « Voudriez-vous nous remettre un objet ayant appartenu à Christian; de préférence

un vêtement qu'il a porté peu de temps avant sa disparition? »

Elle réfléchit.

« Voulez-vous ses vieilles sandalettes?

- Quand les a-t-il mises pour la dernière fois?

— Il les portait encore hier matin quand je l'ai emmené au parc. Elles étaient très usées, je me suis arrêtée, en allant, dans un magasin, pour lui en acheter une autre paire. Il les a aussitôt mises à ses pieds et j'ai apporté les anciennes... Vous croyez que votre chien?...

— Son flair est merveilleux », affirma Mady.

Les pauvres gens, qui se raccrochaient à tout ce qui pouvait leur redonner un peu d'espoir, nous remercièrent. En possession d'une des sandalettes, nous redescendîmes l'escalier pour rentrer au parc avec nos camarades. Je trouvai mon bon chien tournant en rond, dans la réserve. En apercevant la sandale, il devina tout de suite ce que j'allais lui demander. Ce genre d'exercice lui était tellement familier! Je l'attachai à sa laisse et l'emmenai à l'autre bout du parc, dans le coin des enfants, lui fis longuement sentir la sandale et commandai :

« Cherche, Kafi ! cherche ! »

La truffe au ras du sol, il se mit à arpenter

le terrain, à droite, à gauche, revenant sur ses pas, hésitant, repartant de nouveau. La présence des nombreux enfants, qui s'ébattaient autour de nous, ne facilitait pas sa tâche. Trop d'odeurs flottaient dans

l'air, s'entremêlaient, brouillaient la piste. Et puis, effrayés par la taille de ce gros chien qui reniflait leurs mollets, des bambins se mirent à pleurer, déclenchant les protestations de mères de famille qui nous invitèrent à promener notre chien plus loin.

Heureusement, Kafi venait enfin de retrouver la trace de Christian aux alentours du tas de sable. Il me l'annonça par un petit grognement et des battements de queue. Tirant sur sa laisse, à s'étrangler, il nous entraîna le long d'une allée, celle qui remontait vers la grille de l'avenue Gambetta, où la marchande de cacahuètes avait vu sortir le clochard accompagné d'un enfant.

« Mon Dieu! s'inquiéta Mady, c'était donc bien Cricri qu'il emmenait! »

La grille franchie, Kafi hésita quelques instants sur le trottoir, puis traversa l'avenue, sur le passage clouté, comme avait fait le vagabond. De l'autre côté, nouvelle hésitation; enfin il s'engagea dans une petite rue perpendiculaire à l'avenue et, de là, dans une autre

qui semblait remonter vers la vieille ville.

« N'allons pas plus loin ! cria tout à coup Virette, nous faisons fausse route. Kafi nous conduit directement vers la rue Pérollerie. »

Virette avait raison. Kafi nous entraînait bien sur les pas de Christian, mais il s'agissait de ceux qu'il avait faits pour venir au parc avec sa mère. La piste était à reprendre, au point de départ.

Alors, la bande de revenir dans le coin du parc réservé aux enfants, au risque de se faire encore rabrouer par les mères de famille. Mais, Kafi n'hésita pas longtemps. Il refit deux ou trois fois le tour du tas de sable et repartit dans une autre allée... celle qui conduisait à l'enclos des biches. Nous tenions la bonne piste. Vers le milieu du parc, cette allée en croisait une autre qui menait à l'escalier monumental dont les marches aboutissaient au portillon donnant sur le Champ-de-Mars. Au carrefour de ces deux allées, Kafi marqua un temps d'arrêt. Puis, il obliqua vers la gauche, c'est-à-dire vers l'escalier, qu'il grimpa sans hésitation, jusqu'au sommet. Là, nouvel arrêt, à la sortie du parc. Enfin, il retrouva le fil de la piste qui longeait la balustrade dominant le jardin et arriva près d'un parc à voitures. Finalement, il s'arrêta sur un endroit marqué par des traits

jaunes et leva la tête vers moi d'un air de dire:  
« C'est fini, Tidou, je ne peux pas aller plus loin. »

L'explication était simple. En allant voir les biches, Christian avait rencontré quelqu'un qui l'avait

invité à le suivre. Le ravisseur l'avait fait sortir du parc par le grand escalier et conduit à une voiture qui était partie aussitôt. Du coup, notre clochard était hors de cause, pour le plus grand soulagement de Mady... mais le mystère demeurerait entier. Christian avait bel et bien été enlevé. Pourquoi, puisque ses parents n'auraient jamais les moyens de payer une rançon?

Abasourdis par la découverte de mon brave Kafi, nous restions sur le Champ-de-Mars, à l'endroit où le malheureux Cricri avait disparu, comme si, par miracle, l'auto qui l'avait emporté allait revenir.

« Alors, que décidons-nous? demanda Mady.

— Prévenons les parents de Christian, dit Corget, et retournons, avec eux, au commissariat. Cette fois, l'inspecteur sera bien obligé de nous écouter... »



## *CHAPITRE V*

### **UNE FOURGONNETTE NOIRE**

LE LENDEMAIN matin, le jour n'était pas encore levé quand je m'éveillai. Ah! quelle mauvaise nuit, pleine de cauchemars! Dix fois, je m'étais vu aux prises avec une armée de policiers. Ces cauchemars n'étaient que le résultat de notre seconde visite au commissariat.

Oui, la veille, quand nous y avons, comme convenu, accompagné les parents de Cricri, l'inspecteur s'était montré sceptique sur la découverte de Kafi, répétant que nous nous montions la tête.

Je revécus la scène qui nous avait blessés, surtout moi, puisqu'il s'agissait de Kafi.

« Si un vrai chien policier, dressé spécialement pour ce travail, n'a pas rempli sa mission, avait-il déclaré, comment voulez-vous que le vôtre, du premier coup, ait découvert la bonne piste? Sans vous en rendre compte, vous avez vous-même dirigé votre chien, là où vous vouliez qu'il vous mène et vous en avez tiré toutes sortes de conclusions... et tout cela parce que vous tenez à écarter les soupçons qui pèsent sur ce vagabond. Or, que vous le vouliez ou non, cet homme est sorti par la grille de l'avenue Gambetta en emmenant un enfant. »

N'acceptant pas d'être battu, j'avais supplié l'inspecteur de reprendre l'expérience avec Kafi.

« Non, avait-il tranché, je ne serais pas convaincu... et nous avons autre chose de plus urgent à faire en ce moment. »

Se tournant alors vers les parents de Christian, il avait expliqué :

« Je comprends votre désir de tout mettre en œuvre pour retrouver votre fils et vous êtes excusables d'avoir cru ces enfants, mais une autre fois, n'écoutez pas n'importe qui. »

Nous étions repartis, furieux contre l'entêtement de l'inspecteur.

Ainsi, ma mauvaise nuit pleine de cauchemars ne m'avait pas calmé. Loin de là. Je me sentais encore tendu, crispé et, par contrecoup, Kafi se montrait très excité. Brave Kafi qui me comprenait si bien! Il se planta devant moi avec l'air de dire :

« Qu'as-tu, Tidou?... ça ne va toujours pas? »

Ma montre marquait six heures et demie. Incapable de rester plus longtemps allongé, je me levai sans bruit, pour ne pas réveiller mes camarades et me glissai hors de la serre, avec Kafi. L'air frais du grand matin me fit du bien. Volets clos, le chalet dormait encore. Le parc était d'un calme délicieux. Seuls, deux paons se promenaient côte à côte, sur une allée, avec l'air important de personnages se rendant à une cérémonie. Cependant, au loin, commençait à monter la sourde rumeur de la ville. Je me souvins que, le matin précédent, M. Janin avait pu acheter très tôt son journal, celui que Mady nous avait apporté. J'aurais peut-être la chance de trouver une boutique déjà ouverte. J'appelai mon chien qui inspectait une serre.

« Viens, Kafi! allons voir si les journaux nous apprennent du nouveau. Il n'y a encore

personne dans le parc, je te fais grâce de ta laisse mais sois sage, n'affole pas les paons. » Je grimpai



avec lui le grand escalier pour gagner le Champ-de-Mars et, de là, les boulevards. A droite, un bureau de tabac venait d'ouvrir. Le buraliste rangeait des piles de journaux dans des casiers. Un gros titre me sauta aux yeux :

LE PETIT CHRISTIAN, DISPARU HIER,  
VICTIME D'UN ENLÈVEMENT.

J'achetai le journal, et, sur le trottoir, l'ouvris à la deuxième page pour lire l'article annoncé.

*Valence 19 août.*

*Le petit Christian Tavernier, dont nous ayons relaté la disparition dans notre édition d'hier, a été enlevé. Compte tenu des ressources modestes de la famille Tavernier, la police persistait à croire à une simple fugue mais, dans la soirée, un industriel de Valence, M. Magnan, directeur de l'importante fabrique de bijoux bien connue, recevait un appel téléphonique émanant des ravisseurs. Ceux-ci ré-*

*clamaient une rançon de 300 000 francs, faute de quoi l'enfant ne serait jamais rendu. La remise de*

*cette somme, précisait l'appel, devait être effectuée selon des indications qui seront données ultérieurement.*

*Immédiatement prévenue, la police a supposé, comme M. Magnan lui-même, qui n'a aucun lien de parenté avec la famille Tavernier, qu'il s'agissait d'une erreur de la part des ravisseurs. Un second appel, dans la soirée, devait prouver qu'il n'en était rien. Ainsi, au courant de la situation de la famille Tavernier, les ravisseurs n'ont pas hésité à s'adresser à une personne connue et estimée dans/ toute la ville pour son dévouement aux œuvres sociales. Ils ont pensé que, par solidarité humaine, l'industriel serait dans l'obligation morale de verser la rançon. On reste confondu devant cet odieux chantage.*

*D'autre part, le suspect N° 1, le vagabond du parc J ou vêt, n'a toujours pas été retrouvé. Son rôle dans cette affaire pourrait être important. Rappelons qu'il a été vu, vers dix heures du matin, quittant le parc avec un garçonnet. On peut penser que cet individu, devenu familier avec les enfants du parc, aurait été payé par les ravisseurs pour leur amener le petit Christian à la sortie du jardin où une*

*voiture devait les attendre. Qu'est devenu l'homme, à ce moment-là? Il est possible que les ravisseurs l'aient aussi emmené avec eux... quitte à le*

*faire disparaître ensuite. La police dirige toutes ses recherches de ce côté.*

L'article rapidement dévoré, je le relisais une seconde fois pour m'assurer qu'aucun détail ne m'avait échappé quand le buraliste qui traînait hors de son magasin un tourniquet de cartes postales pour le placer devant la vitrine, me lança :

« Ecarte-toi, mon garçon. »

Et, contemplant Kafi :

« Quel beau chien ! Il t'appartient? S'il était dressé il ferait un bon chien policier... meilleur que celui qui a été lâché dans le parc hier, et qui n'a rien trouvé. »

Cette réflexion me soulagea, et je fus sur le point de tout raconter au buraliste, mais j'avais trop hâte de rentrer au parc mettre les autres Compagnons au courant. Je les trouvai debout, achevant leur toilette, se demandant où j'étais passé. Ils m'arrachèrent le journal des mains et, comme moi, restèrent abasourdis.

Un moment plus tard, Mady nous rejoignait, sans Virette. De santé fragile (c'était pour sa

santé que ses parents avaient quitté Lyon), la jeune fille était encore couchée.

« Mon Dieu! s'écria Mady, il a été réellement enlevé! Malgré la découverte de Kafi, je doutais encore. Les monstres!... Oser réclamer de l'argent à

quelqu'un qui ne connaît même pas le petit Christian! Ah! les misérables, ils savent bien que la ville tout entière est prête à se cotiser pour que l'enfant soit retrouvé sain et sauf. »

Puis, un peu calmée :

« Et vous voyez, la police continue de suspecter notre clochard. Pourtant, Kafi l'a prouvé, il ne peut pas être coupable. La voiture des ravisseurs stationnait sur le Champ-de-Mars et notre clochard est sorti à l'autre bout du parc, par la grille de l'avenue Gambetta... D'ailleurs, réfléchissez, cette histoire de vagabond utilisé pour conduire l'enfant à la voiture ne tient pas debout. •»

C'était aussi notre avis... mais comment prouver que nous avons raison?

Dans le courant de la matinée, la bande décida de monter en ville pour glaner des nouvelles fraîches puisque celles des journaux remontaient à la veille. Hélas! qui pourrait nous renseigner? Après la scène du commissariat, jamais nous n'oserions retourner chez

les parents du petit Christian. D'ailleurs, à présent, la police les tenait-elle au courant de l'enquête? L'affaire ne les concernait plus directement puisque les ravisseurs réclamaient la rançon à quelqu'un d'autre.

Pendant deux heures, la bande erra au hasard, dans la ville, sur les boulevards, faisant un crochet par la rue Pérollerie où trois commères qui discutaient

près de la maison des malheureux parents, ne purent rien nous apprendre.

De retour au parc, les préparatifs du repas, sous les ordres de Bistèque, apportèrent une diversion à nos préoccupations mais, la dernière bouchée avalée, Corget proposa :

« Remontons faire un tour en ville. »

Après une claire et lumineuse matinée, le temps se gâtait. De gros nuages s'accumulaient, à l'ouest, derrière les ruines du fameux château de Crussol, perché sur un éperon des Cévennes. D'après M. Janin, c'était mauvais signe.

Sur les boulevards régnait une atmosphère pénible, et pas seulement à cause de la chaleur lourde. Aux visages contractés qu'on rencontrait, on devinait que cette douloureuse affaire d'enlèvement avait frappé tout le monde, Les Valentinois, souriants d'habitude, ne s'abordaient plus pour plaisanter, mais

pour s'interroger :

« Alors, l'enlèvement?... Quoi de nouveau? »

L'oreille tendue, nous cherchions à surprendre une réponse. Personne ne savait rien.

En désespoir de cause, le Tondu proposa :

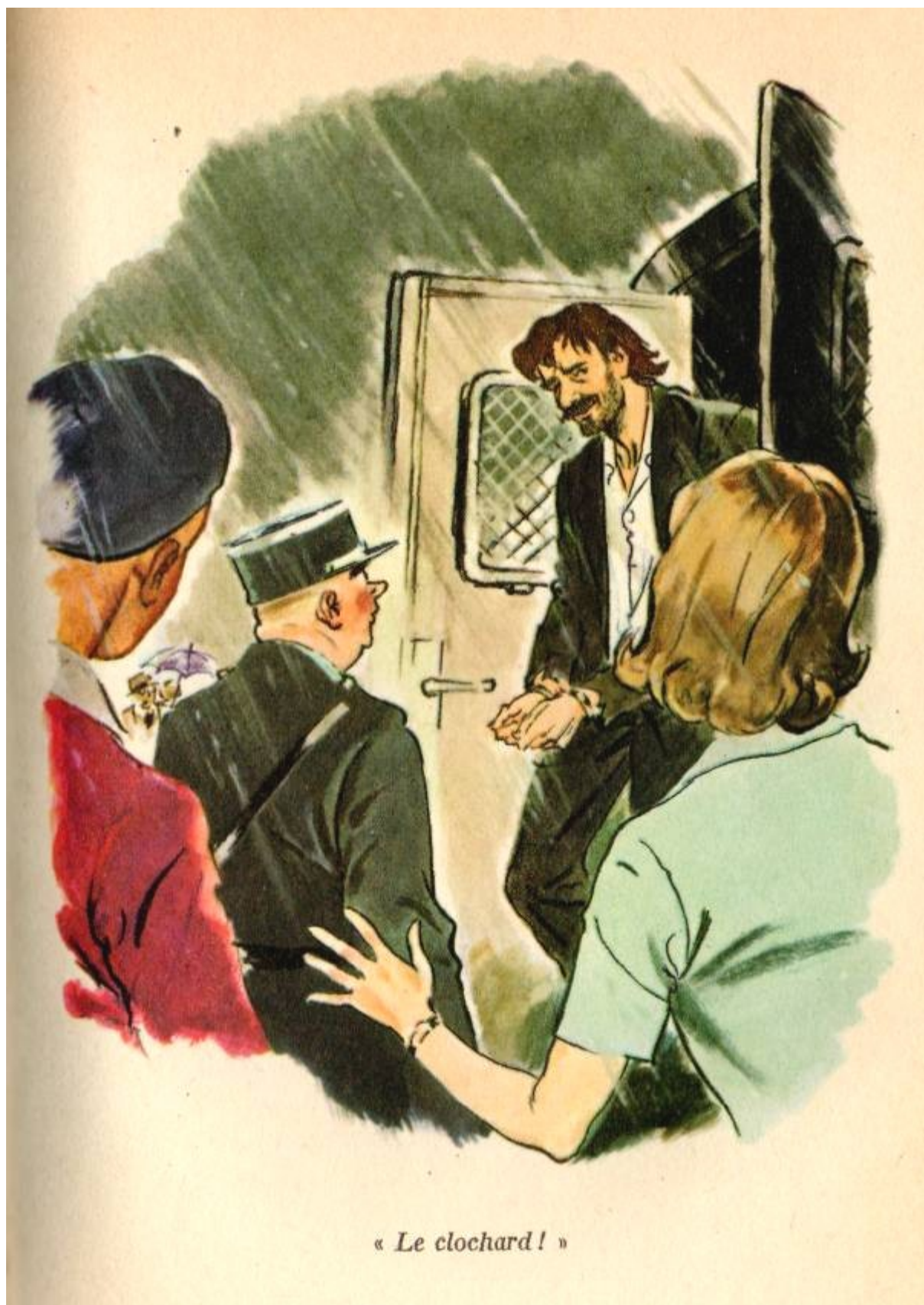
« Si nous faisons un détour par le commissariat?

— Quoi? se récria Gnafron, tu t'imagines qu'aujourd'hui l'inspecteur va te faire des confidences!

- Il n'est pas question d'entrer; simplement de passer devant la porte. Des badauds nous apprendront peut-être quelque chose. »

Le Tondu nous entraîna donc vers le commissariat, au bout de la rue Jonchères. Des badauds stationnaient sur le trottoir, des femmes pour la plupart, que cet odieux enlèvement indignait. Par l'une d'elles nous apprîmes que deux nouveaux inspecteurs étaient arrivés de Lyon, pour s'occuper spécialement de l'affaire; du moins, le bruit en circulait. Des gens entraient dans l'immeuble, ou en sortaient; mais ces visites n'avaient sans doute rien à voir avec la disparition de Christian.

Nous étions là depuis une demi-heure, quand les premières gouttes de pluie, des gouttes énormes et tièdes, claquèrent sur le trottoir.



« Le clochard ! »

Les badauds se dispersèrent, sauf une femme, qui ouvrit son parapluie mais, finalement, se décida à partir.

« Attendons encore, décida Mady en inspectant le ciel, ce ne sera qu'une averse. » Elle se mit à l'abri, contre un mur, et toute la bande l'imita, y compris Kafi qui secouait les oreilles pour chasser les gouttes d'eau. Cependant, au bout d'un quart d'heure, la vraie pluie se mit à tomber. Nous allions partir quand une fourgonnette noire de la police déboucha d'une rue voisine, effectua un virage en nous éclaboussant copieusement et vint s'arrêter devant la porte du commissariat. Mon cœur se mit à battre.

« Ce sont peut-être les voleurs de Christian », murmura la Guille.

Un agent sortit du commissariat et lança au chauffeur de la fourgonnette :

« Nous vous attendions. Alors, vous le ramenez? »

Le chauffeur fit un signe affirmatif. Les deux battants de la porte arrière de la voiture s'ouvrirent. Un gendarme mit pied à terre, puis un second qui se tourna vers l'intérieur de la voiture pour inviter un troisième occupant à descendre. Une silhouette apparut. Mady étouffa un cri.



Nous l'avions reconnu en même temps qu'elle. Il descendit de la voiture, menottes aux poignets. A ce moment, il nous découvrit tous les six, alignés contre le mur d'en face. Il nous reconnut, ou plutôt parut reconnaître Mady et Kafi. Alors, l'espace d'une seconde, son visage triste s'éclaira. Instinctivement, Mady fit 'un pas en avant et lui sourit. L'homme voulut répondre à son sourire d'un signe de la main, mais ses poignets étaient attachés. D'ailleurs, impatient, un gendarme le poussa vers le commissariat où il disparut.

La scène n'avait pas duré plus de vingt secondes. Nous étions bouleversés. Dans le sourire du clochard, nous avions cru lire sa détresse et, en même temps, un appel à l'aide. Cette impression, les quatre Compagnons qui ne l'avaient pourtant jamais vu, sinon de loin,-dans le parc, le jour de notre arrivée, l'éprouvèrent comme Mady, la Guille et moi.

« Pauvre homme! soupira Mady. Ils l'ont arrêté. Pourtant, je ne peux pas croire qu'ils aient trouvé des preuves contre lui. »



## ***CHAPITRE VI***

### **MADY FAIT UNE DÉCOUVERTE**

LE LENDEMAIN matin, je ne fus pas le seul à m'éveiller dès l'aube. A six heures, mes camarades étaient déjà debout, impatients de partir aux nouvelles. En effet, la veille, la pluie torrentielle nous avait fait fuir la rue Jonchères. Nous n'avions pas su ce qu'il était advenu de notre clochard. De quelle façon avait-il quitté le commissariat?... Libre?...

ou entre deux gendarmes, pour être conduit à la prison? Et de quoi, au juste, l'accusait-on?

Il était six heures et demie, à ma montre, quand nous débouchions sur le Champ-de-Mars. Je conduisis la bande vers le bureau de tabac le plus proche, celui où j'étais déjà entré, la veille, et qui avait pour enseigne *La Civette*. Une grille barrait encore la porte .mais derrière elle avaient été jetés trois gros paquets.

« Des journaux! s'écria le Tondu. Virette m'a expliqué qu'ils arrivent, en fin de nuit, par une camionnette qui en fait la distribution aux quatre coins de la ville.

- Si j'osais, dit Gnafron, j'escaladera la grille... juste pour jeter un coup d'œil sur les gros titres. »

Mais au même moment, le buraliste apparut à l'intérieur du magasin.

« Halte là, les cambrioleurs! fit-il en riant, tandis qu'il enlevait la grille. Vous êtes donc si pressés de lire le journal? »

Et, me reconnaissant :

« Tiens ! encore toi ? Tu veux savoir si le petit Christian a été retrouvé? »

Je lui étais sans doute sympathique, car il s'empressa de débiller ses journaux pour abrég

notre attente. Un gros titre occupait encore la largeur de trois colonnes.

## L'ENLÈVEMENT DU PETIT TAVERNIER ARRESTATION D'UN COMPLICE

*Valence 20 août.*

*Hier, en fin d'après-midi, nous apprenions l'arrestation du vagabond qui avait été vu, deux jours de suite, dans le parc Jouvet, à Valence, et dont la disparition avait coïncidé avec celle du petit Christian Tavernier. Cet individu a été appréhendé aux environs de Montélimar, dans les circonstances suivantes. Un Parisien, en vacances dans la région, se promenait dans un petit bois quand il aperçut l'homme, assis contre un arbre, en train de se restaurer. Le promeneur l'ayant reconnu, grâce au signalement donné par notre journal, a aussitôt prévenu la gendarmerie locale qui a procédé à l'arrestation du vagabond. Il s'agit d'un nommé Lempereur, originaire de Lyon, âgé de cinquante et un ans, sans domicile fixe, qui n'a jamais subi de condamnation mais, circonstance accablante pour lui, au moment de son arrestation il se trouvait en possession d'un petit agenda de poche périmé, au nom de Henri*

*Tavernier, le père de l'enfant disparu. Aussitôt conduit à Valence, le vagabond a été longuement interrogé par les inspecteurs chargés de l'enquête. Prié de s'expliquer sur la présence de l'agenda dans sa poche, l'homme a répondu l'avoir trouvé dans le parc valentinois, quelques instants avant de le quitter. Il l'aurait conservé pour, soi-disant, y griffonner 'des vers.*

*Entendus au sujet de cet agenda, les parents du petit Christian ont déclaré qu'en effet ils l'avaient donné à l'enfant pour s'amuser et la mère a affirmé que Christian l'avait emporté au parc dans la poche de sa salopette. La police suppose qu'au moment du rapt l'agenda serait tombé de la poche de l'enfant et que le nommé Lempereur l'aurait ramassé dans l'intention de faire disparaître un objet qui pouvait devenir pièce à conviction.*

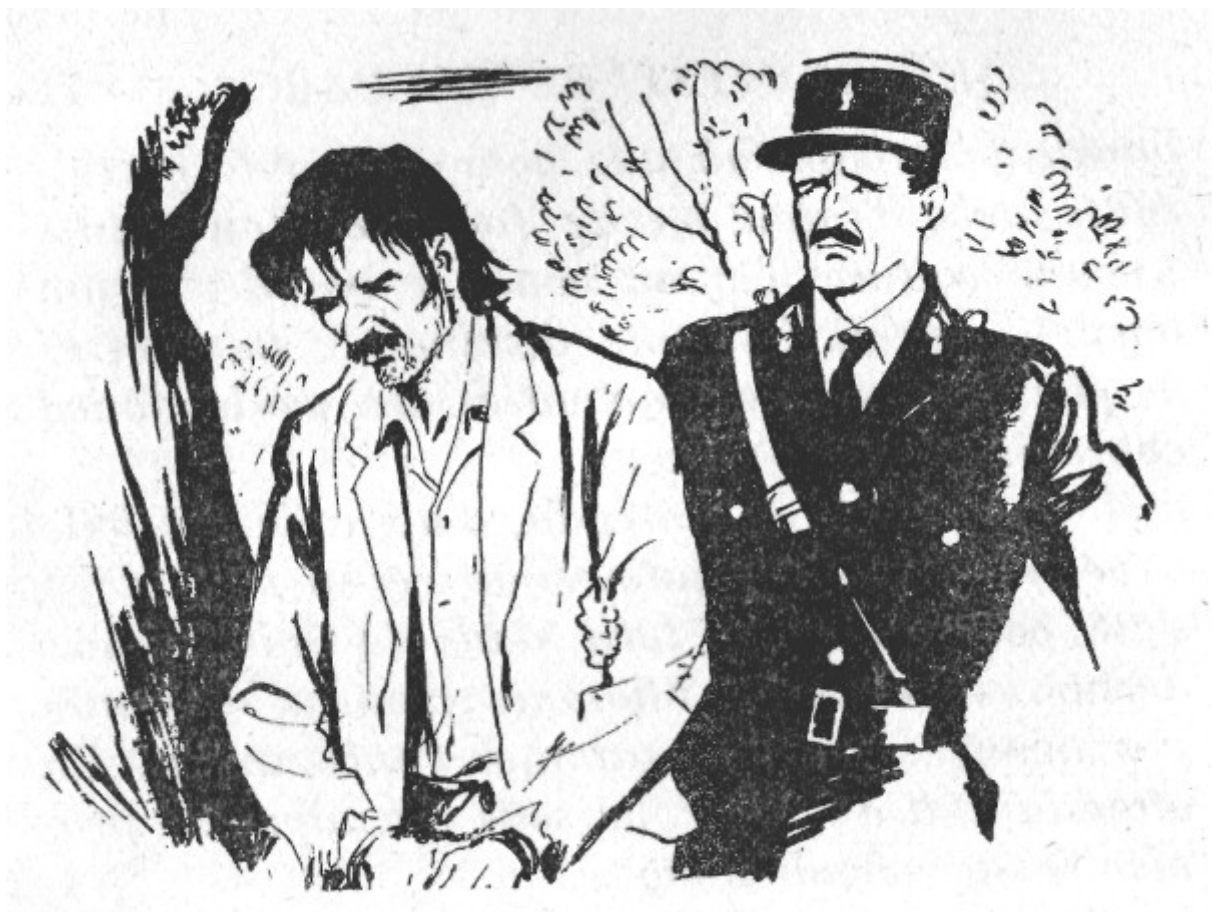
*Interrogé également sur le fait qu'il a été vu traversant l'avenue Gambetta, un enfant à la main, Lempereur a expliqué qu'au moment où il sortait du parc un gamin se préparait à traverser la chaussée sans se méfier de l'intense circulation des voitures. Pour prévenir un accident, il aurait invité l'enfant à lui donner la main et l'aurait conduit sur l'autre trottoir. De là, le petit garçon, qui rentrait chez lui, serait remonté vers la ville tandis que, le vagabond*

*aurait descendu l'avenue pour gagner la grand-route avec l'intention de faire de l'auto-stop. Aucune voiture n'ayant voulu le prendre à son bord, il aurait fait une dizaine de kilomètres à pied jusqu'à ce qu'enfin un poids lourd consente à l'embarquer.*

*Il s'agit là, bien entendu, d'un alibi difficile à vérifier. L'interrogatoire de ce suspect N° 1 s'est poursuivi très tard dans la soirée. Aux dernières nouvelles l'homme n'aurait toujours pas avoué sa participation à l'enlèvement. En attendant, il a été écroué sous l'inculpation provisoire de vagabondage.*

*D'autre part, la police se montre très discrète sur les tractations éventuelles entre les ravisseurs et l'industriel valentinois désigné pour le versement de la rançon. On croit savoir, cependant, qu'aucun rendez-vous n'a encore été fixé. Il semble que les ravisseurs soient assez hésitants sur la façon d'obtenir la rançon sans risquer de tomber dans un piège.*

*Toutes les forces de police de la région sont en état d'alerte. Dans un large périmètre, autour de Valence, les habitations isolées et inhabitées sont surveillées, car il est probable que le petit Christian a été séquestré dans un endroit d'où ses appels ou ses cris ne peuvent être entendus.*



*Il est à souhaiter que cette douloureuse affaire connaisse un rapide dénouement. La population valentinoise tout entière partage l'angoisse de M. et Mme Tavernier. Nous savons, de bonne source, que de nombreuses personnes ont pris contact avec M. Magnan, lui proposant des sommes parfois considérables pour l'aider à constituer rapidement l'énorme rançon réclamée.*

Penchés sur mon épaule, mes camarades avaient lu, eux aussi, l'article d'un trait. Je repliai le journal, déconcerté.

« Evidemment, fit Gnafron, si notre clochard

a réellement ramassé l'agenda dans le parc, comme il le dit, quelle fâcheuse coïncidence!... La police ne pouvait faire autrement que l'arrêter.

— Rentrons vite montrer l'article à Mady, dit le Tondu. Elle est sûrement levée. »

Elle nous attendait, en effet, aussi impatiente que nous d'avoir des nouvelles. En apprenant que « son » vagabond était compromis, elle ne cacha pas sa déception.

« Oui, reconnut-elle, toutes les apparences sont contre lui. »

Cependant, après avoir relu l'article, elle réfléchit:

« Pourtant, cet homme n'est pas stupide. S'il était coupable, pourquoi aurait-il gardé l'agenda dans sa poche? Il aurait remarqué que le nom de l'enfant ou de quelqu'un de sa famille était écrit dessus et s'en serait débarrassé. Il s'est mis dans la gueule du loup. Pour moi, il dit la vérité quand il affirme avoir trouvé le carnet. Il ne lit certainement pas les journaux et n'a pas su qu'un enfant avait été enlevé. Ce nom : Tavernier, ne lui a rien dit. »

Elle s'arrêta et réfléchit encore.

« Voyez-vous, rien n'est clair dans cette affaire. Cette nuit, entre deux sommes, toutes sortes d'idées me sont passées par la tête.



Vous souvenez-vous du premier article paru dans le journal? Christian n'avait pas l'habitude d'aller au parc. C'était, depuis longtemps, la première fois que sa mère l'y conduisait. Comment les ravisseurs ont-ils su qu'il irait précisément ce jour-là? Vous ne trouvez pas ça bizarre?

— C'est vrai, approuva le Tondu, nous n'y avions pas pensé.

— Dans ce cas, pourquoi notre clochard serait-il resté deux jours dans le parc s'il ne savait pas que Christian y viendrait... et puis, s'il était complice dans cette affaire, il aurait reçu de l'argent. Or, le journal ne dit pas si on a trouvé une forte somme sur lui. Là-dessus, l'article est muet, preuve qu'il n'avait pas grand-chose en poche... Enfin, il serait parti plus loin et se serait caché, au lieu de se faire prendre stupidement, si près de Valence. »

Gnafron sourit.

« Décidément, Mady, tu devrais devenir avocate, plus tard; tes raisons sont bonnes... par malheur, la police n'est pas de ton avis.

— Pauvre homme! soupira-t-elle. Je revois encore son air triste, hier, quand il nous a aperçus, en descendant de la fourgonnette. Puisqu'il est en prison, nous pourrions peut-être le voir? Croyez-vous qu'on nous le permettrait?

— Ça m'étonnerait! fit Bistèque.

— Essayons tout de même... Allons-y tous ensemble. Au retour, je vous aiderai à faire vos provisions, en ville. »

Le temps de préparer notre petit déjeuner que nous n'avions pas encore pris et nous étions prêts à repartir dans Valence.

« Demandons à Virette de nous accompagner, dit Corget.

— Inutile, fit Mady. Le temps orageux d'hier lui a donné une crise d'asthme; elle est encore couchée. »

La prison se trouvait un peu à l'extérieur de la ville, sur une avenue conduisant vers les faubourgs. Du trottoir, on n'apercevait qu'un haut mur, percé d'une large grille bardée de plaques de tôle qui interdisaient tout regard dans la cour intérieure. Corget tira une sonnette. Un long moment s'écoula. Dans la sinistre maison, tout paraissait mort. Enfin un gardien ouvrit.

« Que voulez-vous? »

Dans les circonstances difficiles, nous laissions toujours le soin à Mady de parler à notre place. Elle se débrouillait mieux que nous dans ses explications... et une fille avait plus de chance d'être écoutée.

« Monsieur le gardien, dit-elle, est-ce que nous pourrions parler à... à l'homme qui a été arrêté,

hier... celui qu'on accuse d'avoir enlevé le petit

Christian Tavernier? »

Le gardien eut un air suffoqué.

« L'empereur?... un criminel?... vous n'y pensez pas.

— Oh! protesta Mady, cet homme n'est pas un criminel, il n'est certainement pour rien dans cette affaire.

— Coupable ou pas, c'est un prisonnier. Interdiction de communiquer avec les prisonniers... Vous avez une autorisation?

- Non... mais nous le connaissons.

— Impossible!

— Alors, intervint le Tondu en sortant un carnet et un crayon, est-ce que vous pourriez lui faire parvenir un petit mot de notre part?

- Oh! oui, approuva Mady, juste quelques lignes! »

Le gardien secoua la tête.

« Pas de correspondance non plus. »

Mady baissa la tête, ennuyée. Elle ajouta :

« Vous pourriez quand même lui dire que ses jeunes amis, ceux qui possèdent un chien-loup, ne l'oublient pas. Vous le ferez, n'est-ce pas?

Vous promettez!... »

L'air suppliant de Mady toucha le gardien. Il eut un hochement de tête ne signifiant ni oui ni non.

« C'est bon, nous verrons. »

Et il referma la porte.

« C'était à prévoir! soupira Gnafron. Il ne pouvait pas nous laisser entrer... mais il fera peut-être la commission de Mady. »

De la prison, la bande revint à pas lents vers le centre de la ville où Mady nous aida à faire notre ravitaillement. Puis, de retour au parc, elle partagea avec nous la corvée d'épluchage des pommes de terre. Jamais matinée ne nous avait paru plus longue. A la dérobée, j'observai Mady : elle ne chantonnait pas, comme d'habitude, et paraissait soucieuse, oubliant de s'occuper de Kafi qui réclamait des caresses. Je lui proposai d'aller voir les animaux, dans leurs enclos.

« Bonne idée, approuva-t-elle, ça nous distraira. »

Le beau temps revenu attirait de nouveau les visiteurs dans le parc. Des mères accompagnaient leurs enfants devant les volières ou le long des grillages derrière lesquels, insatiables, biches, cerfs et daims quémendaient du pain.

« Cricri se rendait là, quand il a été enlevé, soupira Mady. Ah! si sa mère avait su ce qui l'attendait!... »

De l'enclos grillagé des biches, elle m'entraîna vers le bassin où l'escadre des canards et des cygnes évoluait au complet. Nous achevions de

contourner le plan d'eau quand Mady s'arrêta comme si quelque chose avait subitement attiré son attention.

« Qu'y a-t-il, Mady? »

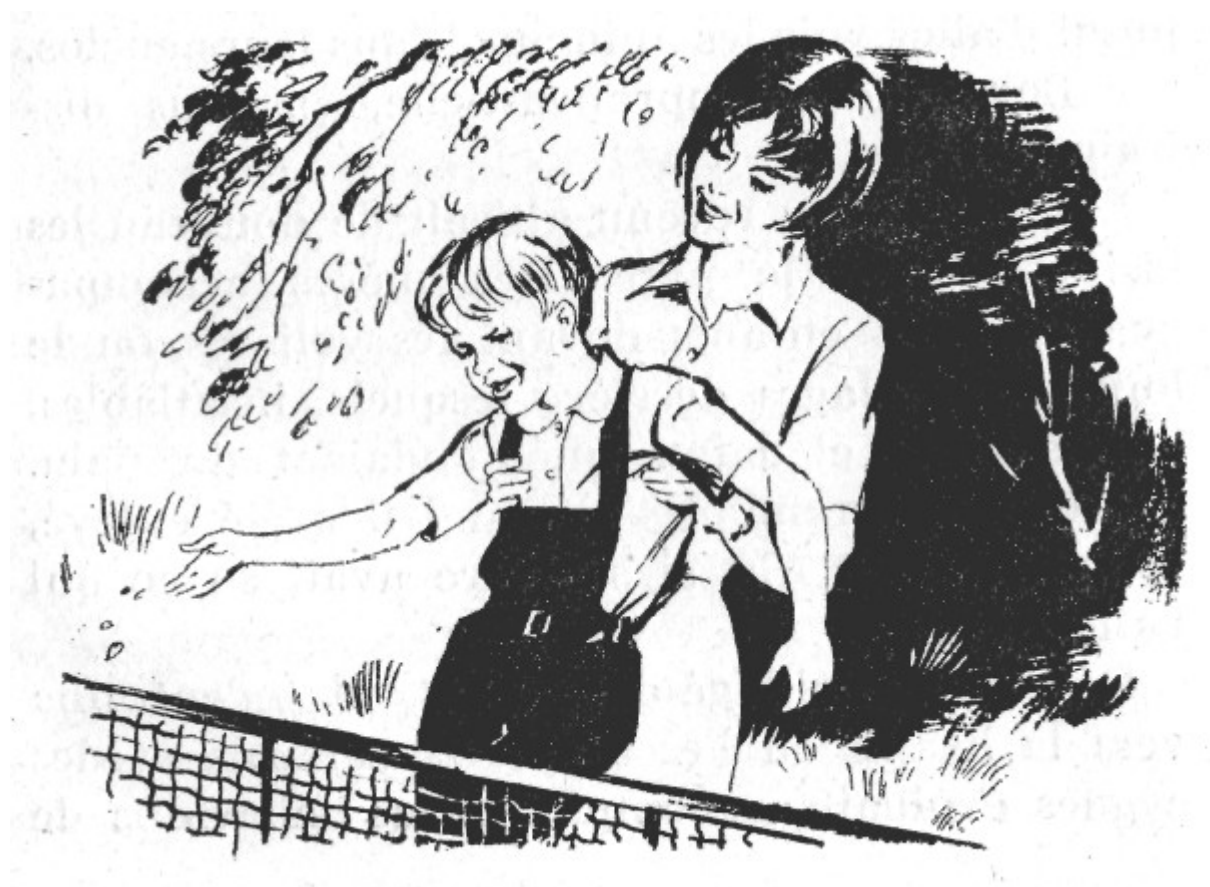
Elle ne répondit pas.

« Tu as reconnu quelqu'un? »

Elle tendit le doigt vers l'extrémité du bassin.

« Regarde cet enfant, là-bas. Ne trouves-tu pas qu'il ressemble à Cricri, blond comme lui, avec la même salopette bleue? »

C'était un petit garçon de cinq à six ans qui, en effet, pouvait ressembler à Cricri tel que nous le connaissions par la photo du journal. Une jeune



filles le soulevait pour qu'il puisse jeter du pain aux canards par-dessus la clôture du bassin. Je suivais ses gestes quand Mady serra mon bras. « Une idée, Tidou! Tout à l'heure, je trouvais bizarre que les ravisseurs aient enlevé un enfant qui venait au parc pour la première fois. Je me demande tout à coup s'ils ne se sont pas trompés... Ils auraient pu enlever Christian par erreur, à la place d'un autre qui lui ressemblait.

— Le fait s'est déjà produit... mais ils l'auraient aussitôt rendu.

— Pas forcément. Leur coup fait, ils ont peut-être décidé d'en tirer quand même profit. En apprenant que les parents de l'enfant étaient pauvres, ils se sont adressés à quelqu'un d'autre, capable de payer une forte rançon.

— Oh! est-ce possible?

— Cela expliquerait leurs hésitations. Souviens-toi, Tidou; leur premier appel téléphonique a été lancé plus de vingt-quatre heures après l'enlèvement... et encore maintenant, ils ne paraissent pas très bien fixés sur la façon dont la somme devra être versée. On dirait que leur plan s'est trouvé dérangé. »

Elle réfléchit de nouveau et, brusquement : « Rentrons à la réserve, voir les autres Compagnons. Je veux savoir ce qu'ils en pensent. » Nos camarades ne nous avaient pas vus partir.

Ils se demandèrent d'où nous arrivions. A la mine de Mady, ils crurent qu'il lui était arrivé quelque chose. Elle raconta ce que nous venions de voir près du bassin et expliqua l'idée qu'elle avait eue. Sur le coup, Corget et Bistèque déclarèrent que ce n'était pas possible, mais les arguments de Mady les ébranlèrent. Quant à la Guille et au Tondu, ils en restèrent bouche bée.

« Oui, Mady a raison, s'écria le Tondu; tout est possible... et qui sait si le gamin qui devait être enlevé ne serait pas celui que vous venez de voir, près du bassin?... Etait-il seul?

— Non, répondit Mady, avec une jeune fille qui n'avait pas l'air d'être sa sœur, car il était blond et elle très brune de cheveux et de peau. »

Et, se tournant vers moi :

« Retournons près du bassin, Tidou; ils y sont peut-être encore; nous essaierons de savoir qui ils sont. »

Très excitée, elle m'entraîna de nouveau. La jeune fille et l'enfant avaient disparu. S'étaient-ils dirigés vers le terrain de jeux? Je les y découvris, en effet, la jeune fille assise, seule, sur le banc et le petit garçon à quatre pattes sur un tas de sable.

Affectant de nous promener tranquillement, nous passâmes devant le banc pour faire ensuite demi-tour et venir nous y asseoir, près de la

jeune fille qui s'écarta pour nous laisser de la place. Mady s'installa à côté d'elle et engagea la conversation sur la pluie orageuse de la veille et l'agrément de cette matinée. La jeune fille sourit et approuva. Aux quelques mots qu'elle prononça, je reconnus une étrangère, une Espagnole ou une Portugaise. J'en conclus que c'était une jeune nurse qui promenait le fils de ses patrons.

Elle n'était pas tellement plus âgée que nous. Mady eut vite gagné sa confiance. Elle nous apprit qu'elle était en France depuis huit mois seulement, chez un chirurgien de Valence, le docteur Borel, qui habitait, pas très loin de là, dans le centre de la ville, rue Victor-Hugo.

Comme Mady s'étonnait que l'enfant ne soit pas parti en vacances à la mer ou à la montagne, la jeune fille expliqua dans son charabia où les sons « u » se transformaient en « ou » :

« Senor docteur, beaucoup travail, service hôpital... mais partir demain à la mer... avec la senora... et petit Pierre... moi aussi... « Oune » grande journée de voyage, moi bien contente. »

S'enhardissant, Mady lui demanda si elle venait souvent au parc avec l'enfant.

« Tous les matins, répondit l'Espagnole. Petit Pierre a « oun » grand jardin chez « loui » ; mais il aime mieux venir ici, jouer avec petits



camarades et regarder les biches... moi, très peur, « depuis » petit garçon enlevé. Moi, jamais laisser seul, »

En effet, elle ne le quittait pas des yeux, et lui faisait signe de revenir vers le tas de sable dès qu'il s'en écartait.

Alors, à mon tour, je la questionnai pour savoir si elle était venue au parc le jour de l'enlèvement.

« Non, expliqua-t-elle, petit Pierre resté avec la senora, parce que moi, jour de promenade, voir les magasins... plus beaux qu'en Espagne. »

Elle se mit à parler de son pays, toujours dans son charabia difficile à comprendre. Puis Mady ramena la conversation sur l'enfant et voulut savoir s'il était souvent vêtu de cette façon pour venir ici.

« Presque toujours, affirma l'Espagnole, petit Pierre, deux « saloupettes » bleues.

— Et avant la disparition de l'autre enfant, le laissez-vous se promener librement dans le parc... par exemple pour aller donner du pain aux biches? »

La jeune fille rougit, gênée d'avouer qu'elle n'exerçait peut-être pas très bien sa surveillance. Elle bredouilla :

« Loui » courir quelquefois voir les bêtes...

mais « plou » maintenant. La senora a « défendou. »

A ce moment, d'ailleurs, voyant le petit Pierre trotter loin du tas de sable, elle se leva précipitamment et le ramena par la main. En revenant s'asseoir, près de nous, elle dit, souriante :

« Moi, beaucoup aimer les enfants. En Espagne, -moi, quatre petits frères et trois sœurs. Avant, ici, senora pas contente, petit Pierre pas bien soigné. »

Elle expliquait qu'en Espagne on adorait les enfants, même s'il ne s'agissait pas des siens, quand, tout à coup, elle consulta sa montre et s'interrompit.

« Oh! il faut moi rentrer. La senora, croire petit Pierre enlevé! »

Elle rappela l'enfant, brossa vigoureusement sa salopette d'un revers de main pour en faire tomber les grains de sable et nous gratifia d'un au revoir qui était aussi un adieu puisqu'elle devait partir le lendemain, à la mer, avec ses patrons.

Je la regardai s'éloigner, en compagnie du bambin, puis me tournai vers Mady. Les yeux fixés au sol, elle réfléchissait, le front soucieux.

« Tidou, dit-elle brusquement en serrant mon poignet. A présent, j'en suis presque sûre. C'est le petit Pierre qui devait être enlevé! »



## *CHAPITRE VII*

### **LES RÉVÉLATIONS DE SÉRAPHINE POIROT**

Assis en rond devant la serre, nous discussions fiévreusement. Le récit de notre conversation avec la jeune Espagnole avait fortement ébranlé les Compagnons. Seul, Corget assurait que, en dépit des apparences, nous ne devions pas nous monter la tête.

« Bien sûr, admit Mady, nous n'avons aucune preuve certaine, mais réfléchissons : ce petit Pierre est le fils d'un chirurgien. Les chirurgiens sont généralement des gens riches. La preuve,

Mme Borel a pris Une nurse pour s'occuper de son enfant. Elle entretient certainement aussi Une cuisinière ou une femme de chambre et, qui sait, peut-être un jardinier ou un chauffeur. De plus, l'Espagnole a reconnu qu'il lui arrivait de laisser le petit Pierre trotter seul dans le parc, et donner du pain aux biches... et, comme Christian, l'enfant était vêtu d'une salopette bleue. »

Elle réfléchit et ajouta :

« Ce n'est pas tout. L'Espagnole est plus jeune que la mère de Christian, mais toutes les deux sont brunes, avec les cheveux coupés de la même façon et elles ont la même silhouette. Elles pourraient avoir été prises l'une pour l'autre... surtout sous les épais ombrages du terrain de jeux. Enfin, le jour de la disparition de Christian, l'Espagnole n'était pas dans le parc. Pour moi, ce matin-là, les ravisseurs, qui faisaient le guet, de loin, se sont trompés. Quand ils ont vu Christian se diriger vers l'enclos des biches, ils n'ont pas hésité et ils l'ont entraîné vers le grand escalier pour éviter de passer à proximité du terrain de jeux.

— Evidemment, dit Corget, ton explication est logique. La confusion était possible, mais nous n'avons aucune certitude.

— En tout cas, déclara le Tondu, à présent, nous ne pouvons pas rester les deux pieds dans

le même sabot. Que pensez-vous de la police?

— C'est ça, la police! s'insurgea le petit Gnafron. Vous vous imaginez qu'elle vous écoutera, après vous avoir mis deux fois à la porte? Vous .n'avez pas d'amour-propre.

— Pourtant, soupira Mady, nous devons chercher à sauver Christian... et en même temps notre clochard. Il faut faire quelque chose. »

Faire quelque chose! C'était facile à dire. Qui pouvait nous aider? Nous connaissions si peu la ville. M. Janin, lui-même, Valentinois de fraîche date, ne nous serait d'aucun secours. Mieux valait, d'ailleurs, ne pas lui parler de notre découverte, il trouverait que nous nous mêlions de choses qui ne nous regardaient pas.

« Alors, réfléchissons encore, dit le Tondu en soulevant son béret pour gratter son crâne lisse, signe de grande concentration. Admettons un moment que le fils du chirurgien était réellement visé. Pourquoi les ravisseurs ont-ils choisi ce docteur Borel plutôt que quelqu'un d'autre? Ils devaient avoir une raison. Laquelle?

— On pourrait même en trouver deux, répondit Bistèque. Le docteur Borel passe sans doute, dans Valence, pour être riche. Ensuite, son fils était conduit chaque matin au parc, ce qui rendait l'enlèvement facile.

— Très juste, approuva la Guille, mais on

trouverait dans la ville des dizaines de gens probablement aussi riches... et il y a d'autres endroits que le parc pour enlever un enfant; la sortie d'une école, par exemple.

— Pardon, coupa Mady, les écoles sont en vacances. Les raisons de Bistèque me paraissent bonnes, mais il y en a sûrement une troisième, plus mystérieuse, qui nous échappe. »

Cette troisième raison, nous la cherchions tous ensemble quand un souvenir me traversa l'esprit. L'année précédente, dans les journaux lyonnais, j'avais suivi les articles qui relataient un rapt d'enfant, en Belgique. Après huit jours de recherches, la police de Bruxelles avait fini par mettre la main sur ses auteurs, deux anciens employés de la filature dont le père de l'enfant était le directeur.

« C'est vrai, approuva Mady, nous pourrions chercher du côté des gens qui ont travaillé chez le chirurgien. • »

Et aussitôt, elle ajouta :

« Souviens-toi, Tidou, des paroles de l'Espagnole. Elle a dit qu'avant elle, l'enfant était mal soigné. J'imagine donc que l'ancienne nurse a été renvoyée. Celle-ci aurait pu chercher à se venger. »

Et, tout de suite emballée par sa nouvelle découverte :

« Il faut absolument savoir qui était cette ancienne domestique. — Comment? s'inquiéta la Guille.

- En essayant de revoir la jeune Espagnole... ou les commerçants voisins du docteur.

- Tu connais son adresse exacte?

- Nous la trouverons dans l'annuaire téléphonique, à la grande poste. Remontons tout de suite en ville et partageons-nous la besogne. Tidou et moi, nous nous tiendrons près de la maison du docteur, au cas où l'Espagnole sortirait faire quelque course. Elle nous reconnaîtra et nous la questionnerons. Vous autres, pendant ce temps, vous visiterez les boutiques environnantes. Emportez l'un de vos sacs. Vous en profiterez pour faire votre ravitaillement. Les commerçants délient plus facilement leur langue quand on leur achète quelque chose. »

Un quart d'heure plus tard, après un arrêt à la poste, nous débouchions dans l'artère animée qu'est la rue Victor-Hugo. Retenue au chalet par sa crise d'asthme, Virette ne nous accompagnait pas... et nous n'avions pas non plus emmené Kafi qui nous aurait plutôt embarrassés. Le premier, Bistèque découvrit la maison du docteur Borel^ une luxueuse villa qui se prolongeait, à l'arrière, par un pare planté de hauts cèdres.

Avec Mady, je commençai à faire les cent pas



sur le trottoir d'en face, tandis que les Compagnons s'égaillaient dans les magasins d'alimentation les plus proches, en quête de chocolat, de fromage, d'œufs... et surtout de renseignements.

Le temps passait. De temps à autre, des ombres apparaissaient derrière les rideaux de la villa, mais personne ne sortait. Au bout d'un moment, Bistèque et la Guille passèrent nous dire qu'ils n'avaient rien appris d'intéressant... puis, à leur tour, Corget et le Tondu revinrent bredouilles. Ils avaient acheté trois douzaines d'œufs. Ils ne pouvaient tout de même pas entrer encore dans d'autres boutiques et rapporter de quoi nourrir un régiment.

Heureusement, le petit Gnafron (qui n'avait



pourtant acheté qu'un chewing-gum) arriva en courant après avoir déniché un renseignement. L'ancienne nurse des Borel, celle qui avait été remplacée par l'Espagnole, portait le nom de Séraphine Poirot. Mais on n'avait pas pu lui dire ce qu'elle était devenue.

« Il faut pourtant que nous la retrouvions, insista Mady. Faisons encore le guet devant la villa. »

Les quarts d'heure passaient et la jeune Espagnole demeurait invisible. Devions-nous nous risquer à frapper à la porte du docteur?

« Non, dit Corget, il faut mener notre petite enquête discrètement. Nous ne sommes sûrs de rien. Tant pis, retournons sur les boulevards. »

Il était déjà six heures. Nous passions devant le bureau de tabac où, deux jours de suite, j'étais venu acheter le journal, quand Gnafron se souvint qu'il n'avait encore envoyé qu'un petit mot à sa mère depuis notre arrivée à Valence.

« Attendez-moi, dit-il, je vais acheter un timbre et une carte postale.

— Au fait, moi aussi, ajouta la Guille, j'en ai promis une à ma sœur.

— Et moi, à mon cousin », enchaîna Corget. Finalement, toute la bande pénétra dans le magasin et le buraliste, qui nous reconnut, pensa que nous revenions aux nouvelles.

« Toujours vous! fit-il en riant, vous ne savez donc pas que les journaux de la région ne tirent pas d'édition du soir?

— Nous venons seulement pour des cartes postales », dit Gnafron.

Sur les tourniquets, le choix était embarrassant. Mais seules les vues du parc nous intéressaient. Certaines le montraient en plein été, avec ses pelouses vertes et ses massifs fleuris, d'autres à l'automne, sous sa parure de feuillages roux.

Nous étions là depuis quelques minutes quand un petit monsieur très correctement vêtu entra et demanda des cigarettes : trois paquets.

« Trois paquets? » s'étonna la femme du buraliste, assise à la caisse.

Et elle ajouta, avec le sourire :

« Quel mauvais exemple, pour un médecin! Vous fumez trop, docteur.

— Rassurez-vous, ce sont mes provisions de route. Je pars demain en vacances, le grand air me désintoxiquera de la fumée. »

Il rangea ses paquets de cigarettes dans sa serviette, en régla le montant et sortit en serrant la main du buraliste qui lui souhaita bon voyage.

Cette brève conversation nous avait fait dresser l'oreille, à tous. Au risque de paraître indiscrete, Mady demanda :

« Qui était ce monsieur?

— Je ne te souhaite pas de tomber entre ses mains, fit le buraliste d'un ton badin. C'est le docteur Borel, chirurgien à l'hôpital.

— Oh! par exemple! le docteur Borel! Nous recherchons justement quelqu'un qui a travaillé chez lui, il y a quelques mois. »

Devant l'air déçu que prenait Mady, la femme du buraliste demanda :

« Nous connaissons très bien le docteur Borel. Nous pouvons peut-être t'aider. Qui recherchez-vous?

— Une nurse; elle était chez lui voici quelques mois. Elle porte un curieux nom : Séraphine Poirot.

- Ah! Séraphine? quelle coïncidence! Je l'ai eue moi-même à mon service, comme femme de chambre, il y a six ou sept ans. Vous la connaissez?

- Non, c'était pour lui demander un renseignement.

- Alors, je vous préviens; c'est une vieille fille bizarre. Elle peut aussi bien vous sauter au cou que vous recevoir avec un balai. Quand je l'employais, il n'y avait pas trop à dire, mais elle a changé en vieillissant. Mme Borel l'a renvoyée parce qu'un jour, sous prétexte qu'il pleurait trop fort, elle avait enfermé le petit Pierre dans une armoire!

- Où habite-t-elle?

- A l'époque où nous l'employions, elle vivait dans la banlieue, à Bourg-lès-Valence, rue du Gaz. Je pense qu'elle y est toujours. »

Quelle chance! Tout à fait par hasard, nous venions de trouver le renseignement tant cherché. Cartes et timbres achetés, la bande remercia chaleureusement le buraliste et sa femme puis sortit.

« Si j'ai bien compris, cette Séraphine est un peu folle, dit Mady. En ce cas, tout est possible. Elle peut avoir fait enlever le petit Pierre par vengeance, parce qu'elle a été renvoyée.

- Evidemment », approuva Corget. Et, consultant sa montre :

« Six heures et demie. Nous avons le temps d'aller la voir.

- Alors, allons déposer nos sacs, dit la Guille... et prenons Kafi. Avec Une folle, on ne sait jamais. »

L'équipe descendit vers le parc en courant pour remonter aussitôt en ville avec Kafi. Sur le Champ-de-Mars, un plan détaillé de Valence et des environs nous indiqua la rue du Gaz.

Un quart d'heure plus tard, nous débouchions dans une petite voie que franchissait la ligne de chemin de fer et qui aboutissait, comme il fallait s'y attendre, à une usine à gaz. C'était plutôt un

chemin bordé de maisonnettes et de clôtures de jardins. Par chance, le premier passant rencontré nous donna tout de suite le renseignement.

« Ah! Séraphine Poirot?... la maison aux volets blancs, au fond de cette impasse. Montez le perron et sonnez fort. Elle est chez elle, je viens de l'apercevoir. »

L'impasse était assez longue, bordée de deux hauts murs. Au fond, s'élevait la maisonnette annoncée, précédée d'un perron au sommet duquel un balai se tenait debout, contre la porte, à côté de pots de géraniums.

« Je ne me sens pas très rassurée, murmura



Mady. Heureusement, nous avons emmené Kafi.

— Ne montons pas tous les six, recommanda Corget, attendez-moi! »

Il n'était pas encore sur la première marche que la porte de la maisonnette s'ouvrit. Une femme apparut, toute menue, pas du tout comme nous l'imaginions, rosé de teint, avec des cheveux bien tirés en bandeaux.

« Mademoiselle Séraphine Poirot?

— C'est moi!... Vous me cherchiez? Que voulez-vous, mes enfants?... Donnez-vous la peine d'entrer. Je vous demande simplement d'essuyer vos pieds sur le paillason. »

Je m'attendais à la voir brandir son balai. Pas du tout. Elle se montrait la plus aimable des femmes.

« Nous sommes tombés sur un de ses bons jours, murmura Mady. Profitons-en. »

Elle nous fit entrer dans sa cuisine, ma foi, parfaitement tenue.

« Je n'aime pas les chiens, fit-elle, en jetant un regard vers Kafi. Ils m'effraient... Cependant celui-ci n'a pas l'air méchant, malgré sa taille; n'est-ce pas, mon toutou?... Mais, au fait, que me vouliez-vous?

— Je... j'ai aperçu vos beaux géraniums, sur le perron, fit Mady à tout hasard. Si vous vouliez bien nous donner une ou deux boutures... »

Séraphine parut ravie.

« Ah! vous avez remarqué mes géraniums? Vous êtes les premiers à m'en faire compliment. Bien sûr,

ma «choutte », je vais te donner quelques boutures; combien en voudrais- tu? »

La glace était rompue. A vrai dire, à ses gestes précipités, à son regard un peu trop aigu, on pouvait supposer cette femme quelque peu excentrique. Pourtant, avec nous, elle se comportait normalement.

Alors, après avoir longuement parlé de ses géraniums qui semblaient tenir une grande place dans sa vie, Mady, toujours habile, amorça la conversation sur le docteur Borel, comme si nous le connaissions.

« Ah! le docteur Borel, fit-elle, quel homme charmant!... et Mme Borel! délicieuse, toujours élégante... et le petit Pierre, un amour d'enfant. Savez-vous que j'ai été à leur service, l'an dernier. Ah! j'ai bien regretté la maison; seulement, n'est-ce pas, Mme Borel avait une parente en Espagne, qui désirait placer sa fille. Elle l'a fait venir. J'ai cédé ma place; c'était tout naturel. »

L'explication différait sensiblement de celle de la buraliste! L'avait-elle inventée? Lui avait-on donné cette fausse raison en la renvoyant, de peur qu'elle ne se fâche? Tout compte fait, nous

étions déçus. Cette femme, même si elle était bizarre, semblait bien incapable d'avoir commis un pareil crime. Nous trompions-nous à ce point?... N'était-elle qu'une complice?

Alors, puisqu'elle parlait si volontiers de la famille Borel, je la questionnai sur les autres domestiques qu'elle avait pu connaître dans cette maison. De la cuisinière, elle ne dit pas grand-chose. C'était une personne d'un certain âge, entrée au service du docteur dès son mariage et qui y était encore. Par contre, quand je demandai si le chirurgien employait un jardinier ou un chauffeur, elle explosa comme un baril de poudre.

« Ah! le jardinier! ne m'en parlez pas. Il ne m'avait pourtant rien fait, à moi, mais sa tête ne me revenait pas. C'était un drôle d'homme. Il buvait, et moi, j'ai horreur des gens qui sentent l'alcool. Le docteur l'a renvoyé peu après mon départ... D'ailleurs, personne ne le garde longtemps. Avant d'entrer chez les Borel, il était aide-jardinier, au parc Jouvét. Quand il est parti, il est resté quelques semaines chez les Magnan qui ont un jardin... Depuis, je ne sais pas.

— Les Magnan?

— Oui, l'industriel, le directeur de la fabrique de bijoux, celui à qui les ravisseurs du

petit Tavernier réclament une rançon. Comment? Vous ne savez pas? Vous ne lisez pas les journaux?... Ils ne parlent que de ça. »



Tous les six, nous étions saisis, muets de stupeur. Ainsi cet homme avait travaillé au parc, chez le docteur Borel et chez l'industriel en bijouterie! Quelle étrange coïncidence!

« Eh bien, quoi! reprit Séraphine Poirot devant notre air abasourdi, vous n'êtes pas au courant ?

- Si, si, bredouilla Corget, nous savons... et cet homme, comment s'appelle-t-il ?

- Son nom vous intéresse?... Victor Cuvelier!

- Vous savez où il habite?

— Si vous croyez que je suis allée chez lui!

- Ni où il travaille, en ce moment?

- Comment voulez-vous que je le sache? » Mais aussitôt, elle réfléchit, l'index sur le front.

« Attendez!... oui, il y a quelques jours, je l'ai aperçu, en ville, au volant d'une camionnette... une voiture de la maison Lamberton, un jardinier-fleuriste de la rue des Alpes. Il pourrait travailler là... à moins qu'il ne soit déjà parti. »

Sans s'en rendre compte, Séraphine Poirot

venait peut-être de nous donner la clef d'un mystère. Nous en savions assez. Impatients de la quitter, nous cherchions comment nous esquiver. Mady la remercia et nous dégringolâmes le perron.

« Et vos boutures de géranium? » hurla SérAPHINE Poirot en courant après nous!

Tant pis pour les boutures! Nous étions déjà loin.





## ***CHAPITRE VIII***

### **UN INQUIÉTANT PERSONNAGE**

CET HOMME, il fallait à tout prix le retrouver, savoir qui il était. Sur les indications de Séraphine Poirot, nous revînmes en hâte vers le centre de la ville d'où partait la rue des Alpes, une artère commerçante et animée. De loin, je situai la boutique du fleuriste à la camionnette qui stationnait le long du trottoir et portait, comme enseigne, sur sa porte arrière : *Au Bouquet de Nice*.

Par chance, bien qu'il fût près de huit heures, le magasin n'était pas encore fermé. Une jeune fille rangeait des pots de cyclamens qu'elle enlevait de l'étalage extérieur. J'entrai avec Mady et demandai si la maison employait un nommé Victor Cuvelier.

« Oui, fit la jeune fille, il travaille chez nous depuis quelques semaines, mais ces jours-ci, il n'est pas là.

— En vacances?

— Il vient de perdre sa mère. Il est absent depuis une huitaine de jours.

- Où habite-t-il?

— Pas très loin d'ici, dans le quartier de Chateaufort... mais je ne pourrais vous donner son adresse exacte. C'est urgent?

- Oui, urgent, insista Mady.

— Alors, attendez un instant. »

La jeune fille écarta un rideau, au fond du magasin, et appela :

« Papa! Des jeunes gens demandent l'adresse de ton nouveau jardinier, tu la connais? »

Le patron apparut, un peu surpris de nous voir réclamer cette adresse.

« Vous vouliez voir Cuvelier?... il est absent pour quelques jours; ce qui est assez fâcheux, entre nous. Sa mère est morte. Il habite vers le bout de la rue Chateaufort. Je ne pourrais pas

vous dire le numéro, mais vous reconnaîtrez facilement la maison, en saillie sur la rue, tout à côté d'un jeu de boules. »

Heureux d'avoir obtenu si facilement le renseignement, je remerciai et sortis avec Mady.

« Que faisons-nous? dit Corget en levant le nez vers les lampadaires qui s'allumaient.

— Il est trop tard pour aller là-bas, décréta Mady, surtout si l'homme n'est pas chez lui. En tout cas, moi, je dois rentrer. Je n'ai pas vu Virette de tout l'après-midi. Elle doit penser que je la délaisse parce qu'elle est malade. Ce n'est pas chic de ma part.

— Evidemment, approuva le Tondu, à une heure pareille, nous ne pouvons pas frapper aux portes pour obtenir des renseignements. »

Le petit Gnafron, toujours disposé à agir vite, se montra déçu quand Corget, suivant l'avis de Mady, décida de revenir au parc. Tandis que notre camarade rentrait au chalet, où Mme Janin l'attendait, Bistèque distribua la besogne et alluma son feu pour faire cuire l'une des trois douzaines d'œufs achetées dans l'après-midi.

Après le repas, chacun s'assit devant la serre, pour discuter. Nous cherchions à faire le point sur la situation quand Mady, très excitée elle aussi par les événements, vint nous

rejoindre, sans Virette. Cette fois, tout le monde était d'accord; la piste que nous tenions semblait sérieuse. Il fallait la suivre. Le jardinier était-il réellement absent parce qu'il avait perdu sa mère? Cela méritait d'être vérifié.

« S'il n'avait tenu qu'à moi, déclara le bouillant Gnafron, nous serions déjà fixés. En tout cas, dès demain matin, nous passerons le quartier de Chateauvert à l'écumoire pour tout savoir sur ce Cuvelier.

— Moi, fit la Guille, je m'étonne que cet homme, qui n'a certainement pas d'argent, puisqu'il change de place tous les quinze jours, ait pu enlever le petit Christian en auto. Aurait-il une voiture? »

Bistèque haussa les épaules.

« Tu es bien naïf, mon pauvre la Guille... et les autos volées? Tu t'imagines qu'un homme capable d'enlever un gosse regarde à deux fois pour prendre une voiture?... Cuvelier sait conduire. Il pilote la camionnette du fleuriste... et puis, il n'était pas seul à faire ce coup. Il a forcément un complice.

— Pourquoi forcément?

— Pour enlever un enfant, il faut être au moins deux, dans une voiture : celui qui tient le volant et celui qui s'occupe du petit pour le

cache et l'empêcher de crier.

- Très juste, approuva Mady... et n'oublions pas non plus que cet homme a travaillé chez le docteur Borel. Il connaît l'enfant. En l'enlevant, dans le parc, il se serait aussitôt aperçu de son erreur... Ensuite, le petit Pierre, lui aussi, aurait reconnu le jardinier. A cinq ans, un enfant sait raconter ce qu'il a vu, ce qu'il a fait. C'était trop dangereux pour notre homme. La rançon payée, l'enfant rendu, il risquait d'être découvert. Il avait donc un complice.

— Formidable! s'écria le Tondu. Décidément, Mady, tu penses à tout. »

A onze heures du soir, nous discussions encore, devant la serre, avec la même fièvre, quand Mme Janin vint nous trouver.

« Eh bien, mes jeunes amis, vous n'avez donc pas sommeil? Vous vous levez pourtant si tôt, chaque matin. Je venais chercher Mady. Avant de s'endormir, Virette voudrait lui dire bonsoir. »

Mady partie, la bande réintégra la serre, un peu moins chaude depuis que nous avions doublé l'épaisseur des paillasons. Cependant, mes camarades et moi étions trop énervés pour dormir. Etendu sur mon sac de couchage, la main posée sur la tête de mon chien, je lui murmurai :

« Si tu savais, Kafi, dans quelle sombre affaire nous sommes encore entraînés! Tu trouves que je ne m'occupe guère de toi, en ce moment, n'est-ce pas? Rassure-toi. Nous aurons sûrement bientôt besoin de tes services. Ah! si nous pouvions sauver, à la fois, le petit Christian et notre clochard. »

Enfin, je m'assoupis en rêvant à Séraphine Poirot que je vis courant après nous en brandissant ses boutures de géranium.

Le lendemain (cela devenait une habitude), je m'éveillai encore à l'aube... mais Gnafron et la Guille, plus matinaux que moi, étaient déjà dehors en train de se doucher mutuellement avec des tuyaux d'arrosage. Je les rejoignis, bientôt suivi par le reste de la bande, et ce fut une aspersion générale.

Une demi-heure plus tard, le petit déjeuner terminé, nous étions prêts à monter en ville.

« Les journaux ne seront pas arrivés, dit Bistèque. Nous patienterons devant la porte du buraliste. »

Nous attendîmes, sur le trottoir, en faisant les cent pas, nous demandant ce qui avait pu se produire depuis la veille. Pendant que nous cherchions, les ravisseurs avaient-ils été arrêtés?

Enfin, le buraliste parut derrière sa grille



et, de plus en plus intrigué par cette bande assoiffée de nouvelles, s'écria :

« Ma parole! vous passez vos nuits sur le trottoir, à m'attendre!... Elle vous intéresse tant que ça, cette affaire? »

Les paquets déballés, je saisis un journal. Toujours en bonne place s'étirait un gros titre, mais sans précision:

## **L'ENLÈVEMENT DU PETIT TAVERNIER**

*Valence 21 août.*

*Le petit Tavernier n'a toujours pas été retrouvé. Un nouvel interrogatoire du nommé Lempereur, le vagabond du parc Jouvet, n'a donné aucun résultat. Malgré les soupçons qui pèsent sur lui, l'homme persiste à nier toute participation à l'enlèvement, et en ce qui concerne les raisons de sa présence à Valence, il se réfugie dans le mutisme le plus complet.*

*Par ailleurs, la police se montre avare de précisions au sujet des tractations entre M. Magnan, l'industriel valentinois désigné pour réunir le montant de la rançon, et les ravisseurs. Cependant, d'après certaines rumeurs, un rendez-vous aurait déjà été organisé à proximité*

*de la ville, dans une grotte connue sous le nom de « grotte de Mandrin ». Mais les ravisseurs, méfiants, craignant une intervention de la police, ne seraient pas venus prendre possession de la rançon.*

*Chaque jour qui passe accroît les craintes des malheureux parents et la ville entière partage leur inquiétude. Il est à redouter, en effet, que, même après le versement de la rançon, l'enfant ne soit pas rendu puisque, à son âge, le petit Christian pourrait donner le signalement de ses ravisseurs et par conséquent amener leur arrestation.*

*Par ailleurs, la police et la gendarmerie poursuivent leurs recherches dans la région. Une ferme abandonnée, à une dizaine de kilomètres de Valence, près du village de Chabeuil, pourrait avoir servi de cachette aux ravisseurs. Des traces suspectes de pneus ont été relevées aux alentours et un cultivateur affirme avoir aperçu une fenêtre éclairée, le surlendemain de l'enlèvement. Malheureusement, la visite des lieux n'a donné aucun résultat.*

*« Vous voyez, fit Corget en sortant du bureau de tabac, rien depuis hier... mais notre clochard est toujours accusé. Heureusement, pour le moment, lui, ne risque pas grand-chose... tandis que le petit Christian! Cette affaire traîne trop. »*

Le journal dans la poche, nous rentrâmes au parc en courant. Comme la veille, Mady nous attendait dans la réserve.

« Oui, ça devient Urgent, approuva-t-elle après avoir lu l'article. Je suis de l'avis de Corget, il faut avant tout s'occuper de Christian... et sans perdre une minute. »

... Une demi-heure plus tard, nous débouchions dans le quartier de Chateauvert, indiqué par le fleuriste. La rue du même nom était une voie étroite et sinueuse, s'écartant sensiblement du centre de la ville.

Presque à son extrémité, je reconnus un jeu de boules et, à côté, une petite maison, s'avancant sur la rue à tel point que, de loin, on l'aurait dite plantée au milieu de la chaussée. C'était là. La vieille construction tranchait sur les villas voisines et les grands immeubles neufs, tout blancs. A coup sûr, elle était condamnée à la démolition. A sa droite, s'étendait le jeu de boules, désert à cette heure matinale; à sa gauche, un jardinet qui devait appartenir à Cuvelier, et dont le grillage de clôture tombait en lambeaux. Les volets de l'habitation étaient clos, ce qui ne nous surprit pas.

« Adressons-nous au propriétaire du jeu de

boules, dit Gnafron. Ces gens-là sont toujours bien renseignés; ils voient tellement de monde. »

En fait, ce propriétaire était une femme, et même une femme assez âgée qui exploitait également un petit café attenant, comme c'est d'usage dans le Midi.

« Soyons prudents dans nos questions, dit Corget, c'est la plus proche voisine de Cuvelier, elle est sans doute bien avec lui. »

Mady l'aborda avec sa manière aimable de parler aux gens qu'elle ne connaissait pas, et qui lui réussissait souvent. Tout de suite, la vieille femme nous fixa sur ses sentiments.

« Oui, fit-elle, il habite là... plus pour longtemps, heureusement, car sa maison va être rasée. Je ne devrais pas dire du mal de mon voisin, mais, entre nous, c'est un drôle de bonhomme.

— Ses volets sont fermés. Est-ce à cause de son deuil?

- Quel deuil?

— Il paraît qu'il vient de perdre sa mère. » La tenancière du jeu de boules mit les poings sur ses hanches, l'air suffoquée.

« Sa mère?... La pauvre femme est morte voici plus de dix ans.

— C'est pourtant ce que nous *a* dit le fleuriste de la rue des Alpes qui l'emploie en ce moment.

— Ciel! inventer des prétextes pareils. Cela ne m'étonne pas de Cuvelier.

— Alors, il est peut-être ici. Vous l'avez vu?

- Aperçu seulement, hier et avant-hier. J'ai l'impression qu'il ne couche pas chez lui, ces jours-ci. Hier soir, il est rentré à la tombée de la nuit, pour repartir presque aussitôt. Je l'ai vu passer devant le jeu de boules sur son vélomoteur.

- Il n'a pas d'auto?

— Pensez-vous! Avec quoi l'aurait-il achetée? Il est criblé de dettes. »

Puis, s'apercevant que Mady lui tirait les vers du nez :

« Mais pourquoi toutes ces questions? Ma parole, vous êtes pire que les agents qui m'ont interrogée, la semaine dernière, quand une auto a tamponné un cycliste, juste devant ma porte. Vous ne faites pas partie de la police, au moins? »

Elle rit d'un gros rire sympathique et conclut :

« Oubliez ce que je viens de dire et laissez-moi balayer mon jeu de boules. Par ce beau temps, mes habitués vont bientôt arriver. »

Là-dessus, elle nous quitta pour rentrer chez elle prendre un balai.

« Nous ne sommes guère avancés, soupira Corget.

— Pardon, reprit Mady; à présent, nous savons qu'il a menti. Pourquoi avait-il besoin de ce congé?... et, vous avez entendu? il est couvert de dettes. Il faut absolument le retrouver, le suivre. S'il est venu chez lui, hier et avant-hier, il reviendra peut-être aujourd'hui. »

Nous repassâmes lentement devant la maison délabrée. Soudain, me vint l'idée de faire un tour dans le jardin.

« Surveillez la rue, j'emmène Kafi. »

Je n'eus même pas à enjamber le grillage, absent à un endroit. Au fond du jardin, s'élevait un petit cabanon pour le rangement des outils. Sa porte bâillait, retenue par un seul gond. Je me glissai, avec mon chien, à l'intérieur. Il renfermait un râteau et une bêche rouillée. Un vieil imperméable et un béret pendaient à un clou. Voyant Kafi humer l'air, dans cette direction, je décrochai le béret et le lui fis sentir. La coiffure avait conservé une odeur tenace, car mon chien se mit à battre de la queue et à pousser de petits gloussements. Il croyait que j'allais lui demander

tout de suite de suivre une piste et frétillait.

« Non, Kafi, pas encore... peut-être plus tard. »

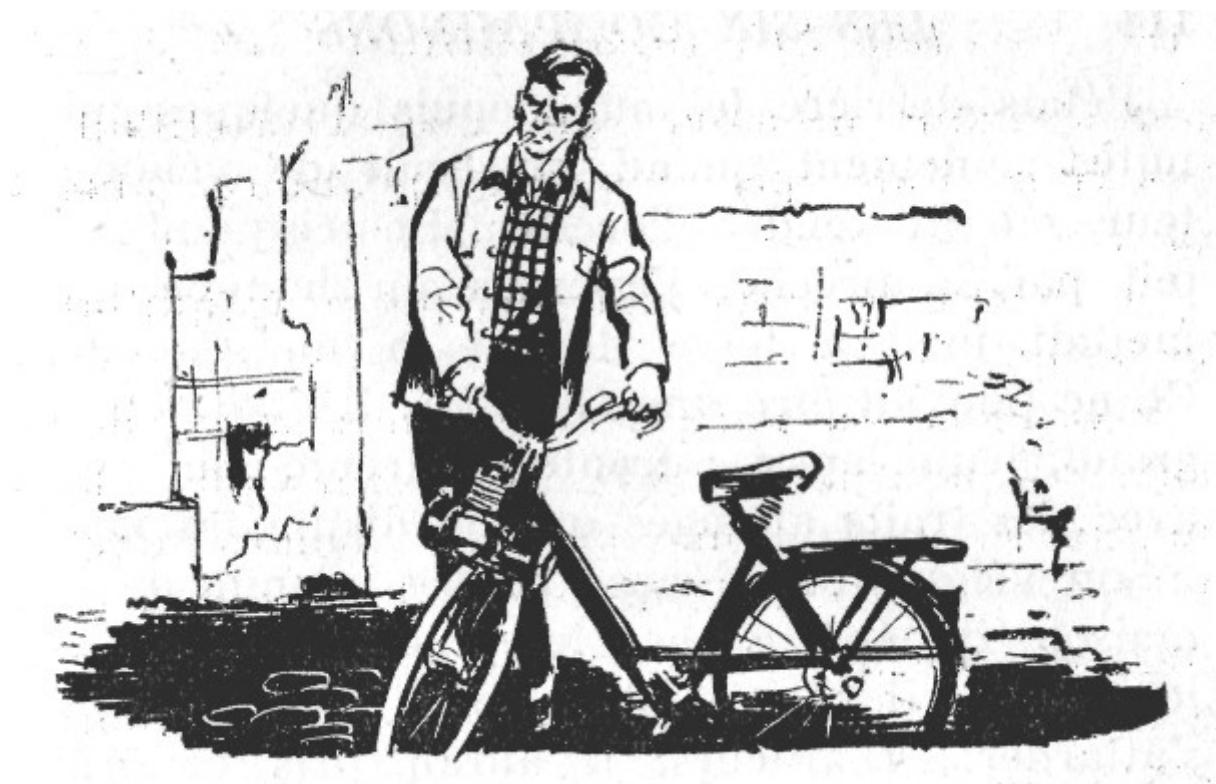
Je fourrai le béret dans ma poche et quittai le jardin.

« Courons au parc chercher nos vélos, décida Corget, nous reviendrons surveiller la maison en faisant une partie de boules; c'est le meilleur moyen de ne pas se faire repérer... mais que quelqu'un reste ici, au cas où l'homme arriverait pendant notre absence... toi, Tidou, avec Kafi.

— Et mon vélo?

— Ne t'inquiète pas, me rassura Mady, je te l'apporterai. »





## *CHAPITRE IX*

### **POURSUITE DANS LA CAMPAGNE**

J'ATTENDIS donc, avec mon chien, qui ne comprenait pas pourquoi je n'avais pas suivi les autres. Cependant, je ne pouvais demeurer longtemps dans cette rue peu passante sans être remarqué. Je cherchais un endroit où me cacher. Du côté opposé au jeu de boules, courait un long mur limitant des jardins. A un endroit, une brèche avait été pratiquée pour permettre l'accès au chantier d'une villa en construction. Je m'y glissai avec Kafi.



J'étais derrière le mur depuis quelques minutes seulement quand un bruit de vélomoteur me fit tendre l'oreille. En risquant un œil par la brèche, j'aperçus un homme qui mettait pied à terre devant la maisonnette. Ce ne pouvait être que Cuvelier. Il était plutôt grand, jeune aussi : trente ou trente-cinq ans, avec des traits allongés que je distinguai mal.

Son vélomoteur déposé contre le mur de la maison, il pénétra chez lui, mais n'ouvrit pas les volets. Il n'avait donc pas l'intention de s'attarder... D'ailleurs, il aurait pris l'a précaution de rentrer son engin dans le jardin. Embarrassé, je me demandai s'il n'allait pas repartir avant que mes camarades ne reviennent... car il n'était pas question de le suivre à pied ou de lancer Kafi à ses trousses.

Heureusement, quelques instants plus tard, je vis arriver les autres Compagnons. Au total, ils n'avaient guère mis plus d'un quart d'heure pour aller au parc et en revenir. Je m'assurai que l'homme ne pouvait me voir et courus au-devant d'eux.

« Attention! il est chez lui, en ce moment; voyez son vélomoteur près de la porte. Il laisse peut-être ses volets fermés pour observer par Une fente ce qui se passe dehors.

— Alors, conseilla le petit Gnafron, filons

directement au jeu de boules et entamons une partie; il ne se méfiera de rien. »

Nos vélos déposés contre deux gros platanes, Corget demanda à la vieille dame de nous prêter quelques boules, et la partie commença. En fait de partie, nous faisons plutôt semblant de jouer. Personne n'avait l'esprit assez libre pour s'intéresser réellement au « cochonnet ». A chaque instant, nous jetions un regard vers Mady, restée au bord de la rue, qui avait mission de nous faire signe dès que l'homme se montrerait.

Près d'une heure s'écoula. Etions-nous condamnés à lancer des boules toute la journée? Soudain, Mady nous avertit que l'homme sortait de chez lui. Il sauta sur son vélomoteur et en redescendit aussitôt, car la machine refusait de démarrer. Mady nous fit de nouveau signe pour nous indiquer que Cuvelier essayait de réparer le moteur.

« Surtout, recommanda Corget, tandis que penchés sur les boules nous faisons semblant de compter les points, n'oubliez pas la consigne : le Tondu et moi, nous prenons l'homme en chasse et vous nous suivez à distance-pendant que Mady rentre au parc, à pied.

- Et Kafi? » demanda la Guille. Certes, mon chien pouvait nous être utile,

mais était-ce prudent de le laisser galoper, en pleine ville, après nos vélos? Il risquait de se faire écraser... et plus encore d'être repéré par l'homme. Je le laissai à Mady.

Soudain, une pétarade annonça le démarrage de l'engin. L'homme prenait la direction du centre. Corget et le Tondu bondirent sur leurs vélos.

« A votre tour, lança Mady, dès qu'ils eurent deux cents mètres d'avance... et bonne chance! »

En plein campagne, il aurait été plutôt difficile de suivre un cyclomoteur, même une vieille machine comme celle de Cuvelier, mais en ville avec les embouteillages et les arrêts aux feux rouges, c'était presque un jeu. Un seul danger : les changements de rues. Nous l'avions déjà remarqué, ils étaient nombreux et compliqués dans cette ville où, à part les boulevards, dignes des Champs-Élysées, les rues étroites étaient toutes à sens unique.

Par chance» ce matin-là, le Tondu portait une chemisette d'un jaune plutôt voyant. Elle nous servit de point de repère. Nous la suivîmes sans peine jusqu'à l'entrée des boulevards où un feu rouge prolongé bloquait toute circulation.

Puis, ce fut la ruée le long des rangées de platanes. Où allait Cuvelier? Nous risquions de le perdre dans la cohue. Mais, devant nous, nos

camarades avaient l'œil. Descendant les boulevards, l'homme se dirigeait vers le plein centre de la ville. Cependant, il dépassa la place de la République où, l'autre jour, Mady nous avait attendus avec Virette et il s'engagea sur l'avenue qui descendait vers le pont du Rhône, c'est-à-dire hors de la ville.

« S'il file dans la campagne, bougonna le petit Gnafron qui foulait à côté de moi, nous sommes perdus. »

Mais au même moment, Bistèque s'écria :

« A droite!... je viens de voir disparaître la chemise de Tondu. »

En effet, nos deux camarades venaient de s'engager dans une petite rue déserte qui descendait vers la basse ville. De loin, ils nous firent signe de ralentir, probablement parce que la poursuite devenait délicate. Puis, ils disparurent de nouveau. Quand je les redécouvris, ils étaient descendus de machine et Corget revenait à pied, au-devant de nous, un doigt sur les lèvres.

« Cachons-nous, dit-il, et camouflons nos vélos derrière la palissade de ce chantier.

— Où est Cuvelier? demanda Gnafron. - Regardez son vélomoteur, là-bas, contre

le mur. Il Fa laissé pour prendre cette petite rue en pente. Il n'est sûrement pas allé loin. »

Nous attendîmes un moment. L'homme ne reparaisait pas. Je me proposai, avec Gnafron, pour faire une reconnaissance dans cette montée. Nous ne risquions pas grand-chose puisque l'homme n'avait pas fait attention à nous, sur le jeu de boules. Cette montée portait le nom de côte Sylvante. Elle rappelait étrangement nos ruelles de la Croix-Rousse, mais en plus sinistre. A droite s'élevait un haut mur de soutènement; à gauche, un autre, moins haut celui-là, qui devait cacher des habitations, car deux ou trois portes s'ouvraient dans son flanc. L'homme avait abandonné son vélomoteur au bas de la côte parce qu'elle n'était pas carrossable. A quelle porte avait-il frappé?... Etait-il monté jusqu'en haut, pour déboucher dans une autre rue?

« Allons voir! » dit Gnafron.

Au sommet, cette côte Sylvante, qui décrivait un arc de cercle, s'ouvrait sur une autre montée en direction de la vieille ville. L'homme n'était certainement pas venu jusque-là. Il aurait emprunté un autre chemin. Déçus, nous redescendîmes vers nos camarades mais, au moment où nous les rejoignons, Corget me tira par le bras.



« Vite, cachez-vous! »

L'homme revenait vers son vélomoteur. Malgré la distance, nous pûmes l'examiner, à travers la palissade. Il attachait sur le porte-bagages de sa machine quelque chose qui pouvait être un sac à pommes de terre, roulé et ficelé. Ce travail fait, il remonta en selle et passa à quelques mètres de nous, empruntant le même chemin qu'à l'aller.

« Il est simplement venu chercher ce sac, chez quelqu'un, et il rentre chez lui, fit Corget.

— Suivons-le tout de même », décida Gnafron.

Bien nous en prit, car en débouchant sur l'avenue l'homme n'obliqua pas à gauche, vers la ville, mais tourna à droite en direction du pont qui franchit le Rhône. Allait-il chercher, dans une ferme, des pommes de terre ou d'autres légumes?

« Pensez-vous, fit Bistèque, puisqu'il a un jardin! »

En tout cas, le pont traversé, il ne s'attarda pas dans le faubourg de la ville, et fila sur une route toute droite vers les premiers contreforts des Cévennes.

« Nous sommes fichus! soupira la Guille, qui n'était pas un fort rouleur. En pleine campagne, nous ne pourrons pas le suivre.

— Essayons tout de même, fit le Tondu; son vélomoteur n'est qu'un vieux clou. »

Debout sur les pédales, il démarra en compagnie de Corget. Devant eux, l'homme filait à belle allure et, malgré leur ardeur, nos deux camarades se laissaient distancer... Quant au reste de la bande, il s'efforçait seulement de ne pas perdre de vue la chemise jaune du Tondu... Finalement, au bout de trois ou quatre kilomètres, à l'entrée d'un village qui portait le nom de Saint-Péray, la Guille, Bistèque, Gnafron et moi, étions égarés. Un carrefour nous mit dans l'embarras. Quelle route prendre?

« Partageons-nous en deux équipes, décida Gnafron. Je file à droite, avec la Guille. Vous autres, continuez de ce côté. • »

Je redémarrai, avec Bistèque, et traversai le gros bourg. Cependant, à sa sortie, nouvel embarras devant un nouveau carrefour.

« Séparons-nous encore, dit Bistèque. Je prends ce chemin qui monte à travers les vignes. Toi, suis la grand-route. »

Cette route nationale montait elle aussi fortement, avec de nombreux lacets. J'avais tout juste fait un kilomètre quand mon cœur sauta dans ma poitrine. A cent mètres devant moi, sur le bas-côté, l'homme réparait son vélomoteur. Ma première réaction fut de faire demi-tour. Non, j'aurais aussitôt été repéré. Alors, poussant un peu plus fort sur mes pédales, je le dépassai en pensant que Corget et le Tondu, eux aussi, l'avaient doublé et qu'ils attendaient, cachés un peu plus loin.

En effet, embusqués derrière une haie, après le premier virage, ils me firent signe de les rejoindre. Me voyant seul, Corget s'inquiéta : « Et les autres? »

J'expliquai que, les ayant perdus de vue, eux, le Tondu et Corget, nous n'avions plus su quelle route prendre et que nous nous étions dispersés.



« Heureusement pour nous, l'homme est tombé en panne! soupira le Tondu. Dans la montée, nous ne l'aurions pas suivi longtemps. »

Je me reposai quelques instants, derrière la haie, puis Corget proposa :

« Si tu as retrouvé ton souffle, nous pourrions peut-être, ensemble, prendre un peu d'avance, sur la route, pendant qu'il finit de réparer sa machine. »

L'idée était excellente. Cependant, cinq cents mètres plus loin, un nouveau carrefour se présenta. Un chemin quittait la route nationale, à droite, pour se hisser vers la montagne. Sans trop savoir pourquoi, je décidai de le prendre en conseillant aux deux autres de filer plus loin, sur la grand-route.

C'était un curieux chemin, à pente régulière, sans tournants en épingles à cheveux, et disparaissant dans de profondes tranchées., On l'aurait dit tracé sur la voie d'un ancien petit chemin de fer de campagne.

J'avais péniblement parcouru deux kilomètres et me demandais si je devais poursuivre mon effort quand, derrière moi, ronronna un moteur. C'était Cuvelier. Il me dépassa sans peine et disparut au premier tournant.

A bout de forces, certain de ne pouvoir le

ratrapper, je m'arrêtai et me contentai de le suivre, à plusieurs reprises, à travers des rideaux d'arbustes, guidé aussi par le bruit de son engin... Mais tout à coup, son moteur cessa de ronfler et, derrière les feuillages, je ne vis plus rien. Cuvelier s'était-il arrêté volontairement?... Sa machine Pavait-elle laissé une fois de plus en panne?

Du regard, j'essayai de situer l'endroit où il pouvait se trouver et aperçus une maison en ruine. Alors, mes forces retrouvées, je repartis à la chasse à l'homme. Hélas! la maison se réduisait à deux pans de murs, sans cave ou cellier qui aurait pu servir de cachette. L'homme était-il descendu de machine à cet endroit, par hasard?... s'était-il arrêté pour emprunter, tout près de là, un chemin non carrossable, sur lequel son engin ne pouvait le porter? Je cherchai en vain l'amorce de ce sentier. Fallait-il en conclure que l'homme, de nouveau en panne et n'ayant pu réparer sa machine, avait poursuivi sa route à pied?

Et me voilà reparti à l'assaut de la colline sur ce chemin qui serpentait à travers de maigres taillis. L'homme demeurerait introuvable. Au bout de deux kilomètres, je m'arrêtai, jugeant que s'il avait poussé, à pied, son vélomoteur, il ne serait pas encore arrivé

jusque-là. Je m'étais donc trompé. Le bruit du moteur ne s'était pas arrêté, comme je l'avais cru. Il avait été étouffé au passage, derrière un talus... et l'homme était loin.

A regret, je commençais à descendre vers la vallée quand, debout sur leurs pédales, ruisselants de sueur, apparurent Corget et le Tondu. Surpris de ne pas voir l'homme les rejoindre, sur la grand-route, ils en avaient conclu qu'il avait emprunté le même chemin que moi. J'expliquai qu'en effet Cuvelier m'avait dépassé et qu'ensuite j'avais cru l'entendre s'arrêter près d'une maison en ruine.

« Quelle maison? demanda vivement Corget.

— Vous auriez dû la voir, un kilomètre plus bas, près d'un virage.

- Retournons jusque-là! »

Hélas! Corget et le Tondu constatèrent, comme moi, que ses ruines ne renfermaient aucune cachette. D'ailleurs, trop près de la route, la maison ne pouvait servir de refuge. Quant à des traces de sentier, aux alentours, ils n'en découvrirent pas davantage.

« Tu es sûr, Tidou, insista Corget, que le vélomoteur s'est arrêté au moment où l'homme arrivait à cet endroit?

— Je venais de l'apercevoir entre les arbres

et, brusquement, le moteur s'est tu. Je ne peux pas en dire plus. »

Corget réfléchit.

« Crois-tu Kafi capable de retrouver la trace de l'homme, en lui faisant flairer le béret trouvé dans le jardin? - Oui.

— Alors, ne perdons pas notre temps. Nous reviendrons avec lui. Il est déjà midi. Les autres sont sûrement rentrés à Valence, puisqu'ils n'ont rien vu... et Mady nous attend. »

Enfourchant nos vélos, nous nous laissâmes glisser, à une allure folle, vers la vallée.





## *CHAPITRE X*

### **DANS LES PROFONDEURS D'UN TUNNEL**

LES trois autres Compagnons étaient déjà rentrés quand nous franchîmes les grilles du parc, vers une heure de l'après-midi. Mady avait déjà déjeuné, au chalet. Inquiète à notre sujet, elle n'avait cependant rien dit à Virette qui nous croyait simplement partis en promenade dans la campagne. Par nos camarades, elle avait appris que Cuvelier était d'abord passé par la basse ville avant de traverser le Rhône pour filer vers les montagnes

de l'Ardèche. En apprenant que j'avais cru repérer l'endroit où il s'était arrêté, elle approuva la décision de Corget.

« Oui, Tidou, il faut repartir là-haut et emmener Kafi. Je suis sûre, qu'à l'aide du béret il saura retrouver sa trace... mais inutile d'y retourner tous les six. L'un d'entre nous devrait surveiller cette côte Sylvante... et un autre le quartier de Chateauvert. Moi, je resterai au parc, notre lieu de ralliement. »

L'expédition du matin n'avait pas été très longue, une vingtaine de kilomètres au total, mais les côtes raides, grimpées trop rapidement, avaient coupé nos jarrets. Pourtant, cette poursuite n'avait pas été inutile. Comme Mady, je pensais Kafi capable d'éclaircir le mystère de la disparition de l'homme.

A trois heures de l'après-midi, réconfortés par un copieux repas, nous étions prêts à repartir, la Guille pour la côte Sylvante qu'il surveillerait discrètement; Bistèque et Gnafron à Chateauvert où ils joueraient aux boules en épiant la maison de Cuvelier, le Tondu, Corget et moi de l'autre côté du Rhône avec Kafi.

Le temps était chaud, lourd, orageux, comme l'après-midi où nous avons fait les cent pas devant le commissariat. Je recommandai au Tondu de ne pas rouler trop vite,

à cause de Kafi qui transpirait déjà sous son épaisse fourrure. En passant sur le pont du Rhône, je jetai un regard d'envie vers le fleuve où je me serais volontiers baigné, mais le temps pressait; pour sauver le petit Christian et notre clochard, il fallait faire vite.

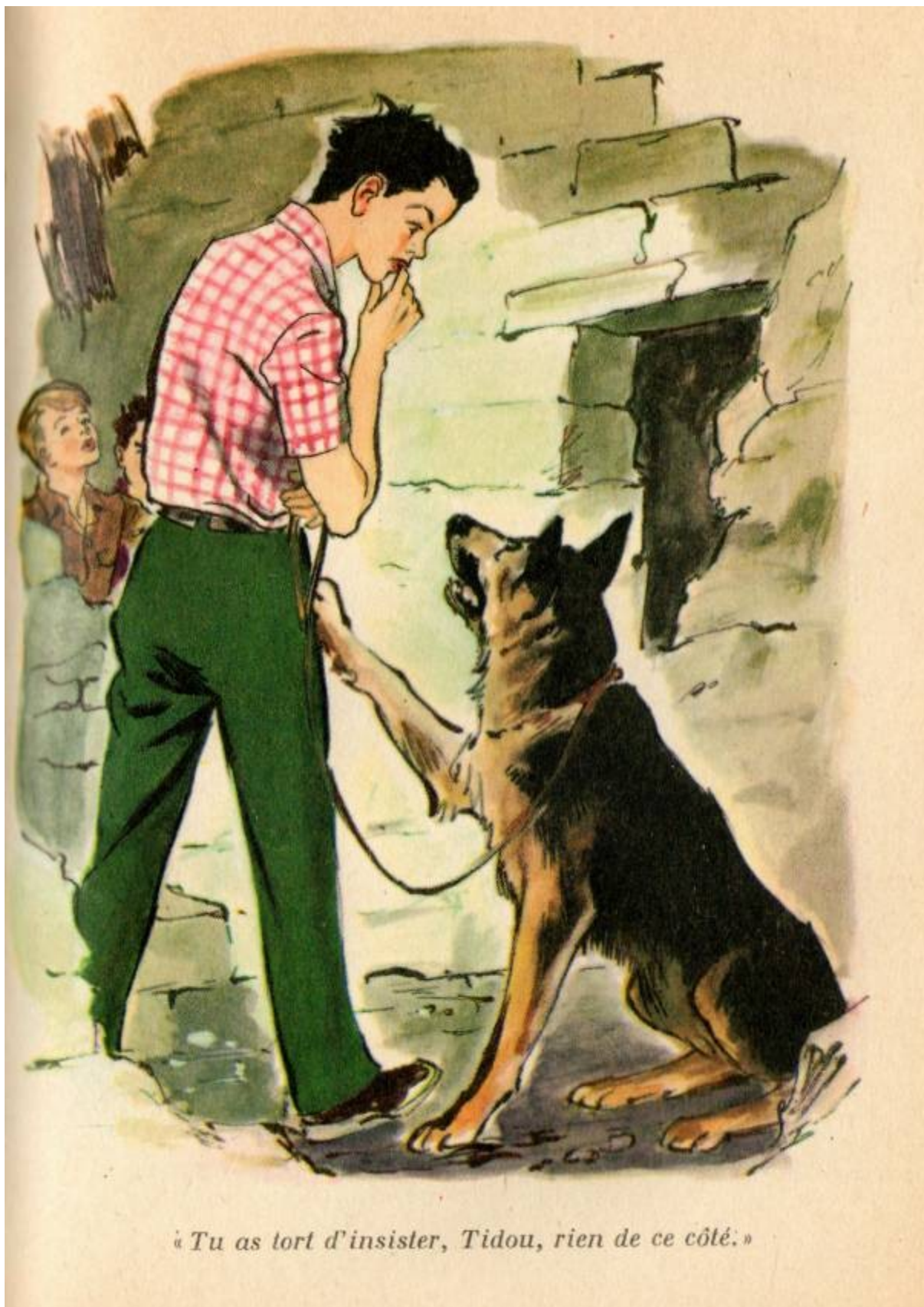
Au bout de la longue et monotone ligne droite de la route, nous retraversâmes le bourg de Saint-Péray où, le matin, deux carrefours nous avaient arrêtés. Puis, deux kilomètres plus loin, s'amorça le petit chemin sinueux à pente raide et régulière. Par pitié pour Kafi qui tirait une langue à balayer la route, je proposai à mes camarades une courte halte pour couper la montée.

Enfin, les pans de murs de la maison en ruine se dressèrent devant nous. J'attachai Kafi à sa laisse et lui présentai le béret. Il le flaira consciencieusement et battit de la queue pour me faire comprendre qu'il savait ce que je lui demandais. Corget proposa :

« Conduis-le d'abord dans les ruines. Il faut être certain que l'homme n'y est pas venu. »

Non, les murs écroulés n'inspiraient pas mon chien. Il leva plusieurs fois la tête vers moi d'un air de dire : « Tu as tort d'insister, Tidou, rien de ce côté. »

J'espérai cependant qu'il finirait par découvrir



« Tu as tort d'insister, Tidou, rien de ce côté. »



ce qui nous avait échappé le matin : une cave, un souterrain. En vain. Je le ramenai alors sur la route que je l'invitai à sentir, sur toute sa largeur, à des endroits différents. Retrouvait-il la trace de l'homme? Il hésitait. Cela n'avait rien de surprenant, si la coiffure trouvée dans le cabanon n'avait pas servi depuis longtemps. De plus, l'homme n'était peut-être pas tombé en panne, à cet endroit, comme je le supposais. Dans ce cas, perché sur sa machine, les pieds ne touchant pas le sol, il n'avait alors laissé sur la route aucune trace et nous exigeons donc de mon brave Kafi une prouesse impossible.

Pourtant, nous sentant inquiets, il insistait, me demandait de nouveau la coiffure pour la flairer. Finalement, je l'obligeai à suivre la route, dans le sens de la montée.

« Oui, Tidou, conclut Corget, tu t'es trompé. Ce matin, l'homme n'est pas tombé en panne. Le bruit de son moteur s'est simplement trouvé amorti quand il a franchi ce tournant. »

Mais il avait à peine achevé que Kafi, tirant sur sa laisse, m'entraîna brutalement sur le bas-côté de la route et se mit à battre de la queue. Nous nous penchâmes pour voir ce qui l'intéressait.

« Regardez! s'écria le Tondu... des gouttes d'huile... un engin à moteur s'est arrêté là.

— Pourquoi arrêté? reprit Corget.

— Si les gouttes étaient tombées pendant que l'engin roulait, elles seraient dispersées.

— C'était peut-être une auto. »

Le Tondu s'accroupit, renifla longuement les trois gouttes.

« Non, pas une auto. Je le reconnais à l'odeur. C'est de l'essence et de l'huile mélangées, comme le carburant des cyclomoteurs. »

L'homme avait-il réellement mis pied à terre à cet endroit?... Aucun sentier ne partait de la route. Avait-il poursuivi son chemin en poussant sa machine? Kafi allait nous tirer d'embarras. Après avoir une nouvelle fois reniflé le sol autour des taches d'huile, il me conduisit vers un taillis de chênes nains. Des pas avaient troué le tapis de feuilles mortes de l'hiver précédent.

« Oh! s'écria tout à coup le Tondu, regardez, on dirait le sillon d'une roue dans les feuilles. »

Oui, l'homme était passé là, se faufilant à travers les arbres avec son engin. Mon brave chien venait de découvrir la bonne piste. Un vrai miracle! Son flair était extraordinaire. Mais, le bois dépassé, il ne s'arrêta pas. Il traversa un terrain pelé par la sécheresse sur

lequel aucune empreinte n'était visible et atteignit une sorte de gorge, de tranchée plutôt, car elle

paraissait avoir été taillée par la main de l'homme. Sans hésitation, il suivit cette tranchée, et, tout à coup, se dressa devant nous une haute clôture en bois qui obstruait une galerie maçonnée.

« Curieux! fit le Tondu. Ce n'est pas l'entrée d'une habitation... ni l'ouverture d'une grotte ou d'une cave...

— Peut-être d'une mine, fit Corget, mais je n'ai jamais entendu dire qu'il y avait des mines dans la région. »

Un souvenir me traversa l'esprit. Le matin, en poursuivant Cuvelier, j'avais remarqué que le chemin était curieusement tracé, avec une pente régulière et sans courbes très raides. J'avais pensé à une ancienne voie de chemin de fer. C'était cela. Nous nous trouvions devant un tunnel.

« Tu as raison, Tidou, approuva Corget, ce ne peut être qu'un ancien tunnel... mais pourquoi est-il barricadé? »

Accroupi à côté de Kafi qui flairait sous les planches, je cherchai à distinguer quelque chose à l'intérieur. L'obscurité était totale.

« Méfions-nous, recommanda Corget. Il y a peut-être quelqu'un. »

Pendant quelques minutes, l'oreille collée contre les planches, ou au ras du sol, nous écoutâmes. Rien. Un silence complet régnait dans ce tunnel, qui devait

être assez long, à en juger par l'importance de la colline, au-dessus. Alors, Corget tenta d'ouvrir la porte pratiquée dans la haute palissade. Elle était bloquée.

« Il faut pourtant savoir ce qu'il y a là derrière, dit le Tondu. Voyez comme Kafi insiste pour entrer. »

Il donna un violent coup d'épaule contre le panneau qui résista. Il fallut s'y mettre à trois.



Nos poussées réunies réussirent à déclouer l'une des larges planches qui constituaient la porte. L'ouverture était assez large pour permettre notre passage. Une âpre odeur d'humidité et de moisissure nous saisit à la gorge. Kafi secoua la tête, incommodé.

« Nous ne pourrions rien voir sans éclairage, constata Corget; même en arrachant d'autres planches, le jour du dehors n'ira pas assez loin..

— J'ai une lampe, dit le Tondu, mais la pile est presque usée; j'ai oublié de la changer. »

Une lueur jaillit, si faible, qu'elle ne troua



pas l'obscurité à plus de cinq ou six mètres devant nous. Je m'avançai prudemment, avec Kafi qui me tirait. Le sol mou s'enfonçait sous nos pieds, comme si nous marchions sur des éponges.

« Je comprends! s'écria le Tondu en dirigeant le faisceau lumineux de sa lampe vers la terre. Nous

sommes bien dans un ancien tunnel, mais il a été transformé en champignonnière... c'est pourquoi l'entrée a été barricadée. »

Il se baissa pour ramasser deux petits champignons blancs puis promena la lumière à la ronde pour en découvrir d'autres.

« Et la champignonnière, à son tour, a été abandonnée, poursuivit-il. Les champignons seraient plus nombreux. Il n'y a pas là de quoi en emplir un panier. »

L'homme était-il venu, en cachette, ramasser des champignons pour les emporter dans le sac attaché sur son vélomoteur? C'est l'explication qui me vint aussitôt, ainsi qu'à mes camarades.

« Nous perdons notre temps, en conclut Corget. Cuvelier n'est qu'un simple maraudeur.

- Pourtant, objecta le Tondu, il n'a pas été obligé, comme nous, d'enfoncer la porte pour

entrer. Il devait avoir une clef. Comment se l'est-il procurée?

— Il a travaillé partout; il a peut-être été employé ici, autrefois, et il a pu garder une clef. »

Cependant, Kafi cherchait de nouveau à m'entraîner plus avant et, en bon chien policier, réclama le béret pour le flairer encore. Jusqu'où

l'homme s'était-il enfoncé? Mon chien parcourut une cinquantaine de mètres dans cette galerie qui semblait n'avoir pas de fin... et tout à coup, il s'arrêta. Avait-il vu ou entendu quelque chose? Le Tondu promena, à la ronde, le faisceau de sa lampe. Juste à notre niveau, la paroi de pierre se creusait, pour former un de ces abris qu'on voit parfois dans les tunnels assez longs. Kafi s'y précipita. A coup sûr, l'homme était venu dans ce réduit.

Le Tondu s'avança, avec sa lampe. En effet, quelqu'un avait campé là, allumé du feu. Des morceaux de bois mort, à demi consumés, indiquaient l'emplacement d'un foyer. Des pas restaient imprimés sur le sol humide, presque boueux.

« Dirige la lumière de ta lampe à ras de terre, conseilla Corget au Tondu. Les empreintes apparaîtront en relief. »

Les pas étaient ceux d'un homme, ou plutôt

de deux hommes, car les dessins n'étaient pas tous semblables.

« Ils étaient même trois, rectifia le Tondu... une femme aussi est venue ici. Voyez ces petits trous creusés par les talons de ses chaussures. »

Et, soudain, comme je me penchais près de ces trous pour m'assurer qu'ils avaient bien été faits par des talons, mon cœur se mit à battre.

« Ici!... approche vite ta lampe, le Tondu! »

Le faisceau lumineux obliqua de mon côté. Non, je ne me trompais pas. C'étaient bien des pas d'enfant qui avaient laissé ces petites empreintes peu profondes. Je tirai de ma poche la vieille sandalette de Christian que j'avais eu la bonne idée d'emporter, en même temps que le béret. J'appliquai sa semelle sur le plus net des dessins. La semelle de la sandale était légèrement plus petite que l'empreinte.

« C'est normal, assura Corget, les sandalettes achetées le matin de l'enlèvement par Mme Tavernier devaient être d'une pointure supérieure parce que l'enfant a grandi depuis l'an dernier. »

Ainsi, grâce à Kafi, nous venions de faire une découverte effarante. Christian avait été caché là et ses ravisseurs étaient au moins trois. Pourquoi étaient-ils partis?

« Nous arrivons trop tard, soupira Corget. La rançon a été payée et ils ont rendu Christian. Les misérables ne seront jamais découverts... et la police continuera de soupçonner notre clochard... qu'elle gardera en prison. »



C'était, évidemment, l'explication logique. Elle nous rassurait un peu sur le sort de Christian mais, en même temps, nous causait une sorte de malaise, d'angoisse. Nous avions l'impression que cela ne s'était peut-être pas passé aussi simplement. Était-ce notre déception de n'avoir pu mettre la main sur les coupables?

Nous nous demandions ce que nous allions faire, à présent, quand le Tondu ayant dirigé le faisceau de sa lampe sur le côté droit de la niche, mon regard se trouva arrêté par quelque chose de blanc glissé entre deux pierres, à hauteur d'homme, quelque chose qui ne pouvait être un champignon. Je saisis la lampe et retirai de la fente deux papiers soigneusement pliés, oubliés par les ravisseurs dans leur déménagement.

« Oh! des coupures de journaux! • »

C'étaient des articles concernant l'enlèvement, découpés dans les journaux que nous avions lus : l'un daté du 20 août, l'autre du 21. Je priai le Tondu de reprendre sa lampe et de m'éclairer de très près pour les examiner. Je



découvris aussitôt, sur chacun d'eux, un passage signalé d'une croix, au crayon.

« Vous voyez! ils ont noté ce qui concerne les recherches de la police, dans la campagne, autour de Valence. Ils redoutaient donc d'être découverts. Qui sait s'ils n'ont pas déménagé pour cacher Christian ailleurs?

— En effet, approuva Corget, on peut le supposer... En tout cas, ils n'ont pas décampé depuis longtemps puisque Cuvelier est encore venu ici ce matin.

— A moins, rectifiai-je, qu'il ne soit remonté pour prendre quelque chose de compromettant que la

bande aurait oublié. Cela expliquerait la présence du sac sur le porte-bagages.

— Bien sûr, fit le Tondu en grattant son crâne chauve, tout est possible. Comment savoir à quel moment exact ils ont décampé?... En somme, à présent, il y a deux explications : ou bien ils ont fui par crainte d'être découverts, ou bien Christian a été rendu après le paiement de la rançon.

— Dans ce dernier cas, dit Corget, nous serons fixés dès notre retour. Si Christian a été rendu, vous pensez bien que la nouvelle s'est répandue dans la ville comme une traînée de poudre. Rentrons vite à Valence. »

Je sifflai Kafi qui, son travail terminé, avait l'air de se demander ce que nous faisons encore là et nous sortîmes du tunnel en reclouant tant bien que mal la planche de la porte. Désagréable surprise! Pendant notre séjour souterrain le temps s'était aggravé; il pleuvait à torrents. Corget consulta sa montre :

« Déjà six heures et quart. Il est tard; nous ne pouvons tout de même pas repartir sous l'averse.

— Le temps est bouché, fit le Tondu, impatient. Si nous attendons que la pluie cesse, nous serons encore là cette nuit. Allons, en route.

— Filez devant, dis-je. Dans la descente, Kafi aurait beaucoup de peine à nous suivre. Je vous retrouverai au parc, avec lui. »

Ils s'élancèrent en trombe sur la route mouillée, prirent rapidement de l'avance et disparurent à un tournant. Quelle pluie! Tout en galopant derrière mon vélo, mon brave Kafi s'ébrouait pour débarrasser sa fourrure de l'eau qui l'alourdissait et m'éclaboussait.

J'avais fait un ou deux kilomètres quand, à travers la pluie, je vis gesticuler une silhouette au milieu de la route. C'était Corget qui me faisait signe de m'arrêter. Il était seul.

« Le Tondu!... une chute en prenant son virage trop vite, me cria-t-il... J'ai peur que ce soit grave. - Où est-il?

— Là, dans le pré, en contrebas. »

Je laissai tomber mon vélo sur l'herbe et dégringolai jusqu'à lui. Le malheureux, dans son élan, avait traversé une haie d'arbustes avant d'atterrir dans un champ où il gisait inanimé, sous la pluie battante.

« Aucune blessure apparente, à part des égratignures, me fit remarquer Corget, mais, tu vois, il s'est évanoui. Aide-moi à le porter à l'abri, sous cet arbre. Nous essaierons de le ranimer. »

Peine perdue. Le Tondu se laissait remuer, frictionner sans aucune réaction. Inquiet, Corget prit une décision :

« Reste auprès de lui, avec Kafi, je descends au

village chercher du secours. Nous ne pouvons pas le laisser plus longtemps sous la pluie. »

Il remonta sur la route, mais au moment où il enfourchait son vélo je le rappelai :

« Reviens!... Il a bougé!... »

Le Tondu reprenait connaissance assez vite. Il se redressa, se frotta les côtes, promena un regard hébété autour de lui.

« Mon vélo!... où est mon vélo?... il n'a pas de mal, au moins?... Je ne comprends pas comment j'ai pu tomber. »

Il se leva, titubant, et sourit pour nous rassurer.

« Moi, ce n'est rien, mais mon vélo? »

Nous l'aidâmes à remonter sur la route où sa bicyclette était restée accrochée à un arbuste. Elle n'avait pas grand mal : deux rayons cassés et le garde-boue faussé. Cela ne l'empêchait pas de rouler.

« Tant mieux! soupira le Tondu, soulagé. Quel idiot je suis! Je vous ai fait perdre du temps. Quelle heure est-il?

— Sept heures vingt.

- Si tard?... Alors filez devant, je vous rejoindrai au parc. »

Je m'y opposai, avec Corget.

« Non, nous ne voulons pas te laisser rentrer seul.  
»

Et nous repartîmes sous la pluie à faible allure car, par moments, le Tondu zigzagait dangereusement sur sa machine. Une demi-heure plus tard, nous arrivions à Valence, à la nuit tombante, trempés comme des barbets et tachés de boue. Mady devait guetter notre retour par une fenêtre du chalet, car elle se précipita sous la pluie à notre rencontre.

« Dans quel état êtes-vous! Il vous est arrivé quelque chose?

— Rassure-toi, une simple chute, rien de grave. »

Alors, d'une voix atterrée, elle dit vivement :

« Vous savez les bruits qui circulent en ville?... Il paraît que la rançon a été versée, mais le petit Christian n'a pas été rendu. »



## *CHAPITRE XI*

### **PAR LE TROU D'UNE CHEMINÉE**

NEUF HEURES et demie du soir! Mady est venue nous rejoindre dans la serre, sans Virette, de nouveau fatiguée par ce temps orageux. Assis sur nos sacs de couchage, nous faisons une dernière fois le point sur cette sombre affaire. Corget redemande à Mady ce qu'elle a exactement entendu dire.

« Voilà, explique-t-elle, je suis sortie vers six heures et demie, malgré la pluie. Je ne

sais pourquoi, j'avais le pressentiment qu'il s'était produit du nouveau dans la journée. Je suis entrée au bureau de tabac où vous achetez votre journal, chaque matin. La buraliste était seule, au comptoir. Elle m'a reconnue. Elle s'est inquiétée de savoir si nous avions bien trouvé Séraphine Poirot et comment celle-ci nous avait reçus. A ce moment-là, un client est entré en annonçant : « Vous connaissez la nouvelle?... la rançon du petit Christian a été versée, cette nuit... mais l'enfant n'a pas été retrouvé. Il devait, paraît-il, être rendu « dans les douze heures qui suivraient la remise de l'argent. » Son émotion passée, la buraliste a demandé à son client d'où il tenait ce renseignement. L'homme a répondu que le bruit courait en ville mais qu'il n'en connaissait pas l'origine.

- Et alors, demanda Corget, qu'as-tu fait?

- En sortant du bureau de tabac, j'ai suivi le boulevard pour essayer d'en apprendre davantage. Au carrefour de la rue Victor-Hugo, deux femmes parlaient de l'enlèvement, sous leur parapluie. Elles répétaient ce que je venais d'apprendre. Alors, pour plus de certitude, j'ai couru vers la rue Pérellerie. Sur une place, toute proche, des commères discutaient. J'ai tendu l'oreille. L'une d'elles, bien renseignée,

expliquait aux autres que la rançon avait été payée à deux heures du matin, dans un lieu secret, près de



Valence, mais que les Tavernier étaient toujours sans nouvelles de leur enfant. « Les pauvres gens, disait-elle, ce matin ils étaient tout souriants à la pensée « de revoir Cricri d'un instant à l'autre. « Mme Tavernier lui avait même préparé, pour midi, un plat qu'il aime bien. » Son récit terminé, Mady ajouta : « Vous voyez, ce ne sont pas de faux bruits.

— En effet, approuva Corget, il s'est passé quelque chose cette nuit. »

Puis, se tournant vers Bistèque et Gnafron : « Et vous, jusqu'à quelle heure êtes-vous restés à Chateauvert, près de la maison de Cuvelier?

- Comme convenu, jusqu'à sept heures... La tenancière du jeu de boules se demandait même pourquoi nous accumulions partie sur partie.

— Et vous n'avez rien vu?

— Cuvelier n'a pas reparu de tout l'après-midi. »

Alors, Corget s'adressa à la Guille : « Et toi, qu'as-tu remarqué, dans la côte Sylvante?

— Je me serais fait repérer en restant long-

temps dans la ruelle. Je l'ai montée et descendue une dizaine de fois. Entre mes allées et venues, je

restais posté dans le terrain vague qui la surplombe. De là, j'en découvrais une partie. J'étais justement dans ce terrain quand j'ai aperçu un homme qui remontait la côte, un sac sur le dos.

- Un sac?... Quelle sorte de sac?

— Un sac à pommes de terre comme celui qu'emportait Cuvelier. Il était lourdement chargé, car l'homme pliait sous son poids et je n'ai pu le reconnaître. Alors, j'ai couru au sommet de la montée au cas où il la grimperait jusqu'au bout. A ce moment-là, j'ai aperçu un clochard (pas celui du parc, bien sûr) qui commençait à descendre la ruelle, un sac de chiffons sur le dos.

- Autrement dit, coupa le Tondu, l'homme au sac aurait monté la côte pour la redescendre aussitôt. Ça ne t'a pas paru bizarre?

- J'ai pensé qu'il s'était trompé de chemin et avait fait demi-tour.

— Moi, je vois une autre explication, dit vivement Gnafron. Si l'homme était lourdement chargé, comme tu dis, il aurait mis plus de temps pour faire la montée. Quand tu es arrivé au sommet, il n'aurait pas déjà été en train de la redescendre.

— Que veux-tu dire?

— Qu'il y avait deux hommes chargés d'un sac, le chiffonnier qui descendait... et l'autre qui montait... mais que tu n'as pas vu arriver, car il s'est arrêté en route, dans la partie courbe de la côte. Autrement dit, c'était probablement Cuvelier.

- Très juste, approuva Mady, ce ne pouvait être que Cuvelier. Il revenait du tunnel avec ce qu'il était allé chercher dans son sac... Que rapportait-il? »

La question resta sans réponse. Alors, Mady reprit :

« En tout cas, pourquoi Cuvelier serait-il revenu dans la côte Sylvante sinon pour rejoindre ses complices! La bande a-t-elle ramené Christian là, avant de le rendre... ou avant de...! »

Elle n'achève pas. Sa pensée est trop affreuse.

« Mady a raison! s'écrie Gnafron, la clef du mystère est dans la côte Sylvante. Cette clef, il faut la trouver... tout de suite!

— Oui, tout de suite, approuve Mady, bouleversée... et je vous accompagne. Je cours prévenir M. et Mme Janin que je sors faire un tour en ville avec vous. Ils ne s'en étonneront pas puisqu'il ne pleut plus. »

Un quart d'heure plus tard, nous traversons

le parc enveloppé de nuit. A peine distingue-t-on la silhouette des grands arbres tant le ciel demeure couvert. La ville, elle aussi, dort déjà.

« A tout hasard, repassons par la rue Pérellerie », propose le Tondu.

Là aussi, plus de lumières aux fenêtres... sauf une, celle des Tavernier qui projette sa clarté, en face, sur la muraille. Au moment où nous passons au-dessous, elle s'ouvre brusquement. Une ombre se penche sur la rue et je reconnais la voix déçue de Mme Tavernier :

« Non, ce n'est pas lui! »

Le petit Christian n'a donc pas été rendu. Les ravisseurs attendent-ils une heure plus tardive pour le libérer? Le cœur serré, nous atteignons la côte Sylvante. L'obscurité est telle, entre les hauts murs, que nous trébuchons sur les degrés de pierre.

A notre silence, mon brave Kafi devine notre angoisse. Il me suit docilement, sans chercher à s'écarter. Je sors le béret de ma poche et le lui redonne à flairer. Cette fois, il n'hésite pas longtemps. Il s'arrête net devant l'une des trois portes qui s'ouvrent dans le mur, sur le côté droit. Puis il relève la tête vers moi, d'un air de dire : « Pas d'erreur, Tidou, il est passé là. » Comment savoir ce que cache cette longue

muraille qui a bien trois mètres de haut, épaisse comme celle d'une forteresse? Corget et le Tondu, les

deux plus grands de l'équipe, décident de se faire la courte échelle. Le Tondu grimpe sur les épaules de Corget et, en étirant les bras, il atteint le sommet du mur, mais la prise, trop fragile, ne lui permet pas d'exécuter un rétablissement. Cependant, en introduisant le bout d'un pied dans un trou, entre deux pierres descellées, il réussit à se hisser sur l'ancien rempart. Alors, il inspecte les lieux, de l'autre côté.

« Je ne vois pas grand-chose, annonce-t-il à mi-voix. Au-dessous de moi, doit être un jardin. Plus loin, je crois deviner une maison, mais je n'aperçois aucune lumière. Il faudrait pouvoir sauter dans le jardin et aller voir de près. »

Par chance, le petit Gnafron, qui pense à tout, a emporté une corde. Il la lance au Tondu qui s'arc-boute pour hisser Corget. Alors, tous les deux se penchent de nouveau sur le jardin.

Corget estime nécessaire, en effet, de descendre de l'autre côté.

« Faites le guet, recommande-t-il, je pars en reconnaissance... si je peux, je vous ouvrirai la porte, de l'intérieur. »

Grâce à la corde solidement tenue par le

Tondu, il se laisse glisser le long de la muraille. Plusieurs minutes s'écoulent. De son poste

d'observation, le Tondu fait savoir qu'il a perdu notre camarade de vue... puis, qu'il l'aperçoit revenant vers le mur. Soudain, Kafi tressaille, au bruit de verrous tirés. C'est Corget qui essaie de nous ouvrir. L'épais panneau de bois tourne sur ses gonds.

« Voilà, explique à voix basse notre camarade, au fond du jardin, j'ai découvert une maison. Elle m'a paru inhabitée. Mais sur le côté droit, s'ouvre un corridor qui conduit je ne sais où. Je ne m'y suis pas risqué jusqu'au bout avant de savoir si je pourrais fuir rapidement en cas de danger... Entrez sans bruit. Toi d'abord, Tidou, avec Kafi. »

Mon chien ne demande qu'à aller de l'avant pour suivre sa piste, je nie glisse avec lui dans le jardin... ou ce que nous supposons être un jardin, car il est plongé dans l'obscurité la plus totale.

« Attention, Kafi, doucement!... Surtout, n'aboie pas! »

Recommandation inutile. Mon brave chien sait à notre silence que lui aussi doit se taire. Il me demande encore à flairer le béret et, sans hésitation, nous conduit à l'entrée du corridor.

« Je m'en doutais, murmure Corget, ce couloir doit conduire à une autre habitation. »

Je m'engage dans le passage, tenant Kafi par son collier pour mieux contrôler ses réactions, puisque je ne le vois pas. Au sortir du couloir, nous débouchons dans une sorte de cour, du moins un espace découvert puisque le ciel se découpe au-dessus de nos têtes. Au fond de cette cour se dresse une maison basse. Un mince filet de lumière filtre à travers des volets fermés.

« Attention! » recommande encore Corget. A sa façon de frotter sa tête contre moi, Kafi me fait savoir qu'il entend quelque chose. En effet, l'oreille contre la porte, je perçois des voix étouffées qui doivent venir d'une autre pièce, à l'arrière de celle ouvrant sur la cour. Cuvelier est certainement là. Kafi ne montrerait pas une telle impatience. Le museau contre la porte, il brûle d'entrer. Que faire?

En furetant à tâtons dans la cour, Bistèque découvre une échelle. Une idée lui vient aussitôt. La maison n'a pas d'étage. En appliquant l'échelle contre le mur, on atteindrait facilement le toit. Qui sait si, là-haut, un vasistas ne donne pas sur la pièce d'où proviennent les voix?

« Laisse-moi faire, dit Gnafron, je suis plus léger que vous tous. Je ne risque pas de faire craquer les tuiles. »

Il s'élance sur l'échelle, aussi silencieux qu'une fourmi sur un brin d'herbe. Pendant quelques minutes, il disparaît et nous attendons, anxieux. Enfin, il redégringole de là-haut, aussi prestement qu'il est monté.

« Pas de vasistas... mais en frôlant une cheminée, j'ai entendu des voix qui montaient d'en bas, par le conduit : deux voix d'homme et une de femme.

- Deux hommes et Une femme! répète Corget, ce pourrait donc bien être les voleurs de Christian... As-tu compris ce qu'ils disaient?

— Ils parlaient à mi-voix... mais toi, Tidou, qui as l'oreille fine, tu accrocherais peut-être quelques mots.  
»

Laissant Kafi aux mains de Mady, je m'élance à mon tour sur l'échelle, derrière Gnafron qui recommande :

« Doucement! pose tes pieds bien à plat sur les tuiles, c'est le seul moyen de ne pas les faire craquer.»

Il m'indique, à l'autre bout du toit, la cheminée : un simple tuyau de poterie. Hélas! la conduite déforme les bruits qui viennent d'en bas. Cependant, comme Gnafron, je distingue



deux timbres différents de voix d'homme et, de temps à autre, celui, plus aigu, d'une voix de femme. L'oreille contre le trou, au risque de me barbouiller de suie, je retiens ma respiration... et tout à coup, je reconnais le nom de Christian, prononcé par la femme. Cette fois, plus de doute.

Le cœur battant, je me penche à nouveau, essaie de retenir d'autres mots. Le ton de la discussion monte, comme dans une querelle. Oui, les deux hommes se disputent, et il semble que la femme n'est plus avec eux. J'essaie d'enchaîner les mots épars qui m'arrivent plus nettement, peut-être aussi parce que mon oreille s'habitue aux sons rendus caverneux par la cheminée.

Et, tout à coup, je retiens ce dialogue : « Non, impossible, je ne veux pas. — Pourtant, c'était bien entendu, nous devons le rendre.

- Qui, mais tu t'es démasqué devant lui!

- Pas exprès! Ma cagoule s'est défaite... Je l'ai remise aussitôt.

- Pas assez vite. Le gosse a eu le temps de t'observer. Il serait capable de te reconnaître. A présent que nous tenons le gros magot, je ne tiens pas à me faire pincer.

- Alors, que comptes-tu faire?

— Ce que je t'ai dit tout à l'heure.

— Quand?

— Le plus tôt possible, avant que la police ne se remette en branle... cette nuit. »

Un long silence. Je tends l'oreille, suspendu au moindre bruit. Les voix me parviennent de nouveau, mais affaiblies comme si les deux hommes s'étaient éloignés de la cheminée. Peut-être ont-ils quitté la pièce où ils se tenaient? Alors, je me redresse et, malgré moi, je laisse échapper un soupir d'angoisse.

« Qu'as-tu? fait Gnafron en me serrant le bras, tu trembles.

— Christian!... ils vont l'emmener ailleurs. Vite! redescendons. »

Oubliant toute précaution, je me précipite vers l'échelle pour avertir les autres Compagnons.

« Ce sont eux! Ils ont encaissé la rançon, mais ils ne rendront pas Christian. Ils vont sûrement sortir par ici avec lui. »

La nouvelle affreuse glace d'épouvanté mes camarades.

« Ne restons pas dans cette cour, décide Corget, allons nous embusquer dans le jardin. Quand ils sortiront nous les prendrons par surprise, en lâchant Kafi sur la bande. »

Nous retraversons le corridor et, à tâtons,

découvrons un massif d'arbustes derrière lesquels nous nous tenons tapis.

« Toi, Mady, murmure Corget, ne t'occupe de rien. Ce n'est pas le rôle d'une fille. Il peut y avoir du grabuge. Nous sommes six... et même sept avec Kafi. Nous ne risquons pas grand-chose. »

Plusieurs minutes passent, longues comme un siècle.

« Ils sont peut-être sortis par une autre porte », dit soudain Bistèque.

A pas de loup, nous retraversons le couloir et la courette, jusqu'à la maison. Plus de lumière à travers les volets de la fenêtre. Plus aucun bruit non plus. Les misérables nous ont-ils échappé,..?





## *CHAPITRE XII*

### **UN AUTRE SOUTERRAIN**

LA RESPIRATION suspendue, je colle l'oreille contre les volets clos. Aucun bruit. Kafi, lui non plus, n'entend rien. Alors, Corget se penche vers moi.

« On dirait la maison vide. Ils sont peut-être partis par une autre porte donnant sur les quais. Repassons par la côte Sylvante pour aller voir ce qui se passe près du Rhône.

— Non, Corget, nous risquerions de perdre la piste. Regarde, Kafi insiste pour entrer!

— Oui, entrons, approuva Mady. Kafi ne nous a jamais trompés. Passons par la fenêtre, les volets ne sont peut-être pas solidement accrochés. »

Le Tondu essaie de les ouvrir. De l'extérieur, ils n'offrent guère de prise aux doigts. Cependant, à l'aide d'un bout de fer trouvé dans la cour, il réussit à faire céder les pitons qui les retiennent. Reste la fenêtre qui, bien entendu, est fermée. Gnafron constate que les vitres ont perdu leur mastic et ne tiennent que par miracle. Il en descelle une qu'il dépose à terre avec précaution. Alors, passant son long bras à l'intérieur de la pièce, le Tondu tourne la crémone et ouvre les deux battants.

Une enjambée, et je suis dans les lieux, où Kafi me rejoint d'un bond, suivi de toute la bande. L'oreille tendue, nous écoutons. Toujours rien.

« Allume ta lampe », murmure Corget en se tournant vers Gnafron.

Tamisant la trop vive clarté avec son mouchoir, Gnafron promène le rayon lumineux à la ronde. Nous sommes dans une cuisine, beaucoup moins bien tenue que celle de Séraphine Poirot. Par endroits, des plaques de plâtre se sont détachées des murs. Au fond, une porte, Elle a tout de suite attiré Kafi. Corget en

tourne la poignée. Nous nous trouvons dans une seconde pièce meublée d'une table de bois blanc, d'un placard vermoulu qui doit servir de buffet et de quelques chaises.

« Voici la cheminée par où montaient les voix, dit Gnafron. Les bandits devaient se tenir là, près de la table. »

Mais Kafi, qui ne s'intéresse qu'aux portes, m'entraîne tout de suite vers celle qu'il a repérée, au fond de la pièce. Une nouvelle écoute pour s'assurer qu'elle est vide et Corget fait jouer la poignée. Cette fois, il s'agit d'une chambre. Sa tapisserie tombe en lambeaux. Dans un coin, un lit de fer, à moitié défait; contre un mur, une armoire et une petite table. A une patère, des vêtements d'homme. Je les montre à Kafi mais ils ne l'intéressent pas. Ce ne sont donc pas ceux de Cuvelier. Par contre mon brave chien a encore découvert une porte. Celle-ci à peine entrouverte, nous nous apercevons qu'elle donne sur l'extérieur.

« J'en étais sûr, murmure Corget, fâché, il y avait une seconde sortie. Ils ont pris la fuite.

— Mon Dieu ! soupire Mady, et Christian, qu'ont-ils fait de lui? »

Mais, presque aussitôt, se risquant à allumer

Sa lampe, Gnafron s'aperçoit que si cette porte donne bien sur l'extérieur, il ne s'agit pas d'une

rue mais d'une cour, en contrebas : une cour longue et étroite fermée par des murs aussi hauts que ceux de la côte Sylvante, mais sans aucune porte. Pour en sortir, les ravisseurs auraient donc dû escalader ces murs. Mais, pourquoi se seraient-ils enfuis de cette façon? Il leur était si simple de repasser par la côte Sylvante...

« Ils vous ont peut-être entendus, Gnafron et toi, quand vous écoutiez, sur la toiture, me souffle Corget; ils ont décampé par un autre chemin.

- Non. Ils ont quitté la pièce tranquillement. Ils n'ont pas pu savoir que nous étions là-haut. Fions-nous au flair de Kafi. »

En effet, mon chien m'entraîne dans la cour et se dirige vers une sorte de remise ou plutôt de recoin dépourvu de porte. Dans ce recoin s'ouvre un trou carré recouvert d'une grille.

« Un puits, fait le Tondu, ils ne sont tout de même pas descendus là. »

Mais, en approchant sa lampe, Gnafron s'aperçoit que ce puits n'est en réalité qu'une excavation qui n'a que deux mètres de profondeur.

« Curieux, fait la Guille, s'ils étaient descendus là-dedans, la grille serait retirée.

— Gros malin, rétorque Gnafron. Ils ont pu

la rabattre sur eux, de l'intérieur. Aide-moi plutôt à la soulever. »

La grille à peine retirée, Kafi se précipite dans le trou où je le rejoins. Je m'aperçois alors que cette cavité est le point de départ d'une sorte de galerie qui paraît s'enfoncer dans la terre en direction du Rhône.

« Vite, ta lampe, Gnafron! »

C'est cela, solidement construite en grosses pierres, la galerie descend sous le mur de la cour. Vatt-elle beaucoup plus loin? Je la parcours sur quelques mètres et, n'en voyant pas la fin, reviens prévenir les autres Compagnons.

Alors, avec prudence, nous nous engageons dans cet étrange souterrain de la hauteur d'un homme et assez large pour qu'on puisse s'y tenir à deux de front. Au bout d'une trentaine de mètres, je m'arrête pour écouter, car mon chien a brusquement dressé les oreilles comme s'il avait perçu quelque bruit lointain. Non, il a dû se tromper. Nous avançons de nouveau. Mais quelques mètres plus loin, Mady s'arrête à son tour.

« Passe-moi ta lampe, Gnafron, je voudrais voir quelque chose. »

Elle promène le rayon lumineux sur la voûte du souterrain.

« C'est bien cela, murmure-t-elle. Regardez





*« Passe-moi ta lampe, Gnafron, je voudrais voir quelque chose. »*

ces pierres énormes, la façon dont «Iles sont assemblées. Virette m'a prêté un livre sur l'histoire de Valence. Je me souviens que sur l'emplacement de ces vieux quartiers s'élevait autrefois une ville romaine.

— Alors? demande la Guille.

— Nous devons être dans un ancien égout construit par les Romains... un égout qui descendait vers le Rhône. »

Et elle répète, la voix tremblante:

« Vers le Rhône, vous entendez!... Ils ont emmené Christian vers le Rhône. Vite, il faut les rattraper, avant qu'ils aient le temps de sauter dans une barque. »

La constatation de Mady nous a fait passer un frisson dans le dos. Nous repartons en avant. Cependant, à présent, Kafi s'arrête plus souvent pour tendre, droit devant lui, le cornet de ses oreilles velues.

« Silence! recommande Corget. Ne raclez pas vos pieds sur les dalles. »

Bientôt, les bruits que Kafi percevait nous deviennent distincts : dés bruits de voix, semble-t-il, et d'autres aussi plus sourds, qui' pourraient être ceux de pierres foulant sur le sol. Je fais signe à Gnafron d'éteindre sa lampe. Insensiblement les bruits de voix se rapprochent... les autres aussi. A quelle

besogne se livrent donc les sinistres personnages?

Tout à coup, je barre la galerie de nies deux bras pour empêcher mes camarades d'aller plus loin. A une

cinquantaine de mètres devant moi, apparaît une lueur projetée sur la paroi de la galerie à l'endroit où celle-ci décrit une courbe.

« Attention! ils sont là-bas, derrière ce coude de l'égout. »

Le cœur serré d'angoisse, nous reprenons notre progression, nous arrêtant à chaque instant pour tendre l'oreille. Les bruits sourds sont bien ceux de pierres qui roulent. Et soudain, je me les explique. Les misérables doivent être arrêtés par un éboulement de la galerie, et essaient de dégager un passage.

Accroupi auprès de mon chien tenu solidement par le collier, je réfléchis. Comment, sans danger pour nous, les arrêter? Bondir tous ensemble en avant? Non, nous ne serons pas assez rapides. Ils feront volte-face et, s'ils sont armés, n'hésiteront pas à tirer. Alors, je pense à Kafi. Lui seul est capable de nous sauver... et de sauver Christian, si le malheureux enfant est là, avec eux. Plus silencieux que nous, beaucoup plus rapide, mieux armé aussi, avec ses terribles crocs, il peut fondre sur les misérables

avant qu'ils aient le temps de réagir. J'essaie de me représenter la scène. Il sautera d'abord sur Cuvelier, puisqu'il le recherche. L'autre homme voudra défendre son complice et mon chien se retournera vers lui. Quant à la femme, comme toutes les femmes, elle

a sans doute peur des chiens. Elle cherchera surtout à échapper aux crocs de Kafi. Alors, nous surgissons et maîtrisons les deux hommes.

Voilà mon plan. Cependant, au dernier moment, j'hésite. Est-ce que, pour me protéger et protéger mes camarades, je ne vais pas risquer la vie de Kafi? Oh! j'aurais tant de peine, s'il lui arrivait quelque chose! Avant de me décider à le lâcher, je le serre contre moi, comme on étreint un être cher.

Mais une nouvelle chute de pierres, suivie de soupirs de soulagement lâchés par les deux hommes précipite ma décision. Plus une seconde à perdre, ils viennent de s'ouvrir un passage dans l'éboulement. Je sors vivement le vieux béret de ma poche, pour que Kafi comprenne bien ce que je lui demande et lui commande, tout bas, mais fermement, à l'oreille :

« Vas-y, Kafi... Attrape-le... et ne le lâche pas! »

Mes doigts ont à peine quitté son collier qu'il s'élance d'un bond énorme et silencieux, telle

une panthère fondant sur sa proie. La respiration suspendue, nous attendons. Soudain, retentit un cri aigu de femme, un cri de frayeur... puis, presque aussitôt, un autre, de douleur celui-là... suivi d'un bruit de lutte.

« A nous! »

Je me précipite, suivi de Corget et de toute la bande, sauf de Mady qui a mission de rester en arrière pour courir chercher de l'aide si, par malchance, nous n'avons pas le dessus.

Mais la surprise a été totale. Aux prises avec Kafi, les deux hommes se débattent tandis que la femme, plus morte que vive, s'est plaquée contre la paroi du souterrain; elle nous aperçoit et crie à ses complices :

« Prenez garde! »

Trop tard! Le Tondu, Corget et moi, avons bondi sur Cuvelier, le plus grand des deux hommes, tandis que la Guille et Bistèque ceinturent l'autre à qui Gnafron, qui éclaire la scène, arrache un revolver. Les deux bandits se débattent avec acharnement. Nous croyant en danger, Kafi se démène comme un beau diable. Il se jette de l'un à l'autre, les saisit aux jambes pour les réduire à l'impuissance. Brave Kafi! lui, de son naturel si paisible, si doux! Je ne l'ai jamais vu aussi courageux et acharné. Si je le lui commandais, il mettrait

les bandits en pièces. Mais ceux-ci ont compris; toute résistance est inutile.

« Arrêtez!... arrêtez votre chien! » supplie Cuvelier.

Nous les laissons se relever, vêtements déchirés, l'air presque aussi affolé que leur complice.

« Christian?... où est Christian? » s'inquiète vivement Mady qui vient de nous rejoindre.

Elle s'empare de la lampe et promène le faisceau lumineux vers le fond du souterrain. Là, près des pierres éboulées, une couverture semble recouvrir quelque chose. Elle la soulève



et reste saisie en apercevant l'enfant inanimé. « Mon Dieu!... Il est... il est...

— Non, proteste vivement la femme, qui a compris la crainte de Mady, il dort. Nous... nous allons le rendre ! »

Est-il possible qu'il dorme? Le bruit de la lutte, les aboiements de Kafi l'auraient réveillé. Mady se penche sur l'enfant.

« C'est vrai, murmure-t-elle, l'oreille contre sa poitrine, il vit, son cœur bat. »

Puis, s'approchant du visage de Christian.

« C'est curieux, une bizarre odeur sort de ses lèvres quand il respire. »

Alors, elle se relève et, la voix pleine de colère, s'écrie, tournée vers la femme :

« Vous lui avez fait prendre une drogue, n'est-ce pas?... Pour que personne n'entende ses cris?

- Non, c'est faux, proteste la femme sans oser regarder Mady, nous allons le rendre. Je vous jure que...

— Ne l'écoute pas, fait Corget, la police éclaircira ça plus tard. Ce n'est pas notre travail. Sortons de ce souterrain. Occupe-toi de Christian; nous nous chargeons du reste. »

Surveillé par Kafi, toujours en alerte, le trio est invité à remonter la galerie et à regagner la maison où nous l'obligeons à s'aligner contre

un mur, les mains sur la tête, avec menace de lâcher Kafi au moindre mouvement.

« Mady, commande Corget, cours vite rue Pérollerie, dire aux Tavernier que Christian est retrouvé sain et sauf... Toi, Tidou, tu es déjà allé deux fois au commissariat central, va prévenir la police. »

Je ne me le fais pas dire deux fois. Ah! je la tiens, ma revanche! Les inspecteurs ne voulaient pas croire



mon chien capable de trouver la bonne piste, ils seront bien obligés de reconnaître le contraire. La côte Sylvante remontée, en courant, avec Mady qui oblique ensuite vers la maison des Tavernier, je traverse la vieille ville déserte. Onze heures sonnent au moment où je longe la place de la mairie. Essoufflé, j'arrive au commissariat. L'agent de garde somnole derrière un bureau.

« Vite! je veux parler aux inspecteurs... ceux qui s'occupent du petit Tavernier. »

Mal réveillé, l'agent me regarde en bâillant.

« Quoi?... à cette heure?... T'imagines-tu que les inspecteurs couchent ici?

- Il faut que je les voie. Christian est retrouvé, les ravisseurs arrêtés. »

Une bombe aurait éclaté dans la salle que l'agent n'aurait pas bondi plus haut sur son siège.

« Quoi?... retrouvé?... arrêtés?

— Dans la côte Sylvante, au bas de la vieille ville... vite, appelez les inspecteurs. »

Saisissant le téléphone, il compose un numéro; dans son émotion il se trompe de chiffre et obtient la gare de marchandises. Il lâche un juron, recommence... et s'embrouille encore. Dans l'appareil,



une voix de femme proteste : « A-t-on idée de réveiller les gens ,à une heure pareille? »

Enfin, il réussit à obtenir l'hôtel de la Croix-d'Or où sont descendus les inspecteurs venus spécialement de Lyon.

« Allô! Allô!... le petit Tavernier retrouvé!... les ravisseurs arrêtés... Oui, au commissariat... tout de suite. »

Il raccroche pour redécrocher aussitôt et composer un autre numéro, celui de l'appartement du commissaire. Cinq minutes plus tard, les inspecteurs arrivent, en même temps. Ils devaient être couchés. En se rhabillant, le premier a oublié sa -cravate, le second a noué la sienne à l'envers. Quant au troisième, il ne porte qu'une chaussette. Il n'a pas pris le temps de chercher l'autre sous son lit. Le commissaire arrive derrière eux, correctement vêtu, lui. Il n'était pas encore couché. Tous quatre me regardent d'un air presque hébété. Soudain

l'inspecteur à qui j'ai déjà eu affaire, me reconnaît.  
« Mais... mais c'est encore lui!

— Oui, monsieur l'inspecteur, encore moi-  
Grâce à mon chien, nous avons suivi la bonne piste, vous n'avez plus qu'à prendre livraison des trois bandits.

— Quoi?... ton chien? Ce n'est pas possible!  
Encore une plaisanterie! tu ne vas pas me faire croire...

- Je ne vous aurais pas dérangé pour rien en pleine nuit. Venez vite. »

Suffoqués, incapables de croire qu'une simple bande de gamins a réussi pareil coup de filet, les quatre hommes se regardent. Enfin le commissaire se décide :

« C'est bon, nous te suivons... mais tu sauras ce qu'il t'en coûte si tu t'es moqué de nous. »





## CHAPITRE XIII

### TOUT S'EXPLIQUE

UN QUART D'HEURE plus tard, une fourgonnette de la police nous dépose au bas de la côte Sylvante que nous remontons à pied. Précédant commissaire, inspecteurs et agents, je pénètre le premier dans la maison des bandits et m'arrête, bouleversé, devant ce tableau : Cricri, réveillé, souriant à ses parents avec, à l'arrière-plan, les trois criminels, toujours alignés contre le mur, sous la garde de Kafi.

Le saisissement des policiers est tel qu'ils restent tous quatre sur le seuil, se demandant s'ils sont bien éveillés. Pourtant, en cours de route, je leur ai répété dix fois que Christian était réellement retrouvé et les ravisseurs arrêtés. Ils ne pouvaient me croire. Cela dépassait leur imagination.

Les menottes sitôt passées aux trois misérables par les agents, le commissaire (qui commence à reprendre ses esprits) demande :

« Voyons, mes enfants, ce n'est pas vous, tout seuls, avec ce chien... C'est incompréhensible... Quelle piste avez-vous suivie puisque la police, elle-même, ne pouvait soupçonner personne... à part le vagabond?

— Justement, répond le petit Gnafron, c'est à cause du vagabond.

— Quoi?

— Nous étions sûrs qu'il n'était pour rien dans cette affaire... Alors nous avons cherché ailleurs.

— Incroyable! Absolument incroyable! Expliquez-vous. »

Alors, tandis que les Tavernier, fous de joie, emmènent leur petit Christian, nous disons comment nous avons mené notre enquête secrète en partant pour ainsi dire de rien.

« C'est notre camarade Mady, commence

Corget, qui nous a mis sur la bonne voie à cause de cet homme qui se nomme Cuvelier. Nous nous

sommes aperçus qu'il avait travaillé chez le fabricant de bijoux, chez le docteur Borel et, comme aide-jardinier, au parc. »

Un inspecteur fronce les sourcils.

« L'industriel en bijouterie, je comprends, mais qui est ce docteur Borel? Qu'a-t-il à voir dans cette affaire?

— C'était l'enfant du docteur Borel qui devait être enlevé.

— Comment l'avez-vous su?

- Il ressemblait à Christian... il venait régulièrement au parc, chaque matin... et la nurse qui le surveillait ressemble à Mme Tavernier. »

Abasourdi, le commissaire ne sait que répéter :

« Incroyable! Ainsi, ce rapprochement, vous l'avez fait tout seuls, vous, presque encore des gamins... et cette découverte vous a suffi pour trouver la piste?

- Oh! M'sieur le commissaire, reprend le petit Gnafron, tout seuls, nous ne serions pas allés bien loin. Le plus difficile c'est Kafi, notre chien, qui l'a fait. Sans lui, nous n'aurions jamais découvert le tunnel.

— Quel tunnel?

— Celui où Christian avait été caché, de

l'autre côté du Rhône... et sans Kafi, nous n'aurions pas trouvé, non plus, l'entrée de l'égout romain.

— L'égout romain?

— Heureusement, la galerie était effondrée à Un endroit. Cela nous a permis de rattraper les misérables, sans quoi Cricri ne serait pas dans les bras de sa mère en ce moment. »

Ces explications paraissent bien embrouillées au commissaire et aux inspecteurs; ils nous prient de les reprendre par le début. Alors, de fil en aiguille, les uns fournissant les détails que les autres oublient, nous reconstituons, depuis le commencement, toute notre aventure. Cette fois, devant tant de précisions accumulées, les policiers ne peuvent plus douter; ils restent confondus. Quand, enfin, nous arrivons au dernier épisode, celui où les ravisseurs, surpris dans leur sinistre besogne, ont été maîtrisés, ils frémissent à la pensée qu'il s'en est fallu de si peu pour que Christian ne revoie pas de sitôt ses parents. Le commissaire, qui a l'air d'un bon père de famille, en a les larmes aux yeux.

« Ah! mes enfants, mes courageux enfants! Oui, à présent, nous ne pouvons faire autrement que de vous croire... et de vous féliciter chaleureusement... sans oublier votre chien. »

Puis, s'adressant aux coupables qui, tête basse, ont écouté notre récit sans broncher :

« A vous, à présent!... Que pouvez-vous répondre à ces accusations? »

Aucun mot ne sort de leurs lèvres. Ils continuent de baisser la tête, sans bouger. Alors, tour à tour, commissaire et inspecteurs les questionnent. Rassemblés tous les sept dans un coin de la cuisine, nous attendons, anxieux. Ainsi, nous apprenons que l'autre homme, plus petit que Cuvelier, mais à l'air plus sournois, s'appelle Philibert de son nom de famille. Cette maison sale où nous sommes, il l'habite depuis quelques semaines seulement avec sa femme dont il a fait sa complice. Comme Cuvelier, il a exercé toutes sortes de métiers, et il possède une vieille auto, qui a servi à l'enlèvement. »

Pressés de s'expliquer sur la façon dont ils ont procédé, les deux hommes en rejettent la responsabilité l'un sur l'autre. En définitive, il apparaît que Cuvelier en a eu le premier l'idée. Ainsi que nous l'avions supposé, la femme s'est trompée d'enfant, dans le parc, en attirant Christian avec des bonbons. Mais leur coup fait, les trois complices ont décidé de le garder et de réclamer l'argent à un riche Valentinois, choisi par Cuvelier.

Tout cela, en somme, ne nous apprend rien. Cependant, certains points restent obscurs. Pourquoi Christian a-t-il été emmené hors de Valence, dans le tunnel désaffecté, alors que les ravisseurs pouvaient le cacher si facilement dans le souterrain de la côte Sylvante?

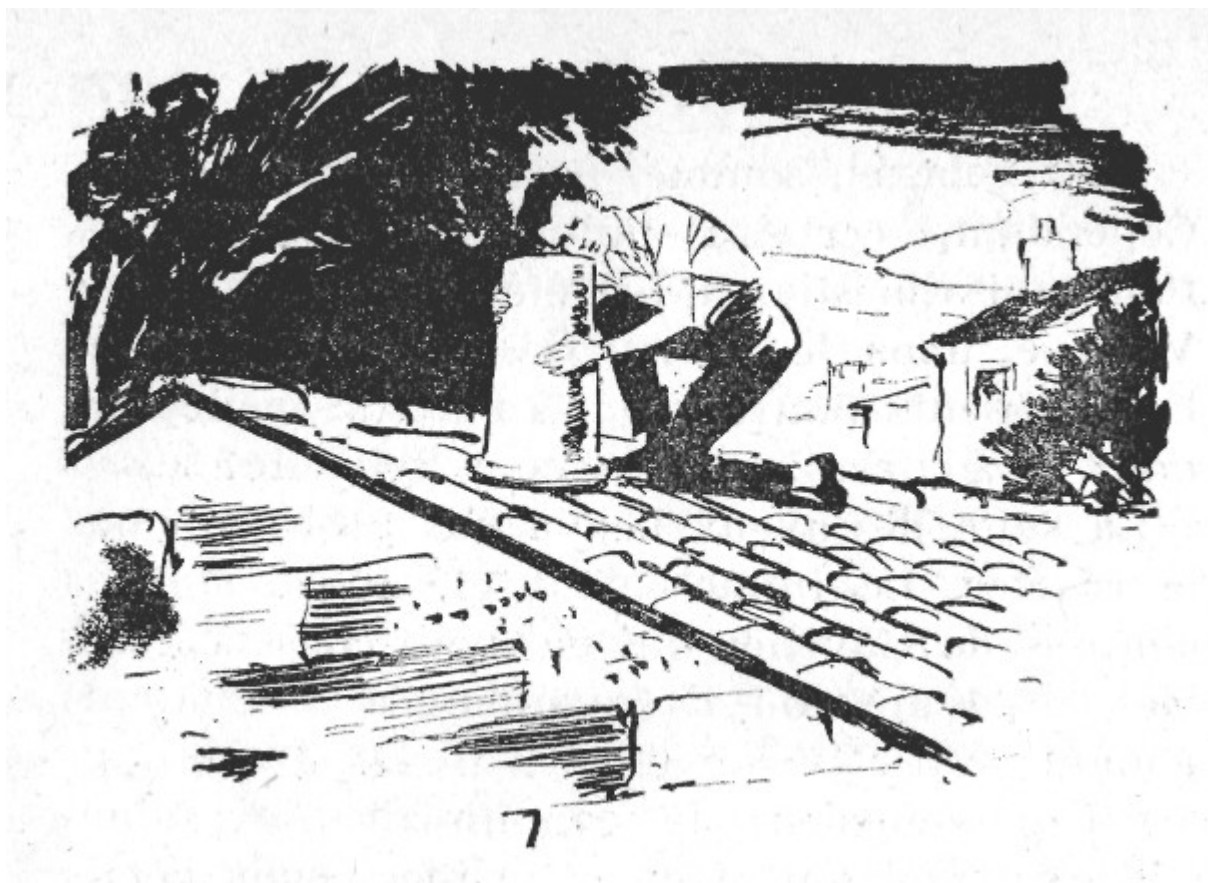
La suite des aveux ne va pas tarder à nous le révéler. Le tunnel avait été choisi sur les conseils de Cuvelier qui en avait conservé une clef, du temps où il travaillait à la champignonnière.

« Oui, monsieur le commissaire, explique-t-il, c'est moi qui ai eu cette idée, mais j'étais bien décidé à rendre l'enfant. Dès que nous avons encaissé l'argent, j'ai voulu que nous le ramenions à Valence.

— Comment?

— Dans l'auto de Philibert. Je suis d'abord passé chez moi, chercher un sac à pommes de terre; je n'en avais pas d'assez grand. Alors, je me suis arrêté ici, où la femme de Philibert était revenue; elle m'en a trouvé un. Puis, j'ai repris mon vélomoteur pour remonter au tunnel où Philibert avait garé son auto, dans un endroit bien caché. Pour que le gamin ne se mette pas à crier, en cours de route, nous l'avons endormi, puis enfermé dans le sac. En arrivant à Valence, j'ai chargé le sac sur mon





dos, pour monter la côte, pendant que Philibert allait garer sa voiture.

— Et pourquoi, ensuite, ne l'avez-vous pas rendu?  
»

Les trois misérables échangent un regard. La femme déclare :

« Nous allions le rendre, je jure que nous allions le rendre. Nous attendions qu'il n'y ait plus personne en ville, en pleine nuit. »

L'énorme mensonge me soulève d'indignation.

« C'est faux! J'étais sur le toit, tout à l'heure et j'ai entendu votre discussion. Vous alliez l'emmenner ailleurs. »

La femme me lance un regard mauvais et se tait. Alors, Philibert se décide à avouer. « C'est sa faute, à lui, Cuvelier! Sa cagoule s'est déchirée au moment où l'enfant venait de s'éveiller, en arrivant ici. Il a été reconnu. Dans ces conditions, rendre le gamin devenait dangereux. Nous risquions gros. Ensemble, nous avons décidé de l'emmener pour qu'il ne soit pas retrouvé avant longtemps.

— Pas moi, proteste Cuvelier, je ne voulais pas.

— Pardon, en définitive, tu as été d'accord », réplique son complice, furieux.

Et, se retournant vers les policiers, l'homme précise :

« Alors, nous avons voulu fuir... Seulement, du temps avait passé, cela devenait difficile. Le délai de douze heures était écoulé. La police devait rôder dans les quatre coins de la ville. Je me suis souvenu, tout à coup, d'une ouverture, au fond de l'autre cour. En soulevant la grille, j'ai découvert l'entrée d'un souterrain qui paraissait s'enfoncer en direction du Rhône. Nous aurions peut-être la chance de trouver une barque pour descendre le fleuve sans être vus... »

Oui, c'est bien cela, ils fuyaient quand nous les avons surpris. Où allaient-ils emmener Christian? La femme explique qu'ils devaient

tenter de franchir la frontière italienne et qu'ils se seraient débarrassés de l'enfant dans la montagne, juste avant de la traverser. Pauvre Christian! dans quel état l'aurait-on retrouvé? Bouleversé, lui aussi, le commissaire se tourne vers nous.

« Ah! mes enfants! ce que vous venez de faire est extraordinaire! Je... je... »

L'émotion lui fait perdre les mots. Ne sachant comment nous remercier, il nous tend les mains, puis se penche vers Mady et l'embrasse paternellement.

« Dire que ma propre fille, qui a l'âge de Christian, aurait aussi bien pu être emmenée par des monstres de cette espèce! »

Puis, s'apercevant qu'il s'est un peu trop attendri dans l'exercice de ses fonctions :

« Et maintenant, l'argent?... où est l'argent? »

Les coupables se taisent, font ceux qui ne savent rien. Cependant, jugeant la partie perdue et bien perdue, la femme explique qu'ils l'emportaient dans un sac tyrolien, qu'ils ont abandonné au fond du souterrain. Le Tondu et Bistèque, suivis d'un agent, repartent explorer l'égout et ramènent le sac, un sac énorme, bourré à craquer, d'où s'échappe bientôt un flot de liasses de gros billets. Oh! que d'argent!

En tout autre moment, la vue de cette fortune récupérée nous réjouirait. Nous y prêtons à peine attention tant nos pensées sont encore tournées vers Christian.

« Oui, que d'argent! soupire le commissaire... l'argent qu'une ville entière, solidaire, a rassemblé pour sauver un petit innocent... »

Alors, tandis que les inspecteurs et les agents comptent les liasses pour s'assurer que la totalité de la somme versée est bien là, je me penche vers le commissaire avec l'espoir d'apprendre comment, et où, cette rançon a été versée.

« C'est que, répond-il, je n'en sais rien encore, moi non plus. Les parents de Christian et le directeur de la fabrique avaient supplié la police pour qu'elle n'intervienne qu'après le retour de l'enfant. Nous avons tenu parole... Mais cela n'a plus d'importance, à présent, puisque tout est fini, et bien fini.

- Non, pas tout à fait fini, reprend Mady qui s'est glissée près de nous. Nous avons arrêté les coupables; restent ceux qui ont été accusés à tort. Est-il indiscret de vous demander ce qu'ils vont devenir?

— Que veux-tu dire? fait le commissaire.

— Oh! ils ne sont pas nombreux... Il n'y en a qu'un... mais c'est notre ami.

— Votre ami?

— Le vagabond qui est en prison. Croyez-vous encore, monsieur le commissaire, après ce que nous venons d'entendre, qu'il soit pour quelque chose dans cette affaire?

— Certainement pas... Mais aussi pourquoi avait-il ramassé ce petit agenda qui nous a lancés sur une fausse piste?... et pourquoi, tout au long des interrogatoires, s'est-il entêté à se taire sur les raisons de sa présence dans le parc, près des enfants?

— Qu'allez-vous en faire, monsieur le commissaire?

— Le libérer, bien entendu. Accompagnez-nous au commissariat pour compléter l'interrogatoire. Ensuite, je vous conduirai à la prison. »

Puis, se tournant vers les agents qui, les billets comptés, referment à grand-peine le sac tyrolien :

« Embarquez-moi ce trio pour le commissariat. Nous vous y rejoignons à pied. »

Menottes aux mains, les monstres sont emmenés sous bonne escorte vers la fourgonnette qui nous a déposés, tout à l'heure, au bas de la côte Sylvante. Au moment où je quitte la sinistre maison avec Kafi, une main se pose sur mon épaule, celle de l'inspecteur qui avait douté de moi.

« Je te félicite, mon garçon. Tes camarades et toi, vous avez été extraordinaires. Quant à ton chien... sais-tu que, si tu voulais, la police te l'achèterait très cher? »

Quoi? vendre Kafi? Non, jamais. M'en donnerait-on la fortune contenue dans le sac que je refuserais. Et pour montrer combien je tiens à lui je me baisse vers mon fidèle compagnon à quatre pattes, lui prends la tête, et murmure à son oreille :

« Kafi! mon cher Kafi, jamais nous ne nous séparerons de toi. Nous t'aimons trop. Après ce que tu viens de faire, tu nous es devenu trop précieux... »





## ***CHAPITRE KIV***

### **LE SECRET DU CLOCHARD**

LE LENDEMAIN matin, sept heures! Malgré la nuit très courte, je suis déjà éveillé... et mes pensées vont tout de suite vers Christian. Hier, nous l'avons à peine vu tant ses parents étaient pressés de l'arracher à cette sinistre maison. Bien sûr, lui, Cricri, est trop petit pour se représenter le danger qu'il a couru, mais j'imagine le soulagement de ses parents. Eux aussi ont sans doute peu

dormi. Ils ont dû passer leur nuit, penchés sur son lit, à contempler son sommeil, en versant des larmes de joie.

Les uns après les autres, me reviennent les souvenirs des heures extraordinaires que nous venons de vivre : l'arrestation des criminels dans l'égout, leur interrogatoire. Je revois notre sortie du commissariat, vers minuit, sous les flashes des journalistes... car la grande nouvelle s'est répandue dans la ville à la vitesse d'un éclair, on ne sait comment.

« Oh! que de monde! » s'est écriée Mady en franchissant le seuil de l'hôtel de la police.

Oui, je crois bien que tout Valence était là. Comment cette multitude de braves gens avait-elle appris qu'une poignée de gamins et un chien avaient mis le point final à cette angoissante affaire? Happés par les reporters, tirillés de tous côtés, nous ne nous appartenions plus.

« Et le chien! Nous voulons aussi voir le chien! » réclamaient les curieux.

Devant leur insistance, j'avais été obligé de le soulever au-dessus des têtes, aidé par mes camarades, et mon brave Kafi, mitraillé à bout portant par les photographes, s'était bien demandé ce que signifiait cette exhibition.

Seuls, il nous aurait été difficile de nous



frayer un passage jusqu'à la prison. Heureusement, le commissaire nous a fait monter dans la voiture de police et, ainsi, nous avons pu échapper à la foule.

Je revois notre arrivée devant la haute grille noire, puis le visage de notre clochard quand, libéré, il est apparu sur le seuil. En nous apercevant, sur le trottoir, avec Kafi, son visage s'est subitement éclairé.

« Ah! mes enfants, a-t-il dit. Ah! mes enfants!... »

Les mots s'étranglaient dans sa gorge. Alors, il a pris nos mains dans les siennes puis, les larmes aux yeux, s'est penché vers Kafi pour le caresser. Il était près d'une heure du matin. Mady lui a demandé ce qu'il allait faire, dehors, à une heure pareille.

« Bah! a-t-il répondu, cela n'a pas d'importance.

- Alors, a proposé le Tondu, venez avec nous, dans une serre du parc. »

L'homme a souri.

« Quoi?... Vous accepteriez de dormir en compagnie d'un chemineau? »

Nous avons tant insisté qu'il a fini par céder et nous l'avons conduit dans notre abri.

... Il y dort encore, au fond, un peu à l'écart, ayant craint de nous gêner. Mais, tout à coup,

je vois Gnafron s'étirer en bâillant, le Tondu frotter son crâne lisse. Les uns après les autres, les Compagnons se réveillent, et mon brave Kafi va les saluer d'un coup de langue râpeuse sur la joue. Pour tous, la nuit a été bien courte, mais si paisible!

Enfin, le vagabond se lève à son tour. Soigneusement, il replie la couverture que nous lui avons prêtée pour s'étendre. Quel homme étrange! si plein de délicatesse, dont la mémoire est pleine de beaux vers et qui, pourtant, erre à travers le monde comme une âme en peine, sans prendre soin de lui.

Nous l'entourons aussitôt en l'invitant à partager notre petit déjeuner que Bislèquc fini chauffer.

« Non, proteste-t-il, je ne veux pas vous importuner plus longtemps. Il faut que je parte.

— Quoi?... déjà? s'écrie Mady qui arrive du chalet, avec Virette. Etes-vous si pressé de nous quitter? »

Il sourit, embarrassé, et consent à s'asseoir sur un des billots qui nous servent de siège.

« Laissez-moi vous servir, dit Mady, vous le méritez bien.

— Le mériter?

— Si vous ne nous aviez pas été si sympathique,

nous n'aurions pas cherché à vous tirer des griffes de la police... et nous n'aurions pas retrouvé Christian.

»

Le petit déjeuner achevé, il se lève quand, au bout d'une allée, apparaît une jeune femme tenant un bambin par la main.

« Oh! Mme TavernierL. le petit Christian!... »

Oui, ce sont eux, ils se dirigent vers la serre.

« Ah! s'écrie la pauvre femme en arrivant près de nous, hier soir, je n'ai eu qu'une pensée : ramener, au plus vite, mon fils chez nous. Je ne vous ai pas remerciés pour ce que vous avez fait, avec votre courageux chien. Laissez-moi vous dire toute ma reconnaissance... »

Spontanément, elle nous embrasse, les larmes aux yeux, sous le regard ému du clochard.

« Mon petit Christian, lui aussi, vous remercie, ajoute-t-elle. Voyez, il a déjà oublié ses émotions. »

Le bambin sourit en effet, tout joyeux, comme s'il ne se souvenait de rien. Il s'amuse aussitôt avec Kafi qui ne demande qu'à gambader avec lui.

« Ah! soupire le clochard attendri, comment toute la ville a-t-elle pu croire que j'avais pu enlever un si adorable enfant!... Bien sûr, je le confesse à présent, c'est un peu ma faute.

J'aurais dû expliquer pourquoi j'étais à Valence...  
Je n'ai pas pu. C'était plus fort que moi. »

Tous les yeux se tournent vers lui, interrogateurs.

« Même à nous... vous ne voulez rien dire? »  
demande Mady.

Le pauvre homme sourit tristement.

« A vous, si, mes enfants, je dois bien cette  
confiance.

Alors, prenant le petit Christian sur ses genoux, il raconte sa vie. Autrefois, il avait une sœur, une sœur qui était tout pour lui car, très jeunes, ils avaient perdu leurs parents. Cette sœur s'était beaucoup occupée de lui. Malgré une situation modeste (elle était domestique dans une famille) elle s'était dévouée pour que son frère puisse faire des études... Et puis, un jour, à la fin de la dernière guerre, cette sœur avait été tuée, à Valence, dans le terrible bombardement subi par la ville, le jour du 15 août, à la veille de la libération. Alors, chaque année, à cette époque, il revenait, en pèlerinage, dans le parc où sa sœur promenait souvent les enfants de ses patrons et où elle lui écrivait, parfois, assise sur un banc, près du terrain de jeux.

« Oui, fait-il, c'est là mon secret. Pouvais-je le confier à des policiers?... Auraient-ils compris

qu'un immense chagrin avait pu faire d'un homme comme les autres, le pauvre hère qui, depuis plus de vingt ans, n'a jamais su se fixer nulle part?... »

Il caresse la joue de l'enfant et ajoute : « Tu es trop jeune pour comprendre, mon petit Christian, mais plus tard, ta maman t'expliquera que tu as été sauvé par l'amitié qu'une bande d'enfants portait à un vieil homme, presque inconnu d'eux, et alors, tu trouveras cela merveilleux. »

Là-dessus, il reprend son sac, nous tend les mains, donne une dernière caresse à Christian, une tape amicale à Kafi et s'en va, à travers le parc, pour gagner la grand-route.



## TABLE

I. LE PROJET DE MADY	9
II. UN ETRANGE CLOCHARD	16
III. DISPARITION	29
IV. KAFI SUR UNE PISTE	42
V. UNE FOURGONNETTE NOIRE	59
VI. MADY FAIT UNE DECOUVERTE	71
VII. LES REVELATIONS DE SERAPHINE POIROT	88
VIII. UN INQUIETANT PERSONNAGE	104
IX. POURSUITE DANS LA CAMPAGNE	117
X. DANS LES PROFONDEURS D'UN TUNNEL	130
XI. PAR LE TROU D'UNE CHEMINEE	148
XII. UN AUTRE SOUTERRAIN	161
XIII. TOUT S'EXPLIQUE	176
XIV. LE SECRET DU CLOCHARD	188

## PAUL JACQUES BONZON

### Les Six Compagnons

1	1961	<a href="#"><u>Les Compagnons de la Croix-Rousse</u></a>
2	1963	Les Six Compagnons et la pile atomique
3	1963	Les Six Compagnons et l'homme au gant
4	1963	Les Six Compagnons au gouffre Marzal
5	1964	Les Six Compagnons et l'homme des neiges
6	1964	Les Six Compagnons et la perruque rouge
7	1964	Les Six Compagnons et le piano à queue
8	1965	Les Six Compagnons et le château maudit
9	1965	Les Six Compagnons et le petit rat de l'Opéra
10	1966	Les Six Compagnons et l'âne vert
11	1966	<b>Les Six Compagnons et le mystère du parc</b>
12	1967	Les Six Compagnons et l'avion clandestin
13	1968	Les Six Compagnons et l'émetteur pirate
14	1968	Les Six Compagnons à Scotland Yard
15	1969	Les Six Compagnons et les agents secrets
16	1969	Les Six Compagnons et le secret de la calanque
17	1970	Les Six Compagnons et les pirates du rail
18	1970	Les Six Compagnons et la disparue de Montélimar
19	1971	Les Six Compagnons et la princesse noire
20	1971	Les Six Compagnons et les espions du ciel
21	1972	Les Six Compagnons à la tour Eiffel
22	1972	Les Six Compagnons et la brigade volante
23	1973	Les Six Compagnons et l'œil d'acier
24	1973	Les Six Compagnons en croisière
25	1974	Les Six Compagnons et les voix de la nuit
26	1974	Les Six Compagnons se jettent à l'eau
27	1975	Les Six Compagnons dans la citadelle
28	1975	Les Six Compagnons devant les caméras
29	1976	Les Six Compagnons au village englouti
30	1976	Les Six Compagnons au tour de France
31	1977	Les Six Compagnons au concours hippique
32	1977	Les Six Compagnons et la clef-minute
33	1978	Les Six Compagnons et le cigare volant
34	1978	Les Six Compagnons et les piroguiers
35	1979	Les Six Compagnons et la bouteille à la mer
36	1979	Les Six Compagnons et les skieurs de fond
37	1980	Les Six Compagnons et les bébés phoques
38	1980	Les Six Compagnons dans la ville rose

### **OLIVIER SECHAN**

- 39 1982 Les Six Compagnons et les Agneaux de l'Apocalypse
- 40 1983 Les Six Compagnons à l'étang de Berre
- 41 1984 Les Six Compagnons et le carré magique

### **PIERRE DAUTUN**

- 42 1984 Les Six Compagnons hors la loi
- 43 1985 Les Six Compagnons et le chasseur de scoops
- 44 1985 Les Six Compagnons et l'énigme de la télémagie
- 45 1986 Les Six Compagnons et la radio libre
- 46 1986 Les Six Compagnons au Tournoi de la Chanson
- 47 1987 Les Six Compagnons et la fiancée de Kafi

### **MAURICE PERISSET**

- 48 1988 Les Six Compagnons à l'affût
- 49 1994 Les Six Compagnons et les caïmans roses



# PAUL-JACQUES BONZON

## ŒUVRES COMPLETES

### Paul-Jacques Bonzon

#### ANNEE TITRE

#### EDITEUR

#### ILLUSTRATEUR

1951	LE VIKING AU BRACELET D'ARGENT	G.P. EDITEUR	Albert CHAZELLE
1951	LOUTZI-CHIEN	BOURRELIER	?
1953	DU GUI POUR CHRISTMAS	BOURRELIER-HACHETTE	Patrice HARISPE
1953	MAMADI	MAGNARD EDITEUR	Christian FONTUGNE
1954	FAN-LÔ	SUDEL EDITEUR	?
1954	LE JONGLEUR A L'ETOILE	HACHETTE	Jeanne HIVES
1955	DELPH LE MARIN	SUDEL EDITEUR	Claude JUILLARD
1955	LES ORPHELINS DE SIMITRA	HACHETTE	Albert CHAZELLE
1956	LA BALLERINE DE MAJORQUE	BIBLIOTHEQUE ROSE	Paul DURAND
1956	LE PETIT PASSEUR DU LAC	HACHETTE	JACQUES POIRIER
1957	MON VERCORS EN FEU	SUDEL EDITEUR	Igor ARNSTAM
1957	LA PROMESSE DE PRIMEROSE	HACHETTE	PAUL DURAND
1957	LA DISPARUE DE MONTELIMAR	HACHETTE	?
1958	LA PRINCESSE SANS NOM	HACHETTE	J-P ARIEL
1958	L'EVENTAIL DE SEVILLE	BIBLIOTHEQUE VERTE	François BATET
1959	UN SECRET DANS LA NUIT POLAIRE	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	Albert CHAZELLE
1960	LE CHEVAL DE VERRE	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	?
1960	LA CROIX D'OR DE SANTA-ANNA	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	Albert CHAZELLE
1960	LA ROULOTTE DU BONHEUR	DELAGRAVE	Daniel DUPUY
1961	LES COMPAGNONS DE LA CROIX-ROUSSE	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1961	J'IRAI A NAGASAKI	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1962	LE VOYAGEUR SANS VISAGE	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1962	TOUT-FOU	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jeanne HIVES
1962	LE CHALET DU BONHEUR	DELAGRAVE	Daniel DUPUY
1962	LES SIX COMPAGNONS ET LA PILE ATOMIQUE	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1963	LES SIX COMPAGNONS ET L'HOMME AU GANT	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1963	LES SIX COMPAGNONS AU GOUFFRE MARZAL	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1963	LES SIX COMPAGNONS ET L'HOMME DES NEIGES	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1964	LES SIX COMPAGNONS ET LE PIANO A QUEUE	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1964	LES SIX COMPAGNONS ET LA PERRUQUE ROUGE	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1964	LA FAMILLE HLM ET L'ÂNE TULIPE (Où est passé l'âne tulipe?)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1964	LA MAISON AUX MILLE BONHEURS	DELAGRAVE	Romain SIMON
1965	LES SIX COMPAGNONS ET LE PETIT RAT DE L'OPERA	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1965	LES SIX COMPAGNONS ET LE CHATEAU MAUDIT	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1965	LE SECRET DE LA MALLE ARRIERE (HLM n°2)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1966	LES SIX COMPAGNONS ET L'ANE VERT	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1966	LES SIX COMPAGNONS ET LE MYSTERE DU PARC	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1966	LES ETRANGES LOCATAIRES (HLM n°3)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1966	L'HOMME A LA VALISE JAUNE	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1967	LES SIX COMPAGNONS ET L'AVION CLANDESTIN	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1967	CONTES DE MON CHALET	EDITIONS BIAS	Romain SIMON
1967	VOL AU CIRQUE (HLM n°4)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1967	POMPON LE PETIT ANE DES TROPIQUES (avec M. Pédoja)	DELAGRAVE	Romain SIMON
1967	LE MARCHAND DE COQUILLAGES (HLM)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1967	RUE DES CHATS SANS QUEUE (HLM)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1968	LUISA CONTRE-ATTAQUE (HLM n°7)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1968	LES SIX COMPAGNONS A SCOTLAND YARD	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE

1968	LES SIX COMPAGNONS ET L'EMETTEUR PIRATE	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1968	LE CHATEAU DE POMPON	DELAGRAVE	Romain SIMON
1969	LES SIX COMPAGNONS ET LE SECRET DE LA CALANQUE	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1969	LES SIX COMPAGNONS ET LES AGENTS SECRETS	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1969	UN CHEVAL SUR UN VOLCAN (HLM)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1969	POMPON A LA VILLE	DELAGRAVE	Romain SIMON
1969	LE PERROQUET ET SON TRESOR (HLM)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1969	QUATRE CHATS ET LE DIABLE (HLM)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1970	LE BATEAU FANTOME (HLM)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1970	LES SIX COMPAGNONS ET LES PIRATES DU RAIL	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1970	LES SIX COMPAGNONS ET LA DISPARUE DE MONTELMAR	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1970	LE JARDIN DE PARADIS	DELAGRAVE	Romain SIMON
1970	L'HOMME AUX SOURIS BLANCHES (HLM)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1971	SOLEIL DE MON ESPAGNE	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	François BATET
1971	LES SIX COMPAGNONS ET LES ESPIONS DU CIEL	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1971	LES SIX COMPAGNONS ET LA PRINCESSE NOIRE	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1971	LES SIX COMPAGNONS ET LA BRIGADE VOLANTE	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1971	YANI	DELAGRAVE	Romain SIMON
1971	LE RELAIS DES CIGALES	DELAGRAVE	Romain SIMON
1972	LE SECRET DU LAC ROUGE (HLM)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1972	LES SIX COMPAGNONS A LA TOUR EIFFEL	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1972	L'HOMME A LA TOURTERELLE (HLM)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1973	SLALOM SUR LA PISTE NOIRE (HLM)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1973	LES SIX COMPAGNONS ET L'OEIL D'ACIER	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1973	LES SIX COMPAGNONS EN CROISIERE	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1974	LES SIX COMPAGNONS ET LES VOIX DE LA NUIT	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1974	LES SIX COMPAGNONS SE JETTENT A L'EAU	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1974	LES ESPIONS DU X-35 (HLM)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1975	LE CIRQUE ZIGOTO	DELAGRAVE	Romain SIMON
1975	LES SIX COMPAGNONS DEVANT LES CAMERAS	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1975	LES SIX COMPAGNONS DANS LA CITADELLE	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1975	LA ROULOTTE DE L'AVENTURE (HLM)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1976	LES SIX COMPAGNONS ET LA CLEF-MINUTE	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1976	DIABOLO LE PETIT CHAT	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1976	DIABOLO ET LA FLEUR QUI SOURIT	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1976	DIABOLO POMPIER	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1976	LES SIX COMPAGNONS AU TOUR DE FRANCE	BIBLIOTHEQUE ROSE	Robert BRESSY
1976	LE CAVALIER DE LA MER (HLM)	BIBLIOTHEQUE VERTE	Jacques FROMONT
1977	LES SIX COMPAGNONS AU CONCOURS HIPPIQUE	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1977	LES SIX COMPAGNONS ET LES PIROGUIERS	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1977	DIABOLO ET LE CHEVAL DE BOIS	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1977	L'HOMME AU NOEUD PAPILLON (HLM)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1977	DIABOLO JARDINIER	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1978	LES SIX COMPAGNONS AU VILLAGE ENGLOUTI	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1978	DIABOLO PATISSIER	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1978	LES SIX COMPAGNONS ET LE CIGARE VOLANT	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1978	AHMED ET MAGALI	DELAGRAVE	
1979	LES SIX COMPAGNONS ET LES SKIEURS DE FOND	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1979	LES SIX COMPAGNONS ET LA BOUTEILLE A LA MER	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1979	DIABOLO SUR LA LUNE	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1980	LES SIX COMPAGNONS ET LES BEBES PHOQUES	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1980	LES SIX COMPAGNONS DANS LA VILLE ROSE	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1981	LES SIX COMPAGNONS ET LE CARRE MAGIQUE	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY



## Paul-Jacques Bonzon

Paul-Jacques Bonzon (31 août 1908 à Sainte-Marie-du-Mont (Manche) - 24 septembre 1978 à Valence) est un écrivain français, connu principalement pour la série Les Six Compagnons.

### Biographie

Paul-Jacques Bonzon est originaire du département de la Manche. Né à Sainte-Marie-du-Mont en 1908, scolarisé à Saint-Lô, Paul-Jacques Bonzon fut élève de l'école normale d'instituteurs de Saint-Lô, promotion 1924-1927. Il fut d'abord nommé en Normandie, dans son département d'origine. En 1935, il épouse une institutrice de la Drôme et obtient sa mutation dans ce département où il fut instituteur et directeur d'école pendant vingt-cinq ans. En poste à Espeluche puis à Chabeuil, il rejoint Saint-Laurent-en-Royans en 1949 et Valence en 1957 où il termine sa carrière en 1961.

Il se consacre alors entièrement à son métier d'écrivain de livres pour enfants ayant rejoint l'Académie Drômoise des Lettres, des sciences et des arts, association culturelle qui groupe des écrivains, des savants, des artistes du "Pays Drômois".

Son œuvre tranche sur la littérature pour la jeunesse de l'époque par le caractère réaliste et parfois triste de certaines situations : les enfants qu'il met en scène sont confrontés à la misère, au handicap, à l'abandon. Paul-Jacques Bonzon décrit la solidarité qui anime les milieux modestes auxquels ils appartiennent, n'hésitant pas à les insérer dans des contextes historiques marqués comme, *Le jongleur à l'étoile* (1948) ou *Mon Vercors en feu* (1957).

La plus grande majorité de ses ouvrages ont été publiés à la Librairie Hachette. À ce titre, il se trouve être l'un des romanciers pour la jeunesse les plus représentatifs de cette époque.

Plusieurs de ses ouvrages mettent en scène le Cotentin et plus particulièrement Barneville-Carteret, qu'il nomme d'ailleurs Barneret et Carteville dans ses romans. Les cousins de la Famille HLM y prennent leurs vacances. *Delph le marin*, publié chez SUDEL, se déroule à Carteret (Hardinquet, dans le roman) de même que *"Le marchand de coquillages"*, *"Le cavalier de la mer"* ou encore *"Le bateau fantôme"*. L'auteur connaissait bien la région. Il y venait régulièrement.

Paul-Jacques Bonzon laisse une œuvre dont l'importance se mesure au succès rencontré notamment par des séries fortement appréciées comme *Les Six compagnons*, *La Famille HLM* ou *Diabolo*, mais pas seulement car ce serait oublier tout un autre aspect de l'œuvre, tout aussi

significative de la qualité de l'écrivain. Les ouvrages de Bonzon ont été traduits, adaptés et diffusés dans 18 pays dont la Russie et le Japon. Les premières adaptations connues l'ont été en langue néerlandaise pour les Pays-Bas mais également pour l'Indonésie et l'Afrique du Sud. Il l'est encore aujourd'hui. Par exemple, Le roman Les Orphelins de Simitra a été adapté sous forme d'une animation diffusée, en 2008, au Japon, sous le nom de "Porphy No Nagai Tabi" (Le long voyage de Porphyras).

Paul-Jacques Bonzon est aussi connu dans les milieux scolaires. Il publie chez Delagrave, à partir de 1960, une série d'ouvrages de lectures suivies pour l'école dont l'un, "La roulotte du Bonheur", se déroule dans son département d'origine. Il a écrit en collaboration avec M. Petoja, inspecteur départemental de l'Éducation nationale, un livre de lecture destiné aux enfants des pays francophones "Pompon, petit âne des tropiques".

Il décède à Valence le 24 septembre 1978. Néanmoins, les éditions Hachette poursuivront l'œuvre de l'écrivain en publiant, encore quelques années, plusieurs titres de la série Les Six Compagnons, mais sous d'autres signatures. Aujourd'hui, un peu moins d'une vingtaine de titres figurent encore au catalogue de l'éditeur, dans la collection bibliothèque verte, sous une présentation modernisée.

En mars 2010, la première aventure de la série Les Six Compagnons a été rééditée en Bibliothèque rose dans une version modernisée.

Le 12 mars 2011, la ville de Valence a inauguré un square à son nom, en présence de ses enfants, petits-enfants et admirateurs.



# Paul-Jacques Bonzon

**Biographie :** rédigée par la dernière épouse de Paul Jacques ; Maggy

Paul-jacques Bonzon est né le 31 août 1908 à Sainte marie du mont, Manche, en Normandie.

Élève de l'école normale d'instituteur de Saint-lô, il fut d'abord nommé en Normandie. Pour des raisons de santé, il vint dans la Drôme où il fut instituteur et directeur d'école pendant vingt cinq ans. Marié, père de deux enfants : Jacques et Isabelle, il termine à Valence en 1961 sa carrière d'enseignant pour se consacrer entièrement à son métier d'écrivain de livres pour enfants.

Il appartenait à l'"Académie Drômoise", association culturelle qui groupe des écrivains, des savants, des artistes du "Pays Drômois". Il ne rattachait pas ses livres à un courant historique quelconque, cependant il lisait beaucoup Freud, Bergson, Huxley. Très peu de romans, sauf ceux dans lesquelles il trouvait la documentation qu'il cherchait. Pourtant, il aimait Simenon dont il appréciait la psychologie, l'étude d'un milieu.

A l'origine de son oeuvre est un concours de circonstances. Pendant la dernière guerre, instituteur dans le Vercors, (mon Vercors en feu), il eut à se pencher sur la condition de vie des enfants réfugiés, des juifs en particulier. Pour les aider moralement et les distraire, il leur lisait des histoires qu'il écrivait pour eux. Envoyé à un éditeur "Loutzi-chien" fut accepté. D'autres romans, tous retenus, suivront.

Tout naturellement, l'instituteur qu'il était a écrit pour ses élèves, pour la plupart d'un milieu modeste. Ils se reconnaissent dans les héros de Paul-jacques Bonzon, enfants de la rue, sans moyens financiers (la série Six compagnons), mais adroits, dévoués, généreux, chevaleresques même.

C'est aussi cette connaissance des enfants qui lui a fait introduire des animaux dans ses romans : Kafi (Six compagnons), Tic-Tac (Famille H.L.M.), Minet, (La roulotte du Bonheur), Ali-Baba-Bikini (La maison au mille bonheurs), l'Âne (série des "Pompon"). Les romans sentimentaux, plus psychologiques sont le plus souvent une quête, celle d'une sœur, d'une famille affectueuse, d'ou leur atmosphère un peu triste, tous, et en particulier, ceux écrits pour les écoles, s'attachent à faire connaître la France ou les pays étrangers (Sénégal, Laponie, Japon, Portugal, Espagne, Grèce, Italie, Angleterre). La documentation est toujours très sérieuse, la vérité historique respectée (Le viking au bracelet d'argent, La princesse sans nom, Le jongleur à l'étoile).

Ecrits dans un but éducatif et culturel, les livres de Paul-jacques Bonzon allient à une langue simple, pure, évocatrice, souvent poétique, le souci d'instruire autant que celui de plaire.

Il a écrit en collaboration avec Monsieur Pédaja , inspecteur départemental de l'éducation nationale, un livre de lecture destiné aux enfants des pays francophones "Pompon, petit âne des tropiques".

Chacun écrivait un chapitre et le communiquait.

Il disparaît le 24 septembre 1978 à Valence, Drôme.



**Paul-Jacques BONZON**

J'ai demandé à plusieurs personnes si ce nom leur était familier et la plupart m'ont répondu par la négative...

Mais lorsque j'ai parlé des "Six Compagnons", tout à coup des souvenirs leur sont revenus dans une bouffée de chaleur et de bonheur de l'enfance...!

Paul-Jacques Bonzon a été un auteur très prolifique. Son écriture légère et fluide destinée aux enfants n'en est pas moins rigoureuse et très littéraire. Son style, un enchantement et ses histoires toujours bien ficelées jusque dans les moindres détails. Des adultes peuvent trouver grand plaisir à la lecture de ces histoires bien construites et dans lesquelles les grandes valeurs de la morale judéo-chrétienne ont cours. Mystère, tristesse, tendresse, émotion et joie, tout y est...!

Nous avons donc réuni dans cette page, un peu en vrac, des informations pêchées à droite et à gauche sur cet écrivain et nous espérons que cela vous donnera peut-être envie de découvrir son oeuvre.

\*\*\*

### **Biographie de P-J Bonzon:**

Paul-Jacques Bonzon est né le 31 août 1908 à Sainte-Marie-du-Mont, Manche, en Normandie. Aujourd'hui, un bourg de 700 à 800 habitants, situé à deux pas de la baie des Veys, et des plages du débarquement.

Fils unique né dans une famille aisée, Paul-Jacques eut cependant une enfance assez difficile face à un père autoritaire qui ne lui laissa pas souvent faire ce qu'il aurait aimé.

Elève de l'école normale d'instituteur de Saint-lô, il fut d'abord nommé en Normandie. Pour des raisons de santé, il vint dans la drôme où il fut instituteur et directeur d'école pendant vingt cinq ans.

Marié, père de deux enfants : Jacques et Isabelle, il termine à Valence en 1961 sa carrière d'enseignant pour se consacrer entièrement à son métier d'écrivain de livres pour enfants.

Il appartenait à l'"Académie Drômoise", association culturelle qui groupe des écrivains, des savants, des artistes du "Pays Drômois".

Il ne rattachait pas ses livres à un courant historique quelconque, cependant il lisait beaucoup Freud, Bergson, Huxley. Très peu de romans, sauf ceux dans lesquels il trouvait la documentation qu'il cherchait.

Pourtant, il aimait Simenon dont il appréciait la psychologie, l'étude d'un milieu.



A l'origine de son oeuvre est un concours de circonstances. Pendant la dernière guerre, instituteur dans le Vercors, (mon Vercors en feu), il eut à se pencher sur la condition de vie des enfants réfugiés, des juifs en particulier. Pour les aider moralement et les distraire, il leur lisait des histoires qu'il écrivait pour eux. Envoyé à un éditeur "Loutzi-chien" fut accepté. D'autres romans, tous retenus, suivront.

Tout naturellement, l'instituteur qu'il était a écrit pour ses élèves, pour la plupart d'un milieu modeste. Ils se reconnaissaient dans les héros de Paul-Jacques Bonzon, enfants de la rue, sans moyens financiers (la série Six compagnons), mais adroits, dévoués, généreux, chevaleresques même.

C'est aussi cette connaissance des enfants qui lui a fait introduire des animaux dans ses romans : Kafi (Six compagnons), Tic-Tac (Famille H.L.M.), Minet, (La roulotte du Bonheur), Ali-Baba-Bikini (La maison au mille bonheurs), l'Ane (série des "Pompon"). Les romans sentimentaux, plus psychologiques sont le plus souvent une quête, celle d'une soeur, d'une famille affectueuse, d'où leur atmosphère un peu triste. Tous et en particulier ceux écrits pour les écoles, s'attachent à faire connaître la France ou les pays étrangers (Sénégal, Laponie, Japon, Portugal, Espagne, Grèce, Italie, Angleterre). La documentation est toujours très sérieuse, la vérité historique respectée (Le viking au bracelet d'argent, La princesse sans nom, Le jongleur à l'étoile).

Ecrits dans un but éducatif et culturel, les livres de Paul-Jacques Bonzon allient à une langue simple, pure, évocatrice, souvent poétique, le souci d'instruire autant que celui de plaire.

Il a écrit en collaboration avec Monsieur Pédaja , inspecteur départemental de l'éducation nationale, un livre de lecture destiné aux enfants des pays francophones "Pompon, petit âne des tropiques".

Chacun écrivait un chapitre et le communiquait.

Il disparut le 24 septembre 1978 à Valence, Drôme.

\*\*\*

### **Article paru à sa mort:**

Valence.

La mort de Paul-Jacques Bonzon va toucher des millions de jeunes et d'enfants à travers le monde. Il était leur écrivain, celui qui avait compris leurs goûts, et qui était devenu leur complice à travers une centaine de romans. Depuis plus de trente ans ( c'est à dire que ses premiers lecteurs sont aujourd'hui des hommes), il a enchanté des générations d'écoliers par ces récits d'aventure clairs, purs et passionnants. Son oeuvre a été traduite dans un grand nombre de pays, y compris le Japon, et partout elle a connu un et connaît encore, un étonnant succès.

Originaire de Ste-Marie-du-Mont dans la manche, il était doué pour la peinture et la musique, mais son père avait voulu qu'il soit instituteur. Et c'est comme tel qu'il arriva un jour dans le vercors, puis, plus tard, à l'école de la rue Berthelot à Valence, et qu'il commença à



écrire des histoires qu'il lisait à ses élèves, guettant leurs réactions, et s'inspirant souvent de leurs remarques..

Ses héros les plus populaires sont les Six compagnons qu'il entraîna dans des aventures lointaines ou proches, à Valence, à l'Aven Marzal, à la Croix-Rousse, à Marcoules, et qui tiennent aujourd'hui un bon rayon dans la bibliothèque verte. Pour la bibliothèque rose, il mit en scène la famille H. L. M., et écrivit beaucoup d'autres récits comme Mon Vercors en feu, et d'autres fictions tel l' Eventail de Séville qui fut adapté pour la télévision. Paul-Jacques Bonzon avait reçu en France le grand prix du Salon de l'Enfance, puis, à New-York, le prix du Printemps qui couronne le meilleur livre pour enfants paru aux Etats-Unis. Il avait abandonné l'enseignement assez tôt pour se consacrer à son oeuvre, entouré de son épouse et de ses deux enfants, une fille et un garçon, aujourd'hui mariés. Il travaillait le plus souvent directement à la machine dans sa tranquille demeure de la rue Louis-Barthou, prolongée par un charmant petit jardin.

C'est là qu'il inventait ses belle histoires, et lorsqu'il avait achevé un chapitre il prenait sa pipe et venait faire un tour en ville de son pas glissé, calme et amical.

Paul-Jacques Bonzon était naturellement membre de l'académie drômoises, vice-président de Culture et Bibliothèques pour tous. Il était devenu un authentique Dauphinois très attaché à sa province d'adoption. Sa gloire littéraire, qui est mondiale parmi les jeunes, n'avait en rien altéré sa simplicité ni sa bienveillance : et il disparaît comme il a vécu, discrètement.

Pierre Vallier.

\*\*\*

### Autres témoignages:

Paul-Jacques Bonzon est très connu pour sa série de livres parus dans la bibliothèque verte, sous le titre "Les six compagnons". Outre de nombreux autres ouvrages pour la jeunesse de grande qualité, il a aussi publié des ouvrages scolaires. Paul-Jacques BONZON était instituteur.

Paul-Jacques BONZON est surtout connu comme grand romancier de la jeunesse, d'ailleurs abondamment lauréat (Second Prix "Jeunesse" en 1953. Prix "Enfance du Monde" en 1955. Grand Prix du Salon de l'Enfance en 1958). Ses ouvrages suscitent chez nos enfants - et chez bien des adultes - un intérêt croissant. Il sait, de longue expérience, que composer un livre de "lectures suivies" est une entreprise délicate, que le goût des jeunes est à l'action rondement menée, aux péripéties multiples voire violentes ou cruelles. Les livres d'évasion, de délassement, de bibliothèque, pour tout dire, laissent paraître ces caractères.

Paul vigroux, Inspecteur général honoraire.



\*\*\*

Paul-Jacques Bonzon a réalisé de très nombreux dessins. En fait il voulait à l'origine être dessinateur, peintre ou musicien mais son père en a décidé autrement ! A une certaine époque, il résidait en Suisse et vivait de ces dessins humoristiques vendus sous forme de cartes postales.

Un dessin de Paul-Jacques Bonzon:



\*\*\*

Voici quelques informations supplémentaires, tirées d'un ouvrage de Marc Soriano, aux Éditions Delagrave, 2002.

L'auteur nous apprend que Paul-Jacques Bonzon, né dans une famille aisée, fils unique, père autoritaire, a eu une enfance difficile.

Paul-Jacques Bonzon, en écrivant pour les enfants, se réinvente une enfance. Il écrit des aventures sentimentales qui sont des quêtes : une soeur, une famille normale... (Du gui pour Christmas, La promesse de Primerose).

Cela plaît particulièrement aux filles, confie Paul-Jacques Bonzon.

Il avoue aussi que s'il ne tenait qu'à lui, les ouvrages finiraient mal !

Ce qui plaît plus aux filles qu'aux garçons. Un seul titre finit mal : "L'éventail de Séville". Encore l'adaptation télévisée adoucit-elle la fin. Et des pays étrangers, pour la traduction dans leur langue, demandent "une fin heureuse".

Les six compagnons se vendent à 450000 par an en moyenne. L'auteur dit qu'on lui a reproché de "s'être laissé aller" à des séries, comme si c'était une déchéance pour l'auteur et un mal pour le lecteur. Paul-Jacques Bonzon reprend :

"Il est important d'encourager la lecture à une époque où elle est concurrencée par toutes sortes d'autres sollicitations".

Bonzon avoue aussi son penchant pour les milieux modestes, qui, dit-il plaisent aux enfants. Il comprend, avec le temps, pourquoi sa série des "Six compagnons" a plus de succès que sa série "La famille HLM" : Il y a un chien !

Les ouvrages de Bonzon sont traduits dans 16 pays.

\*\*\*



\*\*\*

### **Bibliographie:**

#### Titres hors séries:

- Contes de mon chalet
- Delph le marin

- Du gui pour Christmas (Second Prix "Jeunesse" 1953)
- Fan-Lo
- J'irai à Nagasaki
- La ballerine de Majorque
- La croix d'or de Santa Anna
- La disparue de Montélimar
- La princesse sans nom
- La promesse de Primerose
- Le cheval de verre
- Le jongleur à l'étoile
- Le petit passeur du lac
- Le secret du lac Rouge
- Le viking au bracelet d'argent
- Le voyageur sans visage
- Les orphelins de Simitra (Prix "Enfance du Monde" 1955)
- L'éventail de Séville (Grand Prix "Salon de l'Enfance" 1958)
- L'homme à la valise jaune
- Loutzi-Chien
- Mamadi
- Mon Vercors en feu
- Rue des chats-sans-queue
- Saturnin et le vaca-vaca
- Soleil de mon Espagne
- Tout Fou
- Un secret dans la nuit polaire

-----

#### Les six Compagnons:

- Les Six Compagnons à l'affût
- Les Six compagnons à la tour Eiffel
- Les Six compagnons à l'étang de Berre
- Les Six Compagnons à Scotland Yard
- Les Six Compagnons au concours hippique
- Les Six Compagnons au gouffre Marzal

- Les six compagnons au tour de France
- Les Six Compagnons au village englouti
- Les six compagnons dans la citadelle
- Les six compagnons dans la ville rose
- Les Six Compagnons de la Croix-Rousse
- Les six compagnons devant les caméras
- Les Six compagnons en croisière
- Les Six Compagnons et la bouteille à la mer
- Les Six compagnons et la brigade volante
- Les Six compagnons et la clef minute
- Les six compagnons et la disparue de Montélimar
- Les six compagnons et la fiancée de Kafi
- Les six compagnons et la perruque rouge
- Les Six compagnons et la pile atomique
- Les six compagnons et la princesse noire
- Les Six compagnons et la radio libre
- Les six compagnons et l'âne vert
- Les Six Compagnons et l'avion clandestin
- Les six compagnons et le carré magique
- Les Six compagnons et le château maudit
- Les Six compagnons et le cigare volant
- Les Six Compagnons et le mystère du parc
- Les six compagnons et le petit rat de l'opéra
- Les Six Compagnons et le piano à queue
- Les Six compagnons et le secret de la calanque
- Les six compagnons et l'émetteur pirate
- Les Six compagnons et l'homme des neiges
- Les Six compagnons et l'homme au gant
- Les six compagnons et l'oeil d'acier
- Les Six compagnons et les agents secrets
- Les six compagnons et les agneaux de l'Apocalypse
- Les six compagnons et les bébés phoques
- Les Six compagnons et les caïmans roses
- Les six compagnons et les espions du ciel
- Les six compagnons et les pirates du rail
- Les six compagnons et les piroguiers
- Les six compagnons et les skieurs de fond
- Les six compagnons et les voix de la nuit
- Les Six compagnons hors la loi
- Les six compagnons se jettent à l'eau

-----

#### La famille HLM:

- La famille HLM et l'âne Tulipe
- La roulotte de l'aventure
- Le bateau fantôme
- Le cavalier de la mer
- Le marchand de coquillages

- Le perroquet et son trésor
- Le secret de la malle arrière (HLM2)
- Le secret du lac rouge
- Les espions du X 35
- Les étranges locataires (HLM3)
- Luisa contre-attaque (HLM7)
- L'homme à la tourterelle
- L'homme au noeud papillon
- L'homme aux souris blanches
- Quatre chats et le diable
- Rue des chats sans queue
- Slalom sur la piste noire
- Un cheval sur un volcan
- Vol au cirque (HLM4)

-----

#### Série Diabolo:

- Diabolo le petit chat
- Diabolo et la fleur qui sourit
- Diabolo et le cheval de bois
- Diabolo jardinier
- Diabolo pâtissier
- Diabolo pompier
- Diabolo sur la lune

-----

#### Livres scolaires: "Livres de lecture suivie"

P.-J. Bonzon et M. Pédoja:

- Pompon le petit âne des tropiques. CP.

P.-J. Bonzon:

- Le château de Pompon (CP)
- Pompon à la ville (CP)
- Le jardin de Paradis (CP, CE1)
- La maison aux mille bonheurs (CE1, CE2)
- Le cirque Zigoto (CE1, CE2)
- Le chalet du bonheur (CE1, CE2, CM1)
- Yani (CM1, CM2)
- Ahmed et Magali (CM1, CM2)
- Le relais des cigales (CM1, CM2)
- La roulotte du bonheur (CM2)

\*\*\*

### Voici quelques photos de couvertures de livres de P-J Bonzon

(Cliquez sur une vignette pour voir la photo agrandie, puis sur le bouton "Précédente" de votre navigateur pour revenir à cette page).



\*\*\*